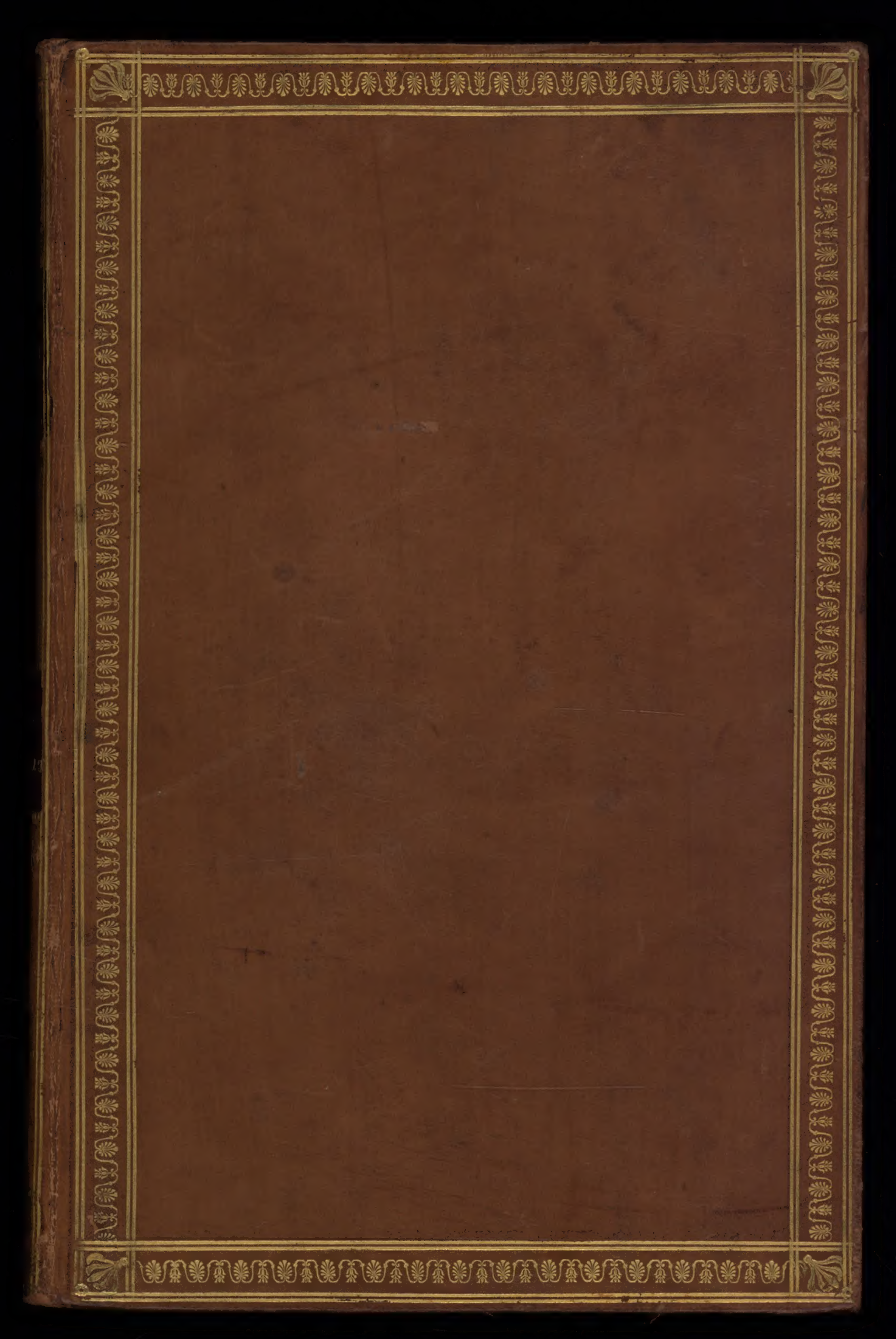
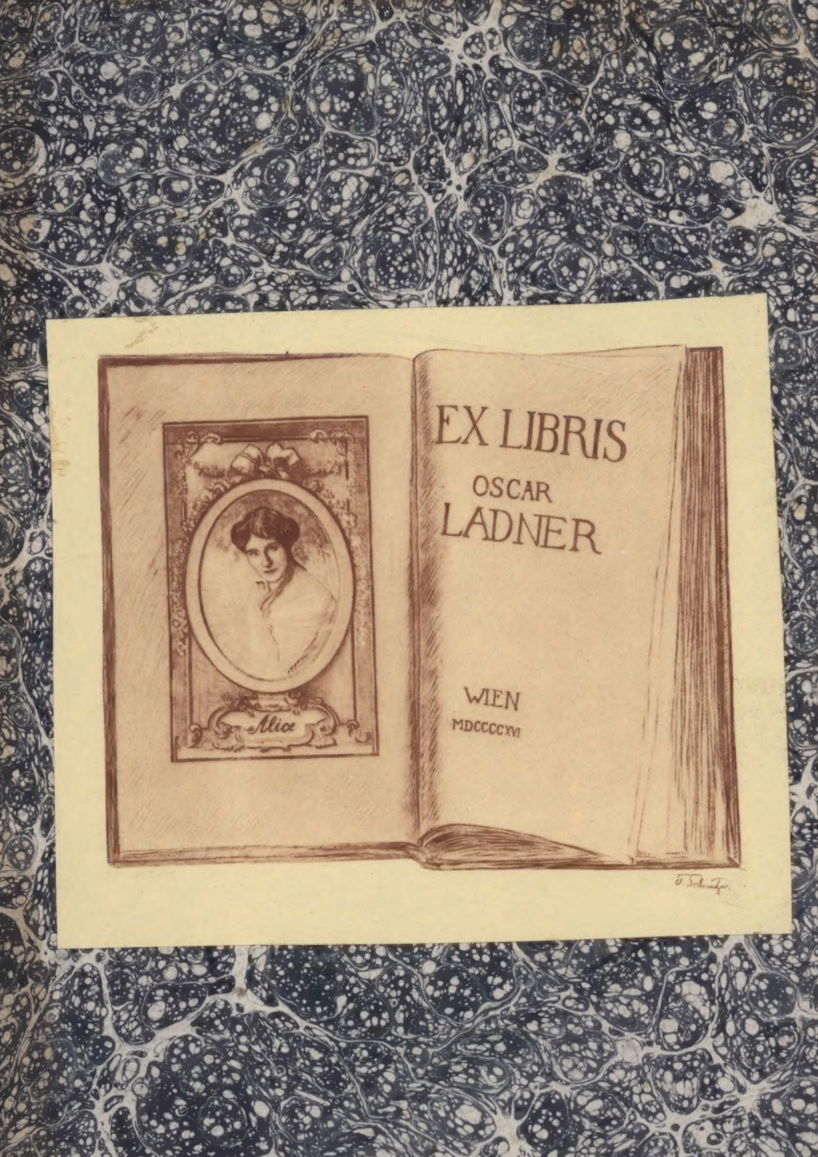



Alice
EX LIBRIS
OSCAR
LADNER
WIEN
MDCCCCXVI



ŒUVRES

DE

CRÉBILLON.

TOME III.

Pièces contenues dans ce Volume.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE CRÉBILLON,

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée & ornée de belles Gravures.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

1785.

CATILINA,

TRAGÉDIE;

Repréſentée, pour la première fois,

le 12 Décembre 1748.

A MADAME LA MARQUISE
DE POMPADOUR.

MADAME,

Oser faire paroître CATILINA sous vos auspices, c'est acquitter un vœu général. Il y a long-temps que le Public vous a dédié de lui-même un Ouvrage qui ne doit le jour qu'à vos bontés: heureux si on l'eût jugé digne de sa Protectrice! Et qui ne sait pas les soins que vous avez daigné vous donner pour retirer des ténèbres un homme absolument oublié? Soins généreux, qui ont plus touché que surpris. Que ne doit-on pas attendre d'une âme telle que la vôtre? Puisse l'hommage que je vous rends, MADAME, consacrer à la Postérité la protection que vous accordez aux talens, & ce monument de ma reconnoissance!

Je suis, avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

JOLYOT DE CRÉBILLON.

ACTEURS.

CATILINA.

CICÉRON, *Conſul.*

CATON.

PROBUS, *Grand-Prêtre du Temple de Tellus.*

TULLIE, *Fille de Cicéron.*

FULVIE.

LENTULUS.

CRASSUS.

CÉTHÉGUS.

LUCIUS.

SUNNON, *Ambaſſadeur des Gaules.*

GONTRAN.

LICTEURS.

La Scène eſt dans le Temple de Tellus.

CATILINA.





CATILINA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATILINA, LENTULUS.

CATILINA.

Cesse de t'effrayer du ſort qui me menace.
Plus j'y vois de périls, plus je me ſens d'audace;
Et l'approche du coup qui vous fait tous trembler,
Loin de la ralentir, ſert à la redoubler.
Crois-moi, ſois ſans détour pour un ami qui t'aime.
Dans le fond de ton cœur je lis mieux que toi-même,
Lentulus; & le mien ne peut voir ſans pitié

Ce qu'un ambitieux coûte à ton amitié.
Ce Tyran des Romains, l'amour de la Patrie,
Te trompe, & se déguise en frayeur pour ma vie.
Est-ce à moi d'abuser du penchant malheureux
Qui te fait une loi de tout ce que je veux?
Issu des Scipions, tu crains qu'à ta mémoire
On ne refuse un jour place dans leur histoire;
Et le rang de Préteur, qui te lie au Sénat,
Trouble en un Conjuré le cœur du Magistrat.
Tu crains pour Rome enfin; voilà ce qui t'arrête,
Quand tu ne crois ici craindre que pour ma tête.
Va, de trop de remords je te vois combattu,
Pour te ravir l'honneur d'un retour de vertu.

LENTULUS.

Catilina, laissons un discours qui m'offense;
Tes soupçons sont toujours trop près de ta prudence.
A force de vouloir approfondir un cœur,
Un faux jour a souvent produit plus d'une erreur;
Et les plus éclairés ont peine à s'en défendre:
Mais un Chef de parti ne doit point s'y méprendre.
D'entre les Conjurés distingue tes amis,
Et qu'un discours sans fard leur soit du moins permis.
De toutes les grandeurs qui feront ton partage,
Je ne t'ai demandé que ce seul avantage;
Laisse-m'en donc jouir: mon amitié pour toi
N'a que trop signalé sa constance & sa foi.

Dis-moi, ſi ta fierté juſques-là peut deſcendre,
De tant d'excès affreux ce que tu peux prétendre.
Pourquoi faire égorger Nonnius cette nuit?
Et de ce meurtre enfin quel peut être le fruit?

CATILINA.

Celui d'épouvanter le premier téméraire
Qui, de mes volontés ſecret dépoſitaire,
Oſera comme lui, balancer un moment,
Et s'expoſer aux traits de mon reſſentiment.
Lentulus, dans le fond, doit aſſez me connoître,
Pour croire que je n'ai ſacrifié qu'un traître;
Et que ces cruautés, qui lui font tant d'horreur,
Sont de ma politique, & non pas de mon cœur.
Ce qui ſemble forfait dans un homme ordinaire,
En un Chef de parti prend un aſpect contraire.
Vertueux ou méchant, au gré de ſon projet,
Il doit tout rapporter à cet unique objet.
Qu'il ſoit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
Il ſera toujours grand, s'il eſt impénétrable;
S'il eſt prompt à plier, ainſi qu'à tout oſer,
Et qu'aux yeux du Public il ſache en impoſer.
Il doit ſe conformer aux mœurs de ſes complices,
Porter juſqu'à l'excès les vertus & les vices,
Laiſſer de ſon renom le ſoin à ſes ſuccès.
Tel on déteſte avant, que l'on adore après.
Je ne vois ſous mes loix qu'un parti redoutable,

A qui je dois me rendre encor plus formidable.
S'il ne se fût rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.
Hors Céthégus & toi, dignes de mon estime,
Le reste est un amas élevé dans le crime,
Qu'on ne peut contenir sans les faire trembler,
Et qui n'aiment qu'autant qu'on sait leur ressembler.
Un Chef autorisé d'une juste puissance
Soumet tout, d'un coup-d'œil, à son obéissance :
Mais, dès qu'il est armé pour troubler un État,
Il trouve un compagnon dans le moindre Soldat;
Et l'art de le soumettte exige un art suprême,
Plus difficile encor que la victoire même.

LENTULUS.

Songe à les subjuguer sans te rendre odieux.
Mais, avant que le jour nous surprenne en ces lieux,
Au Temple de Tellus dis-moi ce qui t'appelle.
Son Grand-Prêtre Probus te sera-t-il fidèle ?
Quoique rien en ces lieux ne borne son pouvoir,
Je ne sais si Probus remplira notre espoir.
Il est vrai qu'à ses soins nous devons cet asyle,
Dont il nous rend l'accès aussi sûr que facile;
Mais au nouveau Consul le Grand-Prêtre est lié
Par l'intérêt, le sang, l'orgueil ou l'amitié.
Lorsqu'à des Conjurés ses pareils s'associent,
C'est par des trahisons que tous se justifient.

Aujourd'hui le Sénat doit s'aſſembler ici ;
Ce n'eſt pas cependant mon plus cruel ſouci.
Je crains, je l'avoûrai, les fureurs de Fulvie,
Et je crains encor plus ton amour pour Tullie,
Fille d'un ennemi dangereux & jaloux,
De Cicéron enfin, l'objet de ton courroux.
Eh! comment, dans un cœur qu'un ſi grand ſoin entraîne,
Peux-tu concilier tant d'amour & de haîne?
L'Amour pour tes pareils auroit-il des appas?

CATILINA.

Ah! ſi je le reſſens, je n'y ſuccombe pas.
Qu'un grand cœur ſoit épris d'une amoureuſe flamme,
C'eſt l'ouvrage des ſens, non le foible de l'âme;
Mais, dès que par la gloire il peut être excité,
Cette ardeur n'a ſur lui qu'un pouvoir limité.
C'eſt ainſi que le mien eſt épris de Tullie.
Ses grâces, ſa beauté, ſa fière modeſtie,
Tout m'en plaît, Lentulus; mais cette paſſion
Eſt moins amour en moi, qu'excès d'ambition.
Malgré tous les objets dont ſon orgueil ſe pare,
Tullie eſt ce que Rome eut jamais de plus rare.
Je vois à ſon aſpect tout un peuple enchanté,
Et c'eſt de tant d'attraits le ſeul qui m'ait tenté.
Sans la foule des cœurs qui s'empreſſent pour elle,
Tullie à mes regards n'eût point paru ſi belle;
Mais je n'ai pu ſouffrir que quelqu'audacieux

Vînt m'enlever un bien qu'on croit ſi précieux.
Enfin, je l'ai conquis ; &, ſans cette victoire,
Je croirois aujourd'hui que tout manque à ma gloire.
Ce n'eſt pas que l'amour en ſoit le ſeul objet.
Loin que de mes deſſeins il ſuſpende l'effet,
Cette flamme, où tu crois que tout mon cœur s'applique,
Eſt un fruit de ma haîne, & de ma politique.
Si je rends Cicéron favorable à mes feux,
Rien ne peut déſormais s'oppoſer à mes vœux.
Je tiendrai ſous mes loix & la fille & le père,
Et j'y verrai bientôt la République entière.
Je ſais que ce Conſul me hait au fond du cœur,
Sans oſer d'un refus inſulter ma faveur ;
Il craint en moi le peuple, & garde le ſilence :
Mais, tandis qu'entre nous Rome tient la balance,
J'ai cru devoir toujours pourſuivre avec éclat
Un hymen qui le perd dans l'eſprit du Sénat.
Au Temple de Tellus voilà ce qui m'appelle.
Probus, qu'à Cicéron je veux rendre infidèle,
M'y ſert à ménager des Traités captieux,
Où, ſans rien terminer, je les trompe tous deux.
Mais, loin de confier nos deſſeins au Grand-Prêtre,
De ſes propres ſecrets je ſuis déjà le maître.
J'ai flatté ſon orgueil par le Pontificat ;
J'ai parlé pour lui ſeul en public, au Sénat,
Tandis que pour Céſar, aidé de Servilie,
J'engageois Cicéron trompé par Céſonie.

Enfin, Probus ſait trop que, s'il m'oſoit trahir,
Il ne me faut qu'un mot pour le faire périr.
Même ici, par ſes ſoins, je dois revoir Tullie.
Ne crains point cependant le courroux de Fulvie.
Son cœur fut trop à moi pour en redouter rien.

LENTULUS.

Elle a trop pénétré l'artifice du tien,
Pour ne ſe point venger de tant de perfidie.
Elle eſt femme, jalouſe, imprudente, hardie;
Elle ſait tout, bientôt nous ſeront découverts,
Et je n'entrevois plus que de triſtes revers.
Que faiſons-nous dans Rome? Et ſur quelle eſpérance,
Parmi tant d'ennemis, avoir tant d'aſſurance?
Contre Céſar & toi les clameurs de Caton
Ne ceſſent d'irriter Antoine & Cicéron.
Ces deux Conſuls, tous deux amis de la Patrie,
Brûlant de cet amour que tu nommes manie,
Peut-être trop inſtruits de nos deſſeins ſecrets,
Préviendront d'un ſeul coup ta haîne & tes projets.
Déjà, de toutes parts, je vois groſſir l'orage.
Craſſus devient ſuſpect, t'en faut-il davantage?
Et tu n'ignores pas que, depuis plus d'un jour,
Les lettres de Pompée annoncent ſon retour;
Que Pétréius, ſuivi de nombreuſes cohortes,
Bientôt de Rome même occupera les portes.
Céſar, dont le génie égale le grand cœur,

T'accuſe d'imprudence, & de trop de lenteur.

CATILINA.

Oui, je ſais que Céſar déſire ma retraite,
Pour briguer au Sénat l'honneur de ma défaite,
Pour voir nos Légions marcher ſous ſes drapeaux,
Et pour profiter ſeul du fruit de mes travaux:
Mais, ſi le ſort répond à l'eſpoir qui m'anime,
Je ferai de Céſar ma première victime.
Il eſt trop jeune encor pour me donner la loi,
Et je n'en veux ici recevoir que de moi.
Qu'ai-je à craindre dans Rome, où le Peuple m'adore,
Où je veux immoler ce Sénat que j'abhorre?
Le péril eſt égal, ainſi que la fureur:
Et j'ai de plus ſur eux, ma gloire & ma valeur.
L'exemple de Sylla n'a que trop fait connoître
Combien il eſt aiſé de leur donner un maître;
Et ce Pompée enfin, ſi fameux aujourd'hui,
Tremblera devant moi, comme il fit devant lui.
Manlius, avec nous toujours d'intelligence,
Auſſi prompt que toi-même à ſervir ma vengeance,
Avec ſa Légion doit joindre Célius,
Et Céſon avec lui rejoindre Manlius.
Sunnon, des fiers Gaulois le Miniſtre fidèle,
Qui les voit menacés d'une guerre nouvelle,
Habile à profiter de celle des Romains,
Doit de tout ſon pouvoir appuyer nos deſſeins.

Cesse de m'opposer un crainte frivole,
Dès demain je serai maître du Capitole.
C'est du haut de ces lieux que, tenant Rome aux fers,
Je veux avec les Dieux partager l'Univers.
Rome, je n'ai que trop fléchi sous ta puissance;
Mais je te punirai de mon obéissance.
Pardonne ce courroux à la noble fierté
D'un cœur né pour l'Empire, ou pour la liberté.

LENTULUS.

Ah! je te reconnois à ce noble langage;
Rome même est trop peu pour un si grand courage.
Remplis ton sort, fais voir à l'Univers jaloux,
Qu'il ne devoit avoir d'autres maîtres que nous.
Adieu, Catilina. Probus vient: je te laisse.

CATILINA.

Va; dis à Céthégus qu'il tienne sa promesse.
L'un & l'autre, en secret, daignez voir Manlius,
Et faites observer Fulvie & Curius.



SCÈNE II.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

Eh quoi! Seigneur, c'eſt vous que votre vigilance
A conduit le premier aux Autels que j'encenſe !
Saviez-vous que Tullie y dût porter ſes pas?

CATILINA.

Je le ſais, cependant je ne l'y cherche pas;
Votre intérêt, Probus, eſt tout ce qui m'amène,
Et mon cœur à vous ſeul veut confier ſa peine.
Céſar, que Cicéron appuyoit au Sénat,
Céſar eſt déſormais sûr du Pontificat;
Il l'emporte ſur vous, & ſon audace extrême
Veut ſoumettre à ſes loix la Religion même.
J'ai cru, de Cicéron qui vous eſt allié,
Que mon parti pour vous ſeroit fortifié,
Ou qu'il choiſiroit mieux du moins votre adverſaire;
Mais ſes tréſors ont fait ce que je n'ai pu faire.
C'eſt ainſi qu'aujourd'hui ſe gouvernent les loix.
Ce Sénat, le modèle & le tuteur des Rois,
Qui fit à l'Univers admirer ſa juſtice,
Qui puniſſoit de mort un ſoupçon d'avarice,

Qui puiſoit ſes décrets dans le conſeil des Dieux,
Vend ce qu'à la vertu réſervoient nos ayeux.
Je vois avec douleur que cet affront vous bleſſe.

PROBUS.

Eh! ce n'eſt pas moi ſeul, Seigneur, qu'il intéreſſe;
Il réjaillit ſur vous encor plus que ſur moi,
Vous, qu'un vil Orateur fait plier ſous ſa loi;
Vous, qui, juſqu'à ce jour, armé d'un front terrible,
Des cœurs audacieux fûtes le moins flexible;
Qui, d'un Sénat tremblant à votre fier aſpect,
Forciez d'un ſeul regard l'inſolence au reſpect:
A ſa voix aujourd'hui plus ſoumis qu'un eſclave,
Enfin, à votre tour, vous ſouffrez qu'on vous brave;
Et vous abandonnez le ſoin de l'Univers
A des hommes ſans nom, qui mettent Rome aux fers.
Eh! que m'importe à moi que le Sénat m'outrage,
Que la corruption mette à prix ſon ſuffrage?
L'Univers ne perd rien à mon abbaiſſement,
Mon nom ni mes vertus n'en font pas l'ornement.
Les Dieux ne m'ont point fait pour le régir en maître;
Vous ſeul.... Mais déſormais méritez-vous de l'être,
Avec une valeur qui n'oſeroit agir,
Et ce front outragé qui ne ſait que rougir?
Quoi! pour vous engager à ſauver la Patrie,
Faudra-t-il qu'avec moi tout un peuple s'écrie:

« La mort nous a ravi Marius & Sylla ;
» Qu'ils revivent en toi ; règne, Catilina » ?

CATILINA.

Probus, ne tentez point une indigne victoire.
Les crimes du Sénat ne souillent point ma gloire.
Je frémis comme vous de tout ce que j'y vois,
De l'abus du pouvoir, & du mépris des loix.
J'admire en vous sur-tout cette âme bienfaisante,
Que l'approche des Dieux rend si compatissante :
Mais, parmi tant d'objets cités pour m'émouvoir,
Vous en oubliez un.

PROBUS.

Quel est-il ?

CATILINA.

Mon devoir.
A combien de desirs il faut que l'on s'arrache,
Si l'on veut conserver une vertu sans tache !
L'outrage n'est suivi d'aucun ressentiment,
Dès que le bien public s'oppose au sentiment ;
Ses intérêts sacrés sont notre loi suprême,
Et s'immoler pour eux, c'est vivre pour soi-même.
Considérez ce Temple orné de mes ayeux,
Que Rome a cru devoir placer parmi vos Dieux.
Le sang qu'ils prodiguoient pour cette auguste mère
N'a laissé dans son sein qu'un fils qui la révère ;

Et,

Et, tout muets qu'ils ſont, ces marbres généreux
Ne m'en diſent pas moins qu'il faut l'être autant qu'eux.
Rome ne me doit rien; & je lui dois la vie.

PROBUS

Ainſi vous ſouffrirez qu'elle ſoit aſſervie;
Qu'un peuple qui vous a nommé ſon protecteur,
Soit réduit à chercher un autre défenſeur.
En vain, fondant ſur vous ſa plus chère eſpérance,
Rome vous élevoit à la toute-puiſſance.
J'entrevois dans le cœur d'un fier Patricien
Les foibleſſes de cœur d'un obſcur Plébéien;
Et c'eſt Catilina qui ſeul ici protège
Un reſte de Sénat impur & ſacrilège,
Un tas d'hommes nouveaux proſcrits par cent décrets,
Que l'orgueilleux Sylla dédaigna pour ſujets!
Diſparu dans l'abîme où ſon orgueil le plonge,
Les grandeurs du Sénat ont paſſé comme un ſonge.
Non, ce n'eſt plus ce corps digne de nos Autels,
Où les Dieux opinoient à côté des Mortels;
De ce corps avili Minerve s'eſt bannie,
A l'aſpect de leur luxe & de leur tyrannie.
On ne voit que l'or ſeul préſider au Sénat,
Et de profanes voix fixer le Conſulat.
Enfin, Rome n'eſt plus, ſans le ſecours d'un maître.
Et qui d'eux, plus que vous, ſeroit digne de l'être?
Céſar ſemble promettre un heureux avenir,

Que peut-être moins jeune il oſera tenir.
Lucullus n'eſt plus rien, & ſon rival Pompée
N'a pour lui qu'un bonheur où Rome s'eſt trompée.
Craſſus, plein de deſirs indignes d'un grand cœur,
Borne à de vils tréſors les ſoins de ſa grandeur.
Cicéron, ébloui du feu de ſon génie....
Mais je veux reſpecter le père de Tullie.
Pour Caton, je n'y vois qu'un courage inſenſé,
Un faſte de vertu, qu'on a trop encenſé.
Le reſte n'eſt point fait pour prétendre à l'Empire;
C'eſt à vous ſeul, Seigneur, que j'ôſe le prédire.
Quelle gloire pour vous, en domptant les Romains,
De pouvoir vous vanter au reſte des humains,
Que, ſans avoir des Dieux emprunté le tonnerre,
Un ſeul homme a changé la face de la terre!

CATILINA.

Miniſtre des Autels, que me propoſez-vous?

PROBUS.

La gloire de bien faire, & le ſalut de tous;
Ce qu'un grand cœur, flatté de cet honneur ſuprême,
Auroit dû dès long-temps ſe propoſer lui-même.

CATILINA.

Ah! Probus, je l'avoue, une ſi noble ardeur
Porte des traits de feu juſqu'au fond de mon cœur;
Je ſens que, malgré moi, mes ſcrupules vous cèdent.

PROBUS.

Hé bien ! qu'à ce remords de prompts effets ſuccèdent.
D'armes & de ſoldats rempliſſons tous ces lieux,
Où le Sénat impie ôſe troubler mes Dieux.
Dans un ſang ennemi....

SCÈNE III.

TULLIE, CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

MAIS j'apperçois Tullie.

CATILINA.

Ne vous éloignez point, cher Probus, je vous prie.
J'ai beſoin de conſeil dans le trouble où je ſuis;
Et je vous rejoindrai bientôt, ſi je le puis.

(*Probus ſe retire dans le fond du Théâtre.*)



SCÈNE IV.

CATILINA, TULLIE.

CATILINA.

QUOI! Madame, aux Autels vous devancez l'aurore!
Eh! quel ſoin ſi preſſant vous y conduit encore?
Qu'il m'eſt doux cependant de revoir vos beaux yeux,
Et de pouvoir ici raſſembler tous mes Dieux!

TULLIE.

Si ce ſont-là les Dieux à qui tu ſacrifies,
Apprends qu'ils ont toujours abhorré les impies,
Et que, ſi leur pouvoir égaloit leur courroux,
La foudre deviendroit le moindre de leurs coups.

CATILINA.

Tullie, expliquez-moi ce que je viens d'entendre:
Ma gloire & mon amour craignent de s'y méprendre;
Et ſi nous n'étions ſeuls, malgré ce que je voi,
Je ne croirois jamais que l'on s'adreſſe à moi.

TULLIE.

Ah! ce n'eſt qu'à vous ſeuls, grands Dieux! que je m'adreſſe,
Et non à des cruels qu'aucun remords ne preſſe,

Monſtres, dont la fureur brave les Immortels,
Et que le crime ſuit juſqu'au pied des Autels;
Qui, tout baignés d'un ſang qui demande vengeance,
Oſent des Dieux vengeurs inſulter la préſence.
Le ſang de Nonnius, verſé près de ces lieux,
Fume encore; & voilà l'encens qu'on offre aux Dieux!
La ſacrilége main qui vient de le répandre
N'attend plus qu'un flambeau pour mettre Rome en cendre.
Ce n'eſt point Mithridate, ennemi des Romains,
Ni le Gaulois altier qui forme ces deſſeins;
Grands Dieux! c'eſt une main plus fatale & plus chère,
Qui menace à la fois la Patrie & mon père.
Ces excès de fureur, inconnus à Sylla,
N'étoient faits que pour toi, traître Catilina.

CATILINA.

D'un reproche odieux réprimez la licence,
Madame, ou contraignez vos ſoupçons au ſilence.
Songez, pour violer le reſpect qui m'eſt dû,
Qu'il faut auparavant que je ſois convaincu;
Qu'il faut l'être ſoi-même, avant que d'oſer croire
La moindre lâcheté qui peut flétrir ma gloire;
Que l'amour eſt déchu de ſon autorité,
Dès qu'il veut de l'honneur bleſſer la dignité.
Souvenez-vous enfin qu'un généreux courage
Pardonne à qui le hait, mais point à qui l'outrage.

TULLIE.

Et qu'ai-je à redouter de ton inimitié?
Tu ne me verras point implorer ta pitié,
Cruel ! tu peux porter à la trifte Tullie
Tous les coups que ta main réferve à la Patrie.
Borne tes cruautés à déchirer un cœur
Qui s'eft déshonoré par une lâche ardeur ;
Ce cœur, que trop long-temps a fouillé ton image,
N'eft plus digne aujourd'hui que d'opprobre & d'outrage;
Rien ne peut expier la honte de mes feux :
Mais ne préfume pas que ce cœur malheureux,
Que tes fauffes vertus t'ont rendu favorable,
T'épargne un feul moment, dès qu'il te fait coupable.
Tu le verras plus prompt à s'armer contre toi,
Qu'il ne le fut jamais à t'engager fa foi.
Grands Dieux ! n'ai-je brûlé d'une flamme fi pure,
Que pour un affaffin, un rebelle, un parjure?
Et le barbare encore infulte à ma douleur !
Il veut que mon devoir refpecte fa fureur !
Mais, cruel ! mon amour n'en fera point complice ;
Dût-on charger ma main du foin de ton fupplice,
Je n'héfiterai point à te facrifier.
Tu n'as plus qu'un moment à te juftifier.

CATILINA.

Et de quoi voulez-vous que je me juftifie?

TULLIE.

D'un complot qui bientôt te coûtera la vie.
Mais, puisque ton orgueil s'obstine à le nier,
Et que tu me réduis, traître, à t'humilier,
Esclave, paroissez.

SCÈNE V.

CATILINA, TULLIE, FULVIE *déguisée en Esclave.*

CATILINA, *à part.*

Que vois-je? c'est Fulvie!

TULLIE, *à Fulvie.*

Parlez; je vous l'ordonne au nom de la Patrie.

FULVIE.

Qui? moi, parler, Madame! A quel péril affreux
Exposez-vous ici les jours d'un malheureux?
D'un Romain, quel qu'en soit le rang & la naissance,
Je sais combien je dois respecter la présence.
De celui-ci, sur-tout, je redoute l'aspect.

TULLIE.

Parlez, & dépouillez ce frivole respect.

Un Efclave enhardi par le falut de Rome,
Doit-il tant s'effrayer à l'afpect d'un feul homme?
Connoiffez-vous celui qui paroît à vos yeux?
Répondez : quel eft-il ?

FULVIE.

C'eft un féditieux.
Je ne connois que trop ce mortel redoutable,
Et, le plus grand de tous, s'il étoit moins coupable.
Oui, Madame, c'eft lui; voilà le furieux
Qui veut fouiller de fang fa Patrie & fes Dieux,
Egorger le Sénat, immoler votre père,
Et, la flamme à la main, défoler Rome entière.

CATILINA, *feignant de ne pas reconnoître Fulvie.*

Quoi! vous ofez commettre un homme tel que moi
Avec des malheureux fi peu dignes de foi!
Et vous me réduifez à fouffrir qu'un Efclave,
Au mépris de mon rang, me flétriffe & me brave!
Ah! c'eft pouffer l'injure & l'audace trop loin.

TULLIE.

Ingrat, rougis du crime, & non pas du témoin:
Mais en vain ton orgueil s'attache à le confondre;
Vanter ta dignité, ce n'eft pas me répondre.
Adieu.

(à Fulvie.)
Vous, ſuivez-moi.

CATILINA, *arrêtant Fulvie.*

Non, non, il n'eſt plus temps:
Cet eſclave eſt chargé d'avis trop importans.
D'ailleurs, dès qu'avec lui vous oſez me commettre,
Souffrez qu'en d'autres mains je puiſſe le remettre.
Probus, venez à nous.

SCÈNE VI.

CATILINA, TULLIE, FULVIE, PROBUS.

TULLIE.

Quel eſt donc ton deſſein?

CATILINA.

C'eſt au nom du Sénat & du peuple Romain,
Qui de ces lieux ſacrés vous fit dépoſitaire,
Probus, qu'entre vos mains je mets ce téméraire.

TULLIE.

En vain par ce dépôt tu crois m'en impoſer:
Je vois à quel deſſein tu veux en diſpoſer.

CATILINA.

Non ; loin que ma fierté déſormais le recuſe,
C'eſt devant le Sénat que je veux qu'il m'accuſe.
Puiſqu'il doit en ces lieux s'aſſembler aujourd'hui,
C'eſt à Probus, Madame, à répondre de lui.

TULLIE.

Songe, Catilina, qu'il y va de ta vie.

CATILINA.

Allez, ſongez, Madame, à ſauver la Patrie.
C'eſt des jours d'un ingrat prendre trop de ſouci ;
Et l'amour n'a plus rien à démêler ici.

SCÈNE VII.

CATILINA, *ſeul.*

QU'AUROIS-JE à redouter d'une femme infidelle ?
Où ſeront ſes garans ? Et d'ailleurs, que ſait-elle ?
Quelques vagues projets dont l'imprudent Caton
Nourrit depuis long-temps la peur de Cicéron ;
Projets abandonnés, mais dont ma politique,
Par leur illuſion, trompe la République,
Sait de ce vain fantôme occuper le Sénat,

L'effrayer d'un faux bruit, ou d'un aſſaſſinat,
Et ne lui laiſſer voir que des mains meurtrières,
Tandis qu'un grand deſſein échappe à ſes lumières.
Maître de mes ſecrets, j'ai pénétré les ſiens ;
Et Lentulus lui-même ignore tous les miens.
De cent mille Romains armés pour ma querelle,
Aucun ne ſe connoît, tous combattront pour elle.
De l'un des deux Conſuls je me ſuis aſſuré,
Plus que moi, contre l'autre Antoine eſt conjuré;
Céſar ne doit qu'à moi ſa dignité nouvelle,
Et je ſais qu'à ce prix il me ſera fidèle.
Voilà comme un Conſul qui penſe tout prévoir,
Souvent pour mes deſſeins agit ſans le ſavoir.
L'Africain peu ſoumis, le Gaulois indomptable,
Tout l'Univers enfin, las d'un joug qui l'accable,
N'attend pour éclater que mes ordres ſecrets;
Et Cicéron n'eſt point inſtruit de mes projets.
Ce n'eſt pas dans tes murs, Rome, que je m'arrête;
Des cris du Monde entier j'ai groſſi la tempête.
Mon cœur n'étoit point fait pour un ſimple parti
Que le premier revers eût bientôt ralenti.
J'ai ſéduit tes Vieillards, ainſi que ta Jeuneſſe,
Céſar, Sylla, Craſſus, & toute ta Nobleſſe.
Mais il faut retourner à Probus qui m'attend;
Ménageons avec lui ce précieux inſtant,
Pour rendre ſans effet le courroux de Tullie,
Et pour mettre à profit les fureurs de Fulvie.

Soutiens, Catilina, tes glorieux desseins :
Maître de l'Univers, si tu l'es des Romains,
C'est aujourd'hui qu'il faut que ton sort s'accomplisse,
Que Rome à tes genoux tombe, ou qu'elle périsse.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

FULVIE, PROBUS.

FULVIE.

N'ABUSEZ point, Probus, de l'état où je ſuis;
Je vous perdrai : du moins, ſongez que je le puis.
Vous croyez, à l'abri de votre caractère,
Pouvoir impunément défier ma colère,
Et que mon cœur, tremblant à l'aſpect de ce lieu,
Va mettre au même rang le Miniſtre & le Dieu,
Et quel Miniſtre encore! un ſacrilège, un traître,
Qui, de Catilina devenu le Grand-Prêtre,
Des Tarquins, ſur ſon front, veut ceindre le bandeau,
Et du ſang des Romains nourrir ce Dieu nouveau;
Lâche, qui ſe dévoue aux amours de Tullie,
Qui, de ſes propres Dieux profanateur impie,
Prête leur Sanctuaire à des feux criminels,
Déshonore le Prêtre, & ſouille les Autels.

PROBUS.

Cédez moins au torrent de votre jalousie,
Et, loin de m'offenser, écoutez-moi, Fulvie.
Considérez l'abîme où va vous engager
Une folle habitude à ne rien ménager.
Vous croyez vous venger, vous vous perdez vous-même,
Et, de plus, un amant qui peut-être vous aime.
Le dépit n'a jamais satisfait ses transports,
Qu'il n'ait livré notre âme à d'éternels remords.
L'amour le mieux vengé, quelle que soit l'offense,
Est souvent le premier à pleurer sa vengeance.
On punit l'inconstant; mais on perd en un jour
L'objet de sa tendresse, & l'espoir d'un retour.
Enfin, que savez-vous si l'on aime Tullie?
A travers les fureurs dont votre âme est saisie,
Croyez-vous que l'amour éclaire assez vos yeux,
Pour percer les replis d'un cœur ambitieux?
Vous savez les projets que votre amant médite.
En pénétrez-vous bien le détail & la suite?
Un homme tel que lui doit-il à découvert
Se montrer sans prudence au grand jour qui le perd?
Peut-il porter trop loin l'artifice & la feinte?
Non; il faut que son cœur ne soit qu'un labyrinthe,
Que l'amour même en vain y cherche des secrets
Que pour lui la raison & l'honneur n'ont point faits.
L'usage qu'aujourd'hui vous avez osé faire
Des secrets dont l'amour vous fit dépositaire,

Ne vous prouve que trop, malgré votre dépit,
Pour peu qu'il ait parlé, qu'il n'en a que trop dit.
L'impétueux Caton murmure, tonne, éclate,
Trouble tout, pour ſervir un Conſul qui le flatte.
Devenu du Sénat & l'idole & l'eſpoir,
Cicéron eſt armé du ſouverain pouvoir.
Le Sénat qui ſur lui redoute une entrepriſe,
Pour mettre ſon Héros à couvert de ſurpriſe,
De l'ordre équeſtre entier le fait accompagner.
Puiſqu'on ne peut le perdre, il faut donc le gagner.
Pour le faire périr, il faut la force ouverte;
Mais ce ſeroit ſans fruit travailler à ſa perte.
Un hymen prétendu peut calmer ſes frayeurs;
Et cet hymen devient l'objet de vos fureurs!
Plus de raiſon alors; & la fière Fulvie
Expoſe un nom célèbre aux mépris de Tullie,
Se couvre ſans rougir d'un vil déguiſement!
Pourquoi ce déshonneur? pour perdre ſon amant.
Ah, Madame! ce cœur, dont j'ai plaint la tendreſſe,
De l'habit qui vous cache a-t-il pris la baſſeſſe?
Dans quel ſein dépoſer des ſecrets dangereux,
Si le cœur d'une amante eſt un écueil pour eux?
Vit-on jamais l'amour, dans ſa plus noire ivreſſe,
Emprunter du dépit une langue traîtreſſe?

FULVIE.

Qui donc ai-je trahi, Miniſtre ambitieux;

Et quelle foi doit-on à des féditieux ?
La garder aux méchans, c'eft partager leurs crimes.
Mais je vois que Probus connoît peu ces maximes;
Et je fais, quand la haîne enflamme vos pareils,
Jufqu'où va la noirceur de leurs lâches confeils,
Sur-tout dès qu'il s'agit de venger leurs injures.
Céfar eft défigné fouverain des Augures;
Cicéron a brigué pour ce rival heureux,
Et le place en un rang dont on flattoit vos vœux;
Catilina d'ailleurs vous étoit favorable.
Le moyen qu'à vos yeux je ne fois point coupable,
Moi, qui viens de fauver un Conful odieux,
Qui s'eft ofé jouer d'un Miniftre des Dieux,
Qui, de fa dignité dépofitaire habile,
Plein de fafte aux Autels, & près des Grands fervile,
Sur l'efpoir de leurs dons mefure fa ferveur,
Et n'adore en effet que la feule faveur.
Mon devoir m'ordonnoit de fauver la Patrie.
Imitez-le, ou gardez vos confeils pour Tullie.
Croyez-moi, terminez d'imprudentes leçons,
Qui ne font qu'irriter ma haîne & mes foupçons.
Ceffez de me flatter qu'on peut m'aimer encore:
J'ai trop vu la beauté que l'infidèle adore;
Mes yeux avant ce jour ne la connoiffoient pas,
Mais vous me payerez fes funeftes appas.
C'eft vous qui leur gagnez fur moi la préférence,
Moi, que déshonoroit la feule concurrence.

Pourquoi de cet hymen m'a-t-on fait un ſecret;
Et pourquoi, s'il eſt feint, m'en cacher le projet?
Traître, ce n'eſt pas vous qui deviez me l'apprendre;
Mais on croit n'avoir rien à craindre d'un cœur tendre.
Sachez que d'un ſecret à demi confié,
Dès qu'on peut une fois percer l'autre moitié,
On eſt toujours en droit d'en trahir le myſtère,
Et qu'on ne doit plus rien à qui nous l'ôſe faire.

PROBUS.

Hé bien! perdez, Madame, un homme généreux
Qui veut briſer les fers de tant de malheureux.
Vengez votre beauté d'un amant infidèle,
Et votre orgueil bleſſé des projets qu'il vous cèle;
D'un long embrâſement devenez le flambeau,
Et nous ouvrez à tous les portes du tombeau.
Mais Catilina vient, évitez ſa préſence,
Ou du moins gardez-vous d'irriter ſa vengeance.

SCÈNE II.

CATILINA, FULVIE, PROBUS.

CATILINA.

PROBUS, où ſommes-nous? Et qu'eſt-ce que je voi?
Quel opprobre pour Rome! & quel affront pour moi!

C'eſt aux yeux du Sénat, aux miens, qu'une Romaine,
Au mépris des devoirs où ſon ſexe l'enchaîne,
Sous un déguiſement fait pour de vils humains,
S'en-va déshonorer le premier des Romains,
De ſes folles erreurs le rendre la victime,
Sans daigner ſeulement s'éclaircir de ſon crime!
Et, lorſque tout conſpire à me juſtifier,
Sa jalouſe fureur veut me ſacrifier!
Eh! quel étoit le but où ma valeur aſpire?
Pour qui voulois-je ici conquérir un Empire?
Eſt-ce pour Cicéron, l'objet de mon courroux,
Lui que je voudrois voir expirer ſous mes coups?
Non; c'eſt pour une ingrate à qui je ſacrifie
Ma gloire, mon devoir, & le ſoin de ma vie.

FULVIE.

Pourſuis, Catilina: le reproche ſied bien
A des cœurs innocens & purs comme le tien;
Mais dans l'art de tromper, ta ſcience ſuprême,
Tu m'en as trop appris pour me tromper moi-même.
Va, ceſſe d'éclater ſur mon déguiſement;
Tout, juſqu'à ton courroux, eſt faux en ce moment.
Égorge Cicéron aux yeux de ſa famille;
Je ne t'en croirai pas moins épris de ſa fille.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que tu ſais allier
La vertu, les forfaits, l'amant, le meurtrier;
Et Tullie à tes yeux fût-elle encor plus chère,

Rien ne garantiroit la tête de ſon père.
Mais de quoi te plains-tu ? Quel eſt mon attentat ?
Eſt-ce moi qui prétends t'accuſer au Sénat ?
De l'eſpoir d'être à toi ma tendreſſe enivrée,
A tes lâches complots ne m'a que trop livrée.
Songe que tu me dois & Céſar, & Craſſus,
Les enfans de Sylla, Cépion, Lentulus.
Cruel ! j'aurois voulu que tout ce qui reſpire
Eût été, comme moi, ſoumis à ton empire.
Mais tandis que pour toi je ſéduiſois les cœurs,
Tu préparois au mien le comble des horreurs ;
Et le tien, trop épris des charmes de Tullie,
A bientôt oublié ce qu'il doit à Fulvie.
Cependant, qui de nous s'arme ici contre toi ?
C'eſt elle qui te perd, ingrat ; ce n'eſt pas moi.
Il eſt vrai qu'en ſon cœur j'ai voulu te détruire ;
Mais c'eſt-là ſeulement qu'attachée à te nuire,
Contente de pouvoir vous déſunir tous deux,
Je n'ai rien oublié pour te rendre odieux.
Eh ! pouvois-je prévoir que l'honneur chimérique
De ſauver les débris d'un nom de République,
Porteroit une amante à perdre ſon amant ?
Mais, pour t'en garantir, je ne veux qu'un moment.
Abandonne à mon cœur le ſoin de ta défenſe.
Je ne ſais s'il te doit ou tendreſſe, ou vengeance ;
Je ne veux ſur ce point nul éclairciſſement,
Qui puiſſe triompher d'un plus doux mouvement.

Mais, par un désaveu, souffre que j'humilie,
A l'aspect du Sénat, l'orgueilleuse Tullie.
Son cœur est désormais indigne de ta foi.

CATILINA.

Tullie, en me perdant, se rend digne de moi;
Et vous, qui prétendez me sauver par un crime,
Vous ne méritez plus mes vœux, ni mon estime.
C'est au Sénat qu'il faut m'accuser aujourd'hui;
Je ne redoute rien, ni de vous, ni de lui.
Si jamais vous osiez y démentir Tullie,
Un affront si sanglant vous coûteroit la vie.
Ainsi déclarez tout, c'est l'unique moyen
De regagner un cœur qui ne vous doit plus rien.
Vos fureurs n'ont que trop épuisé ma constance.

SCÈNE III.

CATILINA, FULVIE, PROBUS, LES LICTEURS.

CATILINA.

Mais je vois les Licteurs, & le Consul s'avance;
Éloignez-vous d'ici.

FULVIE.

Tu me braves, ingrat.
Adieu : tu me verras ce jour même au Sénat.
(*Elle ſort.*)

SCÈNE IV.

CATILINA, PROBUS, LES LICTEURS.

CATILINA.

PROBUS, ſuivez ſes pas : allez tous deux m'attendre,
Et cachez Manlius qui doit ici ſe rendre.

SCÈNE V.

CICÉRON, CATILINA, LES LICTEURS.

CICÉRON *fait ſigne aux Licteurs de s'éloigner.*

C'EST vous, Catilina, que je cherche en ces lieux,
Non comme un Sénateur jaloux & furieux,
Mais comme un ennemi qui ſait régler ſa haîne
Sur ce qu'en peut permettre une vertu Romaine.

Enfin, depuis le jour que le ſort des Romains,
Par le choix des Tribuns, fut remis en mes mains,
Vous ne m'avez point vu, ſoigneux de vous déplaire,
Braver l'inimitié d'un ſi noble adverſaire.
Je remportai ſur vous l'honneur du Conſulat,
Sans acheter les voix du Peuple & du Sénat;
Et vous ſavez aſſez que cette préférence,
Qui flattoit vos deſirs, paſſoit mon eſpérance :
Mais le Sénat, toujours en bute à vos mépris,
Réunit en moi ſeul les vœux & les eſprits.
Encor, ſi quelquefois vous daigniez vous contraindre;
Que, fait pour être aimé, vous vous fiſſiez moins craindre;
Que, mettant à profit tant de dons précieux,
Vous affectaſſiez moins un orgueil odieux!
Mais, bravant le Sénat & les Conſuls enſemble,
A vos moindres chagrins vous voulez que tout tremble.
Regardez ces Autels, voyez parmi nos Dieux
Ces marbres conſacrés aux noms de vos ayeux.
Leurs grands cœurs ont toujours haï la tyrannie,
Et Rome n'a jamais tremblé que pour leur vie.
Si, moins ambitieux, votre haute valeur
Ne nous eût inſpiré que la même terreur,
Qui d'entre nous pouvoit refuſer ſon ſuffrage
Aux vertus dont le Ciel a fait votre partage?
Politique, Orateur, Capitaine, Soldat,
Vos défauts, des vertus ont même encor l'éclat.
Quel Citoyen pour nous, & le plus grand peut-être,

S'il nous menaçoit moins de nous donner un maître!
On dit... mais je crois peu des bruits mal assurés,
Qui vous ôsent nommer parmi des Conjurés.
Tout défiant qu'il est, Caton ne l'ôse croire;
Cependant le Sénat, jaloux de votre gloire,
Pour étouffer des bruits qui dans un Sénateur
Pourroient, en vous blessant, blesser son propre honneur,
Dès hier vous nomma Gouverneur de l'Asie.
Pompée & Pétréius descendus vers Ostie,
L'un & l'autre chargés de vous y recevoir,
Remettront dans vos mains leur souverain pouvoir.
Partez donc; & songez que votre obéissance
Peut seule être le prix de notre confiance.

CATILINA.

Ainsi donc le Sénat veut, sans me consulter,
Me charger d'un emploi que je puis rejetter.
Je ne sais s'il a cru me forcer à le prendre;
Mais j'ignore comment vous osez me l'apprendre,
Et croire m'éblouïr jusqu'à me déguiser
Tout l'affront d'un honneur que je dois mépriser.
On me hait, on me craint, on conspire dans Rome;
Parmi des Conjurés, c'est moi seul que l'on nomme:
Cependant le Sénat, peu certain de ma foi,
Daigne, malgré ces bruits, m'honorer d'un emploi.
Le farouche Caton, devenu plus flexible,
D'aucun soupçon encor ne paroît susceptible;

Et Cicéron ne vient armé que de bienfaits,
Lorſqu'il peut, par la foudre, arrêter mes projets.
Mais d'un Conſul jaloux la politique habile
Devroit mieux me cacher que c'eſt lui qui m'exile,
Et ne point abuſer de la crédulité
D'un Sénat trop jaloux de ſon autorité;
Car enfin tous ces bruits, enfans de ſa foibleſſe,
N'ont d'autres fondemens qu'un ſoupçon qui vous bleſſe.

CICÉRON.

N'eſt-ce rien, ſelon vous, que d'être ſoupçonné?
A votre ambition ſans ceſſe abandonné,
Vous cauſez tant de trouble & tant d'inquiétude,
Que le moindre ſoupçon tient lieu de certitude.
Dès qu'on ôſe allarmer le pouvoir ſouverain,
On eſt toujours ſuſpect d'un coupable deſſein.
Peut-on trop ſur ce point raſſurer la Patrie?
Acceptez-vous l'emploi que Rome vous confie?
C'eſt pour m'en éclaircir que je viens vous trouver.

CATILINA.

J'entends: c'eſt ſur ce point que l'on veut m'éprouver.
Si j'accepte l'emploi, c'eſt à tort qu'on m'accuſe;
Et je ſuis criminel dès que je le refuſe:
Mais, malgré l'appareil d'un frivole diſcours,
Je perce en ce moment à travers vos détours.
L'intérêt des Romains n'eſt pas ce qui vous guide.

C'eſt le ſeul mouvement d'une haîne perfide,
Que le fiel de Caton ſut toujours enflammer,
Et que mes ſoins en vain ont tenté de calmer.
J'ai fait plus : j'ai brigué juſqu'à votre alliance;
Et, lorſque Rome attend avec impatience
Un hymen qui pourroit raſſurer les eſprits,
Vous oſez le premier ſignaler des mépris!
Et depuis quand, Seigneur, l'intérêt de ma gloire
Vous fait-il craindre un bruit que Caton n'ôſe croire;
Quand ce même Caton, Citoyen furieux,
Répand ſeul contre moi ces bruits injurieux,
Que vous autoriſez avec trop d'imprudence,
Vous qui, de ſon orgueil nourriſſant l'inſolence,
Conſacrez chaque jour ſes tranſports inſenſés?
Je vous connois tous deux mieux que vous ne penſez.
Timide, ſoupçonneux, & prodigue de plaintes,
Cicéron lit toujours l'avenir dans ſes craintes;
Et Caton, d'un génie ardent, mais limité,
Ne connoît de vertu que la férocité.
Prompt à ſe courroucer, enclin à contredire,
La haîne eſt le ſeul Dieu qui le meut & l'inſpire.
Mais c'eſt perdre le temps en diſcours ſuperflus,
Et je reviens aux ſoins qui vous touchent le plus.
Allarmé d'un pouvoir dont la grandeur vous bleſſe,
L'ardeur d'en triompher vous occupe ſans ceſſe :
Et comme il vous falloit le ſecours d'un emploi
Pour éloigner de Rome un homme tel que moi,

Vous m'avez fait nommer Gouverneur de l'Aſie,
Bienfait que je tiendrois de votre jalouſie :
Mais mon nom ſeul ici vous faiſant tous trembler,
Vous vous flattez qu'ailleurs vous pourrez m'accabler.
Déjà par Manlius l'Italie occupée,
Va bientôt ſe remplir des troupes de Pompée ;
Et ce fameux Vainqueur de tant de Nations
Vous offre ſon épée avec ſes Légions.
Que d'inutiles ſoins, dans le temps que Tullie
Pourroit à votre gré diſpoſer de ma vie !
Car de ces noirs complots qui cauſent tant d'effroi,
Elle a dû déclarer que le Chef c'étoit moi.
Je ne préſume pas qu'à ſon devoir ſoumiſe,
Elle ait pu vous céler le Chef de l'entrepriſe.
Pourquoi donc au Sénat ne pas me déférer ?
J'entrevois les raiſons qui vous font différer :
C'eſt que mon rang demande une preuve plus grave
Que les rapports ſuſpects d'un malheureux eſclave :
Mais mon honneur m'engage à vous déſabuſer.
Avec ce ſeul témoin vous pouvez m'accuſer ;
Son nom garantit tout. Cet eſclave eſt Fulvie,
Qui, jalouſe en ſecret des charmes de Tullie,
A cru devoir troubler quelques ſoins innocens,
Qu'exigeoient d'un grand cœur des charmes ſi touchans.
Qui croiroit qu'un Conſul ſi prudent & ſi ſage,
Eût été le jouet d'une femme volage ?
Vous rougiſſez, Seigneur ; mais c'eſt avec éclat

Que je veux aujourd'hui me venger au Sénat:
Car c'eſt là qu'en Conſul vous devez me répondre,
Et c'eſt-là qu'en Héros je ſaurai vous confondre.
Adieu.

SCÈNE VII.

CICÉRON, *ſeul.*

DANS quel déſordre il laiſſe mes eſprits!
Quelle honte pour moi, ſi je m'étois mépris!
Catilina pourroit ne pas être coupable;
Mais qu'il eſt dangereux, & qu'il eſt redoutable!
Quel ennemi le ſort nous a-t-il ſuſcité!
Que de courage enſemble, & de ſubtilité!
Son génie éclairé voit, pénètre ou devine.
Rome n'eſt plus, les Dieux ont juré ſa ruine.
Eſſayons cependant de calmer la fureur
Du perfide ennemi qui fait tout mon malheur.
S'il paroît au Sénat, & qu'il s'y juſtifie,
Son triomphe bientôt me coûteroit la vie.
Malgré tous ſes détours, j'entrevois ce qu'il veut;
Mais nous ſerions perdus, s'il oſoit ce qu'il peut.
Employons ſur ſon cœur le pouvoir de Tullie,
Puiſqu'il faut que le mien juſques-là s'humilie.

Quel abîme pour toi, malheureux Cicéron!
Allons revoir ma fille, & consulter Caton.
C'est-là que je pourrai, dans le cœur d'un seul homme,
Retrouver, à la fois, nos Dieux, nos Loix, & Rome.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUNNON, GONTRAN.

SUNNON.

ARRÊTONS, cher Gontran : c'eſt dans ces lieux ſacrés,
Décorés avec faſte, au fond peu révérés,
Qu'à la face des Dieux nous allons voir éclorre
Un projet qui m'allarme, & qui les déshonore.
C'eſt ici que bientôt Craſſus, Catilina,
Antoine, Céthégus, les enfans de Sylla,
Mille autres dont les noms éclatent dans l'hiſtoire,
Et qui de leurs ayeux flétriſſent la mémoire,
Vont de leur ſang impur ſceller leur union,
Et livrer Rome entière à la proſcription.
Heureux, ſi je pouvois, en ce déſordre extrême,
D'un parti que je hais me dégager moi-même !
Entraîné dès long-tems, peut-être corrompu
Par un ambitieux qui ſéduit ma vertu,
Je me trouve forcé d'embraſſer ſa querelle,
D'être ennemi de Rome, ou Miniſtre infidèle.

GONTRAN.

Quoi! des Gaules, ici, Sunnon Ambaſſadeur,
De ce rang ſi ſacré voudroit flétrir l'honneur?

SUNNON.

Laiſſons l'honneur d'un rang qui n'eſt plus qu'un vain titre,
Lorſqu'un autre intérêt devient mon ſeul arbitre.
Les Gaules ont daigné m'envoyer en ces lieux;
Mais où ſont les Romains, leurs Loix, même leurs Dieux?
Et quel devoir encor veux-tu que je trahiſſe
Parmi des furieux ſans frein & ſans juſtice?
C'eſt aux évènemens à diſpoſer de moi.
D'ailleurs, dans ce cahos, à qui garder ma foi?
A de vils Sénateurs noyés dans la molleſſe,
A deux Conſuls jaloux & déſunis ſans ceſſe?
L'un des deux, ſans honneur & ſans fidélité,
Abuſe chaque jour de ſon autorité;
L'autre a mille vertus, mais n'ôſe en faire uſage.
Caton, loin de calmer, irritera l'orage.
Formidable au-dehors, mépriſable au-dedans,
Le Sénat n'eſt enfin qu'un amas de brigands,
Unis pour le butin, diviſés au partage,
Dont toute la vertu périt avec Carthage.
A peine il fut formé qu'il détruiſit ſes Rois,
Il détruit aujourd'hui l'autorité des Loix.
Après avoir détruit, & Loix, & Diadême,

Nous le verrons bientôt ſe détruire lui-même.
Allumons le flambeau de la ſédition,
Rien ne peut nous ſauver que leur diviſion.
Tu ne ſais pas encor quel péril nous menace.
Un Romain, (tu connois ſa valeur, ſon audace;)
Et quel Romain encor! Céſar, depuis un an,
Brigue en ſecret l'honneur d'être notre tyran;
C'eſt à nous gouverner que ce Héros aſpire.
Si la Seine un moment coule ſous ſon empire,
Nous ſommes tous perdus; & Gaulois & Germains
Vont tomber ſous le fer ou le joug des Romains.
Ce que la Grèce, Rome, & l'Univers enſemble
Eurent de plus parfait, dans Céſar ſe raſſemble.
Prudent, ambitieux; l'homme de tous les temps,
De toutes les vertus, & de tous les talens;
Intrépide, éclairé; d'autant plus redoutable,
Que de tous les mortels il eſt le plus aimable.
Mais Catilina vient: cher Gontran, laiſſe-nous.



SCÈNE II.

CATILINA, SUNNON.

CATILINA.

JE vous cherche, Sunnon, & j'ai beſoin de vous.
De nos deſſeins ſecrets la trame eſt découverte,
Et je ne m'en crois pas plus voiſin de ma perte.
Le Sénat éperdu, les Chevaliers épars,
Appellent à grand bruit le Peuple au Champ de Mars.
De toutes parts, enfin, on murmure, on s'aſſemble:
Mais, objet de leurs cris, ce n'eſt pas moi qui tremble.
L'inſtant fatal approche; &, loin d'en être ému,
Je me ſens tranſporté d'un plaiſir inconnu.
Je craignois les délais, ils ſont toujours à craindre:
Le feu des factions eſt facile à s'éteindre.
Ainſi l'on ne peut trop hâter l'évènement.
Sunnon, puis-je compter ſur notre engagement?

SUNNON.

La foi de mes pareils ne fut jamais frivole.
Je ſuis Gaulois, ainſi fidèle à ma parole;
L'honneur eſt parmi nous le premier de nos Dieux.
Mais vous ſavez quel joug on m'impoſe en ces lieux,
Et d'un Ambaſſadeur quel eſt le miniſtère;

Que

Que je ſuis retenu par une Loi ſévère,
Qui me défend d'armer de criminelles mains,
Et d'oſer les tremper dans le ſang des Romains.
D'ailleurs, de vos projets j'ignore le myſtère;
Je crains tout, ſans ſavoir ce qu'il faut que j'eſpère.
Si vos deſſeins ne ſont auſſi juſtes que grands,
Et ſi ce n'eſt pour nous que changer de Tyrans;
Si nos traités ne ſont fondés ſur la juſtice,
Vous prétendez en vain qu'aucun nœud nous uniſſe.
Notre unique vertu n'eſt pas notre valeur.
Nous aimons la juſtice autant que la candeur.
Quoiqu'enfant de la Guerre, allaité ſous les tentes,
Le Gaulois n'eut jamais que des mœurs innocentes.
Si vous nous ſurpaſſez par votre urbanité,
Nous l'emportons ſur vous par notre intégrité.
C'eſt à tous nos deſſeins l'honneur ſeul qui préſide,
Et de nos intérêts l'équité qui décide.
Nos Dieux, nos Souverains, l'autorité des Loix;
La gloire, le devoir, notre épée & nos droits;
Auſſi prompts que vaillans, francs, & pleins de nobleſſe,
Obéiſſans par choix, & ſoumis ſans baſſeſſe.
Mais Rome cherche moins, dans ſes vaſtes projets,
A faire des amis, qu'à faire des ſujets.
Comme nous ne voulons que le ſimple héritage
Dont les temps & le ſort firent notre partage,
Voyez ſi, du Sénat réprimant la fureur,
Vous pouvez des Gaulois être le protecteur.

Peut-être en ce diſcours, ou trop fier, ou trop libre,
Ai-je peu ménagé la majeſté du Tybre :
Mais, dès que de mes ſoins notre ſort dépendra,
Je parlerois aux Dieux comme à Catilina.

CATILINA.

Je ne condamne point un diſcours magnanime,
Qu'un intérêt ſacré doit rendre légitime ;
Mais je le blâmerois, Sunnon, ſi ma vertu
Ne vous inſpiroit pas un reſpect qui m'eſt dû.
Je ne ſuis point ſurpris qu'un Miniſtre ſoupçonne
De trop d'ambition un projet qui l'étonne,
Et que, loin de vouloir ſoulager l'Univers,
Je prétende au contraire appeſantir ſes fers.
Revenez cependant d'une erreur qui m'offenſe,
Et qui peut vous ſéduire à force de prudence.
Je ſuis Chef, il eſt vrai, d'un parti dangereux :
Mais vous ne devez pas me confondre avec eux.
Souvent pour s'aſſurer de leur obéiſſance,
Il faut laiſſer régner le crime & la licence.
Le choix des Conjurés eſt un choix haſardeux,
Qui ne veut pas toujours des hommes généreux.
Le projet le plus grand, l'action la plus belle,
A quelquefois beſoin d'une main criminelle.
Si vous me regardez comme un ambitieux
Que la ſoif de régner a rendu furieux,
Et qui ne veut uſer du flambeau de la guerre,

Que pour ſubjuguer Rome, & déſoler la Terre,
Vous vous trompez, Sunnon. Conſidérez l'état
Du Sénat & des Loix, du Peuple & du Soldat;
Trouvez enfin dans Rome un ſeul trait qui réponde
A ſon titre pompeux de Maitreſſe du Monde.
Les Pirates divers que Pompée a défaits,
Cachoient dans leurs rochers cent fois moins de forfaits.
Mais je ſuis las de voir triompher l'injuſtice,
Il eſt temps que mon bras s'arme pour leur ſupplice;
Que j'immole à nos Loix ce Sénat orgueilleux,
Pour rendre l'Univers & les Romains heureux.
Voilà, mon cher Sunnon, le ſeul but où j'aſpire,
Non au funeſte honneur de conquérir l'Empire;
Et comme j'ai toujours eſtimé les Gaulois,
Je mourrai, s'il le faut, pour défendre leurs droits.
Mais ne préſumez pas que de votre courage
Dans ces murs malheureux je veuille faire uſage.
Les Conjurés & moi, quel que ſoit le danger,
Nous n'avons pas beſoin d'un ſecours étranger:
Au contraire, je veux que, fuyant de la Ville,
Au Camp de Manlius vous cherchiez un aſyle:
Mais, avant que la nuit vous éloigne de nous,
Je vais vous expliquer ce que j'attends de vous.
Tout ſemble me livrer une Ville allarmée;
Mais loin de ſes remparts Rome a plus d'une armée.
Que le Sénat ici tombe ſous mes efforts;
Ce n'eſt point accabler ce redoutable corps

Qui renaît de lui-même, & qui se multiplie
Dans l'Univers entier, comme dans l'Italie;
Que je vaincrai souvent sans le rendre soumis,
Et qui me cherchera toujours des ennemis.
Je veux, si les Destins me sont peu favorables,
Trouver dans les Gaulois des amis secourables;
Quelque retraite, enfin, dans un jour malheureux:
De vous, de vos amis, c'est tout ce que je veux.

SUNNON.

Ah! dès que votre bras s'arme pour la justice,
Il n'est point de Gaulois qui ne vous obéisse.
Je vous réponds de tous.

CATILINA.

Quels seront vos garans?

SUNNON, *lui présentant la main.*

Touchez dans cette main, ce sont-là nos sermens.
Adieu, Catilina: quelqu'un vient: c'est Tullie.



SCÈNE III.

CATILINA, *seul.*

Que ſa triſte vertu me pèſe & m'humilie!
Fuyons; n'expoſons point tant de fois en-un jour
Des cœurs nés pour la Gloire aux attraits de l'Amour.

SCÈNE IV.

TULLIE, CATILINA.

TULLIE.

Arrêtez un moment, j'ai deux mots à vous dire.
Cependant, à l'effroi que votre accueil m'inſpire,
Je ne ſais ſi je dois m'expliquer avec vous.
Victimes tous les deux d'une Amante en courroux,
Si mes cruels ſoupçons vous ont fait une offenſe,
N'en accuſez que vous, & votre fier ſilence;
Car vous pouviez d'un mot déſabuſer mon cœur.
Pourquoi, loin d'éclaircir une funeſte erreur,
Me cacher, aux dépens de toute mon eſtime,
Un témoin dont le nom vous eût abſous du crime,
Et que rendoit ſuſpect ſon amour irrité?

Vous ſavez de mes mœurs quelle eſt l'auſtérité ;
Qu'enchaînée aux devoirs d'une innocente vie,
Je n'ai jamais connu que le nom de Fulvie.
Que ne m'épargniez-vous la honte & le remords
D'avoir trop écouté ſes coupables tranſports ?
Falloit-il expoſer une âme vertueuſe
A ſervir les fureurs d'une âme impétueuſe ?

CATILINA.

Ah ! je n'étois déjà que trop humilié
De voir à vos mépris mon rang ſacrifié,
Sans vous faire rougir d'une indigne rivale.

TULLIE.

Dût ſa haîne aujourd'hui m'être encor plus fatale,
Malgré votre courroux, je veux vous engager
A reſpecter ſes feux, même à la ménager.
D'un pareil ennemi vous n'avez rien à craindre ;
Et ſon ſexe, & ſon nom, tout m'oblige à la plaindre.
Ainſi, loin d'inſulter à ſon déguiſement,
Faiſons-la de ces lieux ſortir ſecrettement.
Vous n'avez contre vous de témoin que Fulvie,
Et l'on n'en croira point ſa folle jalouſie.
Loin de vous préſenter l'un & l'autre au Sénat,
Évitez pour moi-même un dangereux éclat.
Que vous reviendroit-il d'une foible victoire,
Qui, loin de l'embellir, flétriroit votre gloire ?

Croyez-moi, méprifez une amante en fureur,
Qui d'ailleurs ne vouloit que vous perdre en mon cœur.

CATILINA.

Lorfqu'on ôfe attaquer mon honneur & ma vie,
Vous voulez qu'en tremblanr je me cache, ou je fuie;
Que, laiffant le champ libre à l'infenfé Caton,
Je fouffre qu'en public il flétriffe mon nom;
Que j'éloigne Fulvie, afin que votre père,
Sur fon abfence même au Sénat me défère?
Comment! lorfque vous-même, échauffant fa fureur,
Vous me livrez au Peuple, & me perdez d'honneur;
Que fur de faux rapports déjà l'on délibère,
Que contre moi Caton éclate fans myftère;
Vous voulez que, témoin de leur emportement,
J'attende du Sénat quelque ménagement;
Que le Conful, enfin, touché de mon abfence,
Ou ne m'accufe point, ou prenne ma défenfe?
Ah! ne préfumez pas que leur mauvaife foi
Puiffe m'en impofer & triompher de moi.
Dès ce jour même il faut que je me juftifie.

TULLIE.

Pourriez-vous de ma part craindre une perfidie?

CATILINA.

Non; mais on a trompé votre crédule amour,
Afin que vous puffiez me tromper à mon tour.

La plus légère peur corrompt les cœurs timides,
Et des plus vertueux fait souvent des perfides.

TULLIE.

Du moins, en ma présence, épargnez Cicéron.

CATILINA.

Ah! s'il écoutoit moins le dangereux Caton,
Et les fantômes vains d'une peur chimérique,
Vous & moi nous eussions sauvé la République.

TULLIE.

Il en est temps encor, cruel, écoutez-moi;
N'allez point au Sénat, fiez-vous à ma foi.
Sur de vaines rumeurs votre fierté s'abuse;
Songez que c'est moi seule ici qui vous accuse,
Que je puis d'un seul mot rassurer les esprits,
Et dissiper l'erreur qui les avoit surpris.
Si de nos premiers feux vous perdez la mémoire,
Songez du moins, Seigneur, qu'il y va de ma gloire.
Quoi! vous pouvez m'aimer, & me sacrifier
A l'orgueilleux honneur de vous justifier!
L'Amour vous justifie, & reprend son empire;
Quand mon cœur vous absout, mon cœur doit vous suffire.
Le Sénat contre vous n'a rien fait publier.
Ah! laissez-moi l'honneur de vous concilier;
Laissez-moi réunir mon amant & mon père.

Hélas! étoit-ce à moi d'en parler la première?
L'Amour n'offre donc plus à vos tendres ſouhaits
Aucun bien qui vous puiſſe engager à la paix!
Vous êtes des Romains la plus noble eſpérance;
Daignez contre vous-même embraſſer leur défenſe.
De quoi vous plaignez-vous, quand c'eſt vous ſeul, ingrat,
Qui voulez aujourd'hui convoquer le Sénat?
Si vous vous obſtinez encore à vous défendre,
Le Conſul à ſon tour voudra s'y faire entendre;
Et bientôt vos amis, ardens & furieux,
De carnage & d'horreur vont remplir tous ces lieux.
Voulez-vous mettre en feu la Ville infortunée
Que votre amante habite, où votre amante eſt née?
Laiſſez-moi déſarmer vos redoutables mains;
Accordez à mes pleurs la grâce des Romains,
Et qu'il ſoit dit, du moins, de l'heureuſe Tullie,
Que le Dieu de ſon cœur fut Dieu de ſa Patrie.

CATILINA.

Ah, Madame! ceſſez de vouloir m'abuſer.
J'aimerois mieux vous voir conſtante à m'accuſer,
Armer contre ma vie un Sénat qui m'abhorre.
Quoi! c'eſt moi qu'on veut perdre, & c'eſt moi qu'on implore!
Que dis-je? c'eſt à moi que Tullie a recours,
Pour ſauver les cruels qui pourſuivent mes jours!
C'eſt pour eux, non pour moi qu'elle verſe des larmes!

Et, loin de m'arracher à leurs perfides armes,
Je la vois avec eux conspirer à l'envi!
Rendez-moi donc l'honneur que vous m'avez ravi,
Si vous ne voulez pas que j'aille le défendre.
Mais en vain par vos pleurs on cherche à me surprendre.
Eh! sur quoi votre amour prétend-il m'émouvoir?
A-t-il dans votre cœur triomphé du devoir?
Quoi! sur le seul rapport d'un témoin misérable,
Sans rien examiner, vous me croyez coupable!
Et, sans en exiger d'autre éclaircissement,
Votre austère vertu sacrifie un amant!
Cet exemple est si grand, qu'il faut que je l'imite.
Plus vous m'attendrissez, plus mon honneur m'invite
A m'immoler moi-même à ce que je me dois.

TULLIE.

Hé bien! cruel, adieu, pour la dernière fois.

SCÈNE V.

CATILINA, *seul.*

Que je me sens touché! Que mon âme est émue!
Ah! que n'ai-je évité cette fatale vue?
Mais j'apperçois Probus.

SCÈNE VI.

CATILINA, PROBUS.

PROBUS.

Je viens vous avertir
Que, dès ce même inſtant, Seigneur, il faut partir;
Tout s'arme contre vous, & le Sénat s'aſſemble.

CATILINA.

Qu'aurois-je à redouter d'un ennemi qui tremble?
Je veux, à commencer par le plus fier de tous,
Les voir dans un moment tomber à mes genoux;
Et je vais les trouver.

PROBUS.

Quoi! ſeul & ſans défenſe?

CATILINA.

Aucun d'eux n'oſera ſoutenir ma préſence;
Ainſi, ne craignez rien.

PROBUS.

Seigneur, y penſez-vous?
Songez que Romulus expira ſous leurs coups.
Je ne condamne point une noble aſſurance;

Mais on n'en doit pas moins consulter la prudence.
Plus le Sénat vous craint, plus il faut du Sénat
Craindre contre vos jours un secret attentat.

CATILINA.

Non, Probus; & je brave un péril qui vous glace.
Le succès fut toujours un enfant de l'audace.
L'homme prudent voit trop, l'illusion le suit;
L'intrépide voit mieux, & le fantôme fuit;
L'instant le plus terrible éclaire son courage,
Et le plus téméraire est alors le plus sage.
L'imprudence n'est pas dans la témérité;
Elle est dans un projet faux & mal concerté:
Mais, s'il est bien suivi, c'est un trait de prudence
Que d'aller quelquefois jusques à l'insolence;
Et je sais, pour dompter les plus impérieux,
Qu'il faut souvent moins d'art que de mépris pour eux.
Adieu. Dans un moment ils me verront paroître
En criminel qui vient leur annoncer un maître.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CICÉRON, CRASSUS, CATON, *& le reſte des Sénateurs.*

CICÉRON.

ARBITRES ſouverains de Rome & de ſes Loix,
Qui parmi vos ſujets comptez les plus grands Rois,
Je ne viens point ici, jaloux de votre gloire,
Briguer avec éclat le prix d'une victoire;
Le ſort, à mes pareils prodiguant ſes faveurs,
Me réſervoit le ſoin d'annoncer des malheurs.
De mon amour pour vous tel eſt le premier gage,
Et de mon Conſulat le funeſte partage.
Tandis qu'enorgueillis par tant d'heureux travaux,
Vous pouviez méditer des triomphes nouveaux,
De la terre & des mers vous promettre l'empire,
Un ſeul homme à vos yeux travaille à vous proſcrire.
Pourrai-je, ſans frémir, nommer Catilina,
L'héritier des fureurs du barbare Sylla;

Lui que la cruauté, l'orgueil & l'infolence,
N'ont que trop parmi nous fignalé dès l'enfance;
Lui qui, toujours coupable, & toujours impuni,
Veut ce que n'eût ofé l'Univers réuni,
Subjuguer les Romains? O vous, que Rome adore,
Et qui par vos vertus la foutenez encore;
Vous, l'appui du Sénat, & l'exemple à la fois,
Incorruptible ami de l'État & des Loix,
Parlez, divin Caton.

CATON.

Et que pourrois-je dire
En des lieux où l'honneur ne tient plus fon empire;
Où l'intérêt, l'orgueil commandent tour-à-tour;
Où la vertu n'a plus qu'un timide féjour,
Où de tant de Héros je vois flétrir la gloire?
Et comment l'Univers pourra-t-il jamais croire
Que Rome eut un Sénat & des Légiflateurs,
Quand les Romains n'ont plus ni Loix, ni Sénateurs?
Où retrouver enfin les traces de nos pères
Dans des cœurs corrompus par des mœurs étrangères?
Moi-même, qui l'ai vu briller de tant d'éclat,
Puis-je me croire encore au milieu du Sénat?
Ah! de vos premiers temps rappellez la mémoire;
Mais ce n'eft plus pour vous qu'une frivole hiftoire.
Vous imitez fi mal vos illuftres ayeux,
Que leurs noms font pour vous des noms injurieux.

Mais de quoi ſe plaint-on ? Catilina conſpire ?
Eſt-il ſi criminel d'aſpirer à l'Empire,
Dès que vous renoncez vous-mêmes à régner ?
Un Trône, quel qu'il ſoit, n'eſt point à dédaigner.
Non, non, Catilina n'eſt pas le plus coupable.
Voyez de votre État la chûte épouvantable,
Ce que fut le Sénat, ce qu'il eſt aujourd'hui,
Et le profond mépris qu'il inſpire pour lui.
Scipion, qui des Dieux fut le plus digne ouvrage ;
Scipion, ce vainqueur du Héros de Carthage ;
Scipion, des mortels qui fut le plus chéri,
Par un vil délateur ſe vit preſque flétri.
Alors la liberté ne ſavoit pas dans Rome
Du ſimple Citoyen diſtinguer le grand-homme ;
Malgré tous ſes exploits, le vainqueur d'Annibal
Se ſoumit, en tremblant, à votre Tribunal.
Sylla vient, qui remplit Rome de funérailles,
Du ſang des Sénateurs inonde nos murailles.
Il fait plus, ce Tyran, las de régner enfin,
Abdique inſolemment le pouvoir ſouverain,
Comme un bon Citoyen meurt heureux & tranquille,
En bravant le courroux d'un Sénat imbécille,
Qui, charmé d'hériter de ſon autorité,
Éleva juſqu'au Ciel ſa généroſité,
Et nomma, ſans rougir, père de la Patrie
Celui qui l'égorgeoit chaque jour dans ſa vie.
Si vous euſſiez puni le barbare Sylla,

Vous ne trembleriez point devant Catilina.
Par-là vous étouffiez ce monſtre en ſa naiſſance,
Ce monſtre qui n'eſt né que de votre indolence.

CRASSUS.

N'eſt-ce qu'en affectant de blâmer le Sénat,
Que Caton de ſon nom croit rehauſſer l'éclat?
Mais il devroit ſavoir que l'homme vraiment ſage
Ne ſe pare jamais de vertus hors d'uſage.
Qu'aurions-nous à rougir des temps de nos ayeux?
Si ces temps ſont changés, il faut changer comme eux,
Et conformer nos mœurs à l'eſprit de notre âge.
Et qu'a donc perdu Rome à n'être plus ſauvage?
Rome eſt ce qu'elle fut: ſes changemens divers
Ont-ils de notre empire affranchi l'Univers?
Non; car ce fier Sylla, d'odieuſe mémoire,
Même en l'aſſerviſſant, combla Rome de gloire.
Mais c'eſt trop s'occuper de reproches honteux,
Importunes leçons d'un Cenſeur orgueilleux,
Qui ſe trompe toujours au zèle qui l'enflamme.
Que Caton, à ſon gré, nous mépriſe & nous blâme,
N'aurions-nous déſormais d'oracle que Caton,
Et les ſaintes frayeurs qui troublent Cicéron?
Où ſont vos ennemis? Quel péril vous menace?
Un ſimple Citoyen vous allarme & vous glace!
A percer ſes complots j'applique en vain mes ſoins,
Je vois plus de ſoupçons ici que de témoins.

On

On diroit, à vous voir aſſemblés en tumulte,
Que Rome des Gaulois craigne encore une inſulte,
Et qu'un autre Annibal va marcher ſur leurs pas.
Où ſont des conjurés les chefs & les ſoldats?
Les fureurs de Caton & ſon impatience
Dans le ſein du Sénat ſemant la défiance,
On accuſe à la fois Cépion, Lentulus,
Dolabella, Céſar, & moi-même Craſſus.
Voyez de vos conſeils juſqu'où va l'imprudence;
On craint Catilina, cependant on l'offenſe:
Mais, plus vous le craignez, plus il faut ménager
Un homme & des amis qui pourroient le venger.
Et quel eſt, dites-moi, le témoin qui l'accuſe?
Une femme jalouſe, & que l'amour abuſe;
Qui, ſur les vains ſoupçons d'une infidélité,
Veut ſurprendre à ſon tour votre crédulité;
Qui, ſans pudeur livrée à l'ardeur qui l'entraîne,
Invente des complots pour flatter votre haîne.
Si je plains l'accuſé, c'eſt parce qu'on le hait;
Voilà le ſeul témoin qui prouve ſon forfait:
Car la haîne a ſouvent fait plus de faux coupables,
Qu'un penchant malheureux n'en fait de véritables.
Je dis plus; & quand même il ſeroit criminel,
Faut-il, comme Caton, être toujours cruel?
Dans ſon ſang le plus pur voulez-vous noyer Rome?
Songez qu'un ſeul remords peut vous rendre un grand-
homme.

La rigueur n'a jamais produit le repentir :
Ce n'eſt qu'en pardonnant qu'on nous le fait ſentir.
Rome n'eſt plus au temps qu'elle pouvoit, ſans craindre,
Immoler à la Loi quiconque oſoit l'enfreindre.
D'ailleurs, il eſt toujours imprudent de ſévir,
A moins qu'en ſûreté l'on ne puiſſe punir.
De quatre légions qui campoient vers Préneſte,
Celle de Manlius eſt la ſeule qui reſte.
Quand le Sénat devroit punir Catilina,
Etes-vous aſſurés que quelqu'un l'oſera?
S'il échappe à vos coups, redoutez ſa vengeance,
Et des amis tout prêts d'embraſſer ſa défenſe.
A des projets nouveaux n'allez pas l'inviter
Par d'impuiſſans décrets qu'il ſauroit éviter.
Pour l'intérêt public il faut qu'on lui pardonne ;
Et qu'à ſon repentir le Sénat l'abandonne.

CATON.

Si l'intérêt public décide de ſon ſort,
Conſul, qu'à l'inſtant même on lui donne la mort.



SCÈNE II.

CATILINA, & les Acteurs de la Scène précédente.

(*Catilina entre brusquement par le milieu du Sénat, qui se lève à son aspect. Un moment après chacun reprend sa place.*)

CATILINA.

LA mort! A ce décret je crois me reconnoître.

CATON.

Tu le devrois du moins, puisqu'il regarde un traître.

CATILINA.

Je ne sais qui des deux, dans ce commun effroi,
Rome doit le plus craindre, ou de vous, ou de moi.
Je la sauve, & Caton la perd par un faux zèle.

CICÉRON.

Téméraire, au Sénat quel ordre vous appelle?

CATILINA.

Et qui m'empêcheroit, Seigneur, de m'y montrer?
Sont-ce les ennemis que j'y puis rencontrer?

Je n'en redoute aucun, ni Caton, ni vous-même.

CICÉRON.

Quoi! vous joignez encore à cette audace extrême
Celle d'oſer paroître en armes dans ces lieux!

CATILINA.

Que mes armes, Conſul, ne bleſſent point vos yeux:
Mais, ſur ce nouveau crime avant que de répondre,
Souffrez, ſur d'autres points, que j'oſe vous confondre.
Auriez-vous oublié que je vous l'ai promis?
Quoiqu'à votre pouvoir vous ayez tout ſoumis,
J'eſpère cependant qu'on daignera m'entendre,
Et c'eſt en Citoyen que je vais me défendre;
J'abdique pour jamais le rang de Sénateur.
Pardonnez, Cépion, Craſſus, & vous, Préteur;
Antoine, à votre tour ſouffrez que je vous nomme
Parmi les ennemis du Sénat & de Rome.
Céſar ne paroît point, mais je vois Céthégus.
Il ne nous manque plus ici qu'un Spartacus;
Car entre nous & lui, grâce à ſon imprudence,
Le vertueux Caton met peu de différence.
Eh bien! Pères Conſcripts, êtes-vous raſſurés?
Vous voyez d'un coup-d'œil l'état des Conjurés.
Leurs chefs, & leurs ſoldats, cette nombreuſe armée,
Dont Rome en ce moment eſt ſi fort allarmée;
Ces périls enfantés par les folles erreurs

D'un témoin dont Tullie adopte les fureurs.
C'eſt ſur ce ſeul témoin qu'une Beauté ſi chère
Me croit dans le deſſein d'aſſaſſiner ſon père,
D'égorger le Sénat; & vous le croyez tous!
Malheureux que je ſuis d'être né parmi vous!
Sylla vous mépriſoit; & moi je vous déteſte.
De nos premiers Tyrans vous n'êtes qu'un vil reſte;
Juges ſans équité, Magiſtrats ſans pudeur:
Qui de vous commander voudroit ſe faire honneur?
Et vous me ſoupçonnez d'aſpirer à l'Empire,
Inhumains, acharnés ſur tout ce qui reſpire,
Qui depuis ſi long-temps tourmentez l'Univers!
Je hais trop les Tyrans, pour vous donner des fers.

CATON.

A quoi te ſerviroit cette troupe cruelle
Que ton Palais impur & vomit & recèle;
Qui, le jour & la nuit, ſemant par-tout l'effroi,
Miniſtres odieux de tes fureurs....

CATILINA.

Tais-toi.
Il eſt vrai qu'autrefois, plus jeune & plus ſenſible,
(Vous l'avez ignoré ce projet ſi terrible,
Vous l'ignorez encor,) je formai le deſſein
De vous plonger à tous un poignard dans le ſein.
L'objet qui vous dérobe à ma juſte colère

Ne parloit point alors en faveur de ſon père ;
Mais un autre penchant, plus digne d'un Romain,
M'arracha tout-à-coup le glaive de la main.
Je ſentis, malgré moi, l'amour de la Patrie
S'armer pour des cruels indignes de la vie.
Aujourd'hui, que tout doit raſſurer les eſprits,
Une femme en fureur les trouble par ſes cris ;
A ſes tranſports jaloux tout s'allarme, tout tremble,
Et c'eſt pour les ſervir que le Sénat s'aſſemble !
C'eſt ſur ſes vains rapports qu'un homme impétueux
Veut perdre ce que Rome eut de plus vertueux ;
Orgueilleux Citoyen, dont l'auſtère ſageſſe
Eſt moins principe en lui qu'un fruit de ſa rudeſſe ;
Tyran Républicain, qui, malgré ſa vertu,
Eſt le plus dangereux que Rome ait jamais eu.
Par lui ſeul, d'entre nous la concorde eſt bannie ;
C'eſt lui qui, du Sénat détruiſant l'harmonie,
Fomente la chaleur de nos diviſions,
Et nous force d'avoir recours aux factions.
Mais il veut gouverner ; hé bien ! qu'il vous gouverne,
Qu'il triomphe à ſon gré d'un Sénat ſubalterne,
Qui, lâche déſerteur de ſon autorité,
N'en a plus que l'orgueil pour toute dignité.
Et quel eſt aujourd'hui l'ordre de vos Comices ?
Le tumulte & l'effroi n'en ſont que les prémices.
De chaque élection le meurtre eſt le ſignal,
Vos Préteurs égorgés au pied du Tribunal,

Un Conſul tout ſanglant, mais trop juſte victime
D'un Peuple malheureux qu'à ſon tour il opprime :
Tous vos choix ſont ſouillés par des aſſaſſinats :
Ainſi furent nommés vos derniers Magiſtrats ;
C'eſt ainſi qu'on élit, ou que l'on fait exclurre,
Et qu'on oſa me faire une mortelle injure.
Le Plébéien s'élève, & le Patricien
Se donne, ſans rougir, un père Plébéien ;
Et pour l'adoption où l'intérêt l'entraîne,
Vous laiſſez profaner la majeſté Romaine.
Le voilà ce Sénat, ce protecteur des Loix,
Dont l'exemple auroit dû diriger tous les Rois ;
Le voilà ce Sénat qui fait trembler la Terre,
Et qui diſpute aux Dieux le dépôt du tonnerre.
La Juſtice, autrefois votre Divinité,
Ne règne plus ici que pour l'impunité.
La décence, les Loix, la liberté publique,
Tout eſt mort ſous le joug d'un pouvoir tyrannique.
Caton eſt devenu notre Légiſlateur,
L'idole des Romains....

CICÉRON.

Et vous le deſtructeur,
Traître. Si le Sénat vous eût rendu juſtice,
Vos jours n'auroient été qu'un éternel ſupplice ;
Mais ſi je puis encor faire entendre ma voix,
Vous ne braverez plus la foibleſſe des Loix.

CATILINA.

Eh bien ! pour achever de confondre un coupable,
Qu'on offre à mes regards ce témoin redoutable,
De vos ſoins pénétrans monument précieux;
Cet eſclave qui peut me convaincre à vos yeux.
D'où vient qu'en ce moment vous me cachez Fulvie?
Manlius auroit-il diſpoſé de ſa vie?
Car elle fut toujours l'âme de ſes ſecrets.

CICÉRON.

Laiſſons-là Manlius : parlons de vos projets;
On ne connoît que trop vos lâches artifices.
Tremblez, ſéditieux, pour vous, pour vos complices.
Vous êtes convaincu; le crime eſt avéré.
Déjà ſur votre ſort on a délibéré;
Vos forfaits n'ont que trop laſſé notre indulgence.

CATILINA.

Je vais de ce diſcours réprimer l'inſolence.
Vous penſez, je le vois, que, tremblant pour mes jours,
A des ſubtilités je veuille avoir recours.
Et qu'ai-je à redouter de votre jalouſie?
Ainſi, ne croyez pas que je me juſtifie.
Imprudens! ſavez-vous, ſi j'élevois la voix,
Que je vous ferois tous égorger à la fois?
Inſtruit de votre haîne & de mon innocence,
Tout le Peuple à grands cris m'excite à la vengeance;

Mais je n'imite pas les fureurs de Caton,
Et je laiſſe la peur au ſein de Cicéron.
Je n'aurois, pour punir votre coupable audace,
Qu'à vous abandonner au coup qui vous menace.
Sans m'armer contre vous d'un ſecours étranger,
Me taire encore un jour ſuffit pour me venger.
Et vous me condamnez, inſenſés que vous êtes,
Moi qui retiens le fer ſuſpendu ſur vos têtes;
Moi qui, ſans me charger d'un projet odieux,
N'ai qu'à laiſſer agir Manlius & les Dieux;
Moi qui, pouvant me mettre à couvert de l'orage,
M'expoſe pour ſauver un Conſul qui m'outrage!
(*montrant Cicéron.*)
J'ai cauſé par malheur votre premier effroi,
Et dans tous les complots vous ne voyez que moi;
Il en eſt cependant dont vous devez tout craindre.
Que vous êtes aveugle, & que Rome eſt à plaindre!
Laiſſons-là Manlius! Conſul peu vigilant,
Tandis que Rome touche à ſon dernier inſtant,
Qu'au plus affreux danger le Sénat eſt en proie,
Qu'on va faire de Rome une ſeconde Troie!
Lorſque vous ne ſongez qu'à me faire périr,
Ingrats, ſur vos malheurs je me ſens attendrir.
Je ſens en ce moment l'amour de la Patrie
Reprendre dans mon cœur une nouvelle vie;
Et votre aveuglement me fait trop de pitié,
Pour vous ſacrifier à mon inimitié.

CICÉRON.

Eh bien ! rompez, Seigneur, un ſi cruel ſilence ;
Puniſſez en Romain l'ingrat qui vous offenſe.
En faveur de vous-même oſez tout oublier,
Et ſauvez le Sénat pour nous humilier.

CATILINA.

Je n'ai point attendu l'inſtant du ſacrifice
Pour ſervir ce Sénat qui m'envoie au ſupplice ;
Depuis huit jours entiers j'aſſemble mes amis.
Les voilà ces complots que je me ſuis permis !
Mais, malgré tous les ſoins d'une âme généreuſe,
Ils m'ont fait ſoupçonner d'une trame honteuſe.
Armez ſans différer, prévenez l'attentat,
Si vous voulez ſauver la ville & le Sénat.
Celui qui hors des murs commande vos cohortes,
Manlius, dès ce ſoir, doit attaquer vos portes.

CICÉRON.

Manlius !

CATILINA.

Oui, Conſul, craignez qu'avant la nuit,
Aux dépens de vos jours on n'en ſoit trop inſtruit.
Je vous ai déclaré le chef de l'entrepriſe ;
Veillez, ou de ſa part craignez quelque ſurpriſe.
Je n'ai pu découvrir le reſte du parti.
C'eſt à vous d'y penſer ; vous êtes averti.

Manlius vous trahit ; c'étoit pour vous défendre
Qu'en armes dans ces lieux j'étois venu me rendre,
Et non pour vous punir de m'avoir outragé ;
En combattant pour vous, je ſuis aſſez vengé.
Vous pouvez déſormais ou douter, ou me croire ;
J'ai rempli mon devoir & ſatisfait ma gloire.
Mes amis ſont tout prêts, vous pouvez les armer ;
Leur qualité n'a rien qui vous doive allarmer ;
Vous les connoiſſez tous : ſongez au Capitole,
Garniſſez l'Aventin, les portes de Pouzole ;
Il faut garder ſur-tout le pont Sublicien,
Le quartier de Caton, & veiller ſur le mien :
Car le plus grand effort de ce complot funeſte
Éclatera ſans doute aux portes de Préneſte,
Et mon Palais y touche ; on peut s'y ſoutenir,
Du moins un long combat pourra s'y maintenir.
Vous paroiſſez émus, & rougiſſez peut-être
D'avoir pu ſi long-temps me voir ſans me connoître.
Après tant de mépris, après tant de refus,
Tant d'affronts ſi ſanglans, dont vous êtes confus,
Aurois-je triomphé de votre défiance ?
Non, j'en ai fait ſouvent la triſte expérience,
On ne guérit jamais d'un violent ſoupçon :
L'erreur qui le fit naître en nourrit le poiſon ;
Et, dans tout intérêt, la vertu la plus pure
Peut être quelquefois ſuſpecte d'impoſture :
Mais, pour calmer les cœurs, je ſais un sûr moyen,

Qui vous convaincra tous que je ſuis Citoyen.
On connoît Cicéron ; & ſa vertu ſublime
A ſu dans tous les temps lui gagner votre eſtime ;
Il en eſt digne auſſi par ſa fidélité.
Caton vous eſt connu par ſa ſévérité.
Cicéron ou Caton, l'un des deux, ne m'importe,
Je vais, dès ce moment, ſans amis, ſans eſcorte,
Me mettre en leur pouvoir ; choiſiſſez l'un des deux,
Ou le plus défiant, ou le plus rigoureux ;
Je veux que de mon ſort on le laiſſe le maître,
Qu'il me traite en Héros, ou me puniſſe en traître.
Souffrez que, ſans tarder, je remette en ſes mains
Un homme, la terreur, ou l'eſpoir des Romains.

CATON.

Catilina, je crois que tu n'es point coupable :
Mais ſi tu l'es, tu n'es qu'un homme déteſtable ;
Car je ne vois en toi que l'eſprit & l'éclat
Du plus grand des mortels, ou du plus ſcélérat.

CICÉRON.

Catilina, daignez reprendre votre place ;
De vos ſoins par ma voix le Sénat vous rend grâce.
Vous êtes généreux, devenez aujourd'hui,
Ainſi que notre eſpoir, notre plus ferme appui.
Nos injuſtes ſoupçons n'ont plus beſoin d'ôtage ;
D'un homme tel que vous la gloire eſt le ſeul gage.

Vous, Sénateurs, veillez à notre sûreté.
Il s'agit du Sénat & de la liberté;
Courons ſans différer où l'honneur nous appelle.
Adieu, Catilina: j'attends de votre zèle
Tous les ſecours qu'on doit attendre d'un grand cœur.
Rome a beſoin de vous, & de votre valeur;
Combattez ſeulement, ma crainte eſt diſſipée.

CATILINA, *à part, regardant ſortir Cicéron.*

Va; ma valeur bientôt ſera mieux occupée.
Elle n'aſpire plus qu'à te percer le ſein.

SCÈNE III.

CATILINA, CÉTHÉGUS.

CÉTHÉGUS.

Catilina, dis-moi, quel eſt donc ton deſſein?
D'où naît ce déſeſpoir? éclaircis ma ſurpriſe.
Après avoir formé la plus haute entrepriſe,
Toi-même tu détruis de ſi nobles projets!
Tu trahis Manlius, tes amis, tes ſecrets!

CATILINA.

Arrête, Céthégus! tu me prends pour Tullie.
Tes doutes ont bleſſé l'amitié qui nous lie.

Qu'entre nous déformais ils foient plus mefurés.
Mais, avant tout, dis-moi l'état des Conjurés;
Et s'il en eft quelqu'un qui tremble, ou qui balance.

CÉTHÉGUS.

Aucun d'eux : nous pouvons agir en affurance.
Autour du vâfe affreux par moi-même rempli
Du fang de Nonnius avec foin recueilli,
Au fond de ton Palais, j'ai raffemblé leur troupe.
Tous fe font abreuvés de cette horrible coupe;
Et, fe liant à toi par des fermens divers,
Sembloient dans leurs tranfports défier les Enfers.
De joie & de frayeur mon âme s'eft émue.
Céfar, le feul Céfar s'eft fouftrait à leur vue.

CATILINA.

Céfar n'a pas befoin de fermens avec moi;
Et fon ambition me répond de fa foi.
Pour toi, que de ma part rien ne devroit furprendre;
Qui, fur un feul regard, aurois dû mieux m'entendre,
Apprends que Manlius vouloit nous perdre tous,
Et qu'un moment plus tard c'en étoit fait de nous.
Manlius autrefois foupira pour Fulvie;
Corrompu par fes pleurs, ou par fa jaloufie,
Le perfide couroit nous vendre à Cicéron:
Mais, d'un deffein fi lâche informé par Céfon,
Un inftant m'a fuffi pour prévenir le crime.

Ma main fumoit encor du ſang de la victime,
Quand tu m'as vu paroître au milieu du Sénat,
Qui pourra (s'il apprend ce nouvel attentat)
Croire qu'en ſa faveur je l'ai commis peut-être,
Et que, pour le gagner, je l'ai défait d'un traître.
Au reſte ne crains rien des frivoles récits
Dont je viens d'effrayer de timides eſprits,
Qu'il falloit exciter par de feintes allarmes,
Si je veux les forcer de recourir aux armes;
Ne pouvant, ſans nous perdre, armer un ſeul Guerrier,
Si le Sénat tremblant n'eût armé le premier.
Quel triomphe pour moi, dans ce péril extrême,
De le voir pour ma gloire armé contre lui-même!
Des poſtes différens, fauſſement indiqués,
Qui, ſelon mon rapport, pourroient être attaqués,
Aucun ne me convient: mais il faut, par la ruſe,
Diſperſer les ſoldats d'un Sénat qu'elle abuſe.
Prends garde, cependant, qu'à des ſignes certains
On puiſſe diſtinguer nos ſoldats, des Romains.
Le Palais de Sylla, notre plus fort aſyle,
Pourra ſeul plus d'un jour tenir contre la Ville.
Céſon, de Manlius devenu ſucceſſeur,
Avec ſa légion doit ſervir ma fureur.
Je ne crains que Rufus, Préfet de ſix cohortes
Pleines de Vétérans qui défendent les portes.
Rufus n'a de ſoutien, ni d'ami, que Caton;
Et je n'ai convaincu, ni lui, ni Cicéron.

Si Rufus, dont je crains le courage & l'adreſſe,
Pénètre les complots où Céſon s'intéreſſe,
Rufus tentera tout, la force ou les bienfaits,
Pour regagner Céſon, ou rompre ſes projets :
C'eſt l'unique moyen de tromper notre attente;
Mais ce péril nouveau n'a rien qui m'épouvante.
Les dangers que pour moi j'ai laiſſés entrevoir,
Malgré tant d'ennemis, me flattent de l'eſpoir
Qu'en des piéges nouveaux je pourrai les ſurprendre.
Soit pour s'en emparer, ou ſoit pour le défendre,
Autour de mon Palais ils vont tous accourir;
Que ce ſoit pour ma perte ou pour me ſecourir,
Nos premiers Sénateurs viendront le reconnoître;
Cicéron & Caton s'y trouveront peut-être.
Que ce moment me tarde, & qu'il me feroit doux
De pouvoir, d'un ſeul coup, les ſacrifier tous!
Adieu, cher Céthégus; je vais revoir Tullie.

CÉTHÉGUS.

C'eſt elle qui nous perd.

CATILINA.

Crois-tu que je l'oublie?
Je veux, pour l'en punir, employer à mon tour,
Aux plus noirs attentats, ſes ſoins & ſon amour.
Va, ce n'eſt point à moi, dès qu'il s'agit d'offenſe,
Que l'on doive donner des leçons de vengeance;

De

De ce ſoin ſur mon cœur tu peux te repoſer ;
C'eſt aujourd'hui qu'il faut tout perdre & tout oſer.
Je vais ſolliciter la défenſe des portes,
Et l'ordre d'y placer de nouvelles cohortes,
Sur le prétexte vain de quelqu'affreux projet,
Dont je puis avoir ſeul pénétré le ſecret.
Ce n'eſt pas tout ; je veux, par Tullie elle-même,
M'aſſurer cet emploi, s'il eſt vrai qu'elle m'aime.
Sur ce fatal décret je vais la prévenir ;
C'eſt de ſon amour ſeul que je veux l'obtenir.
Dans trois heures au plus le jour va diſparoître :
Des poſtes d'alentour il faut te rendre maître.
Probus ne m'a fait voir qu'un eſprit chancelant ;
Prévenons les retours d'un Conjuré tremblant,
Et, de la même main ſonge à punir Fulvie,
De ſes forfaits nouveaux & de ſa perfidie.
Plus de ménagemens, de pitié, ni d'égards.
Le feu, le fer, le ſang : voilà mes étendards.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CICÉRON, *seul.*

CATON ne paroît point ; & la nuit qui s'avance
Accroît à chaque instant l'horreur qui la devance.
Pétréius, invité de hâter son retour,
Ne peut plus arriver avant la fin du jour ;
Et ce jour malheureux étoit le seul, peut-être,
Qui pouvoit me flatter de triompher d'un traître.
Plus sur son innocence il a cru m'abuser,
Plus mon cœur défiant s'obstine à l'accuser.
Je sais qu'à Manlius il vient d'ôter la vie ;
C'est pour mieux m'éblouïr qu'il nous le sacrifie.
Trop heureux, si je puis, à mon tour, lui cacher
Le péril du décret qu'il vient de m'arracher !
Mais nous sommes perdus, si jamais il devine
Qu'en secret par Céson je trame sa ruine.
Des piéges qu'on lui tend, habile à se venger,
Il en feroit sur moi retomber le danger.
Rufus m'assûre en vain d'une longue défense,
Céson est désormais mon unique espérance.

Quelle honte pour vous, indomptables Romains,
De n'avoir pour appui que de si foibles mains !
O toi, qu'en ses malheurs Rome toujours implore,
Et que, sans te nommer, en secret elle adore ;
Toi, qui devois un jour, couronnant ses exploits,
Soumettre à son pouvoir les Peuples & les Rois,
Daigne aujourd'hui, du moins, favorable Génie,
La sauver de l'opprobre & de la tyrannie.
Caton ne revient point : je crains que son ardeur,
Plus loin que je ne veux, n'entraîne son grand cœur.

SCÈNE II.

CATON, CICÉRON.

CICÉRON.

MAIS je le vois, c'est lui. Quoi ! vous êtes en armes?
Venez-vous redoubler, ou calmer nos allarmes ?

CATON.

Je voudrois vainement, dans ce désorde affreux,
Vous promettre, Consul, quelque succès heureux.
Le destin du Sénat est d'autant plus terrible,
Que la main qui nous frappe est encore invisible ;
Victorieux, vaincu, j'ai combattu long-temps,
Sans pouvoir reconnoître un seul des combattans.

Nos ſoldats étonnés, peu touchés de leur gloire,
N'ont plus ce noble orgueil, garant de la victoire.
J'ai vu, non ſans frémir, nos premiers Vétérans
Muets, intimidés, abandonner les rangs.
La nuit achevera bientôt de tout confondre;
Et Rufus de Céſon n'ôſe plus me répondre.
Si Pétréius enfin ne vient nous ſecourir,
Il ne nous reſtera que l'honneur de mourir:
Mais, ſi nous en croyons les lenteurs de Pompée,
Notre attente ſur lui ſera toujours trompée.
Son Lieutenant, nourri dans cet abus fatal,
N'imitera que trop ce tiède Général.
Cependant il eſt temps que Pétréius arrive;
La chaleur du combat ne peut être plus vive.
Le fier Catilina, revêtu d'un emploi
Dont vous avez voulu le charger malgré moi,
Sur le frivole eſpoir de pouvoir le ſuprendre
Dans les piéges nouveaux que vous croyez lui tendre,
L'adroit Catilina vous aura pénétré.
Aux portes de Préneſte il ne s'eſt point montré;
L'intrépide Rufus, qui s'en eſt rendu maître,
A ce poſte, du moins, ne l'a point vu paroître;
Et je crains qu'il ne ſoit au Palais de Sylla,
Car j'en ai vu ſortir Célius & Sura.
Pomponius, ſuivi d'une troupe fidelle,
L'inveſtit, & pour vous rien n'égale ſon zèle;
Il a fait mettre aux fers, ſur l'avis de Céſon,

Plusieurs séditieux, les Gaulois & Sunnon.
Soit haîne, soit mépris, dessein ou négligence,
L'indifférent Crassus garde un honteux silence.
César se taît aussi; quel qu'en soit le sujet,
Rien n'est si dangereux que César qui se taît:
Cependant son Palais, dans une paix profonde,
Est, selon sa coutume, ouvert à tout le monde;
La moitié du Sénat défend le Champ de Mars,
Où le Peuple en fureur accourt de toutes parts.
Rome enfin n'offre plus que l'effroyable image
D'un champ couvert de morts & souillé de carnage.
Mais ce qui me surprend, c'est que Pomponius
M'a dit qu'en aucun lieu l'on n'a vu Manlius.

CICÉRON.

Manlius ne vit plus.

CATON.

Dieux! quel bonheur extrême!
Qui l'a donc immolé?

CICÉRON.

Catilina lui-même.

CATON.

Consul, vous m'allarmez; & je crains que Céson
N'abuse comme vous d'un injuste soupçon.

Gardons-nous d'attaquer un homme impénétrable,
Qu'il faut craindre encor plus innocent que coupable.

CICÉRON.

Caton, écoutez moins cette rare candeur.
Eh! qui de tant de maux pourroit être l'auteur?
Qui, hors Catilina, peut vouloir nous détruire?
A de fausses lueurs vous laissez-vous séduire?
Que Manlius soit mort, qu'il l'ait sacrifié,
C'est prouver seulement qu'il s'en est défié.
Je ne vois dans ce coup que le meurtre d'un traître,
Qu'un autre a prévenu dans la crainte de l'être.
Plût aux Dieux que, moins lent à punir ses forfaits,
Du Chef des Conjurés Céson nous eût défaits!
Si de quelque succès son audace est suivie,
Ses cruautés n'auront de bornes que sa vie.
Des infâmes complots formés par Céthégus
Ne voudriez-vous pas excepter Lentulus?
Bientôt jusques sur vous leur fureur va s'étendre.
Mais c'est trop s'arrêter.

CATON.

Consul, daignez attendre;
Je ne souffrirai point qu'abandonnant ces lieux,
Vous osiez exposer des jours si précieux.
C'est votre ami, c'est moi qui vous en sollicite.
De Chevaliers Romains une troupe d'élite,

Par mon ordre bientôt va ſe rejoindre à nous ;
Permettez qu'avec eux je combatte pour vous.

SCÈNE III.

CICÉRON, CATON, LUCIUS.

CATON.

Mais je vois Lucius ; que vient-il nous apprendre ?

LUCIUS.

Qu'à l'inſtant près de vous Pétréius va ſe rendre ;
J'entends déjà ſon nom voler de toutes parts,
Et déjà ſes ſoldats ont bordé les remparts.
Sans le ſecours heureux que le Ciel nous envoie,
Aux plus cruelles mains Rome alloit être en proie.
Nous avons vu trois fois le fier Catilina
S'élancer en fureur du Palais de Sylla,
Renverſer, foudroyer nos plus fermes cohortes ;
Trois fois, mais vainement, il a tenté les portes.
Je l'ai vu preſque ſeul ſe mêler parmi nous ;
J'ai vu Céſon lui-même expirer ſous ſes coups.
De qui l'ôſe attaquer la ruine eſt certaine,
Et Rufus contre lui ne ſe ſoutient qu'à peine.
Seigneur, il m'a chargé de vous en avertir.

CATON.

Je vois nos Chevaliers : il eſt temps de partir.

SCÈNE IV.

CICÉRON, CATON, TULLIE.

TULLIE.

Seigneur, où courez-vous, tandis que le carnage
Au Soldat furieux laiſſe à peine un paſſage ?

CICÉRON.

Raſſurez-vous, ma fille, & reſtez en ces lieux ;
Bientôt nous reviendrons y rendre grâce aux Dieux.
Ce Temple, en attendant, vous ſervira d'aſyle.
Que ſur Rome & ſur moi votre cœur ſoit tranquille.

SCÈNE V.

TULLIE, *ſeule.*

Espoir des malheureux, Dieux, ſoyez mon recours.
Hélas ! c'eſt de vous ſeuls que j'attends du ſecours.
A quel excès de maux me voilà parvenue !
On me fuit, on ſe taît : ô ſoupçon qui me tue !

Que je plains les malheurs de ce fatal décret,
Que mon père a paru m'accorder à regret!
Loin d'ofer fur ce choix lui faire violence,
Ne devois-je pas mieux pénétrer fon filence?
J'entends avec fureur nommer Catilina;
On dit qu'il fe retranche au Palais de Sylla,
Tandis qu'en d'autres lieux il auroit dû paroître.
Eft-ce là, s'il m'aimoit, que l'ingrat devroit être?
Peut-il m'abandonner en cette extrémité?
Quel ufage fait-il de fa fidélité?
Aucun de fes amis n'accourt pour ma défenfe;
Et tous, jufqu'à Probus, évitent ma préfence.
D'un funefte décret n'aurois-je armé fa main
Que pour voir immoler jufqu'au dernier Romain?
Cruel Catilina, foit perfide ou fidèle,
Que tu coûtes de pleurs à ma douleur mortelle!
Que dis-je? Et Manlius, qu'il a facrifié,
Ne l'a-t-il pas déjà plus que juftifié?
Ne l'aimerai-je donc que pour lui faire outrage?
Dieux, éloignez de moi cet horrible nuage.
On vient: c'eft lui. Je fens redoubler mon effroi.

SCÈNE VI.

CATILINA *ſans épée, un poignard à la main*, TULLIE.

TULLIE.

SEIGNEUR, en quel état vous offrez-vous à moi !
Quoi ! tout couvert de ſang ! Quel déſordre effroyable !
A qui réſervez-vous ce fer impitoyable ?
Que vois-je ?

CATILINA.

Un malheureux qui vient d'être vaincu,
Honteux de vivre encore, ou d'avoir tant vécu.
Dieux, qui m'abandonnez à mon ſort déplorable,
Ramenez-moi du moins l'ennemi qui m'accable.
En vain, pour le chercher, j'échappe à mille bras,
Le lâche à ma fureur ne s'expoſera pas.
Tandis qu'au déſeſpoir tout mon cœur eſt en proie,
Mes cruels ennemis ſe livrent à la joie.
Ce fer, que je gardois pour leur percer le flanc,
Ne ſera plus ſouillé que de mon propre ſang.

TULLIE, *à part.*

Fatale Vérité, que j'ai trop combattue,
De quel affreux éclat viens-tu frapper ma vue !

(*à Catilina.*)
Écoutez-moi, Seigneur, & reprenez vos ſens.
Qui peut vous arracher ces terribles accens?
Si vous êtes vaincu, mon père eſt donc ſans vie?

CATILINA.

Eh! ſait-il ſeulement qu'on meurt pour la Patrie?
Ce n'eſt pas vous; c'eſt lui que je cherche en ces lieux.
Fuyez, éloignez-vous d'un amant furieux.
Dieux! après tant d'exploits dignes de mon courage,
Il ne me reſtera qu'une inutile rage!
Ah! ſi j'euſſe manqué de prudence ou de cœur,
Je pourrois au deſtin pardonner mon malheur:
Mais que n'ai-je point fait dans ce moment terrible?
Et que falloit-il donc pour me rendre invincible?
Intrépides amis, dignes d'un ſort plus doux,
Vous êtes morts pour moi, j'ôſe vivre après vous!
Quoi! Sylla preſque ſeul, plus heureux que grand-homme,
N'eut beſoin que d'un jour pour triompher de Rome;
Et moi, triſte jouet du perfide Céſon,
Je ſuis vaincu deux fois, & par toi, Cicéron!
Quoi! dans le même inſtant qu'il faut que Rome tombe,
C'eſt toi qui la ſoutiens, & c'eſt moi qui ſuccombe!
Mon génie, accablé par ce vil Plébéien,
Sera donc à jamais la victime du ſien?
Après m'avoir ravi la dignité ſuprême,

Ce timide mortel triomphe de moi-même!
Fortune des Héros, ce n'eſt pas ſur les cœurs
Que l'on te vit toujours meſurer tes faveurs.
Que l'on doit mépriſer les lauriers que tu donnes,
Puiſque c'eſt Cicéron qu'aujourd'hui tu couronnes!
O de mon déſeſpoir vil & foible inſtrument,
Tu me reſtes donc ſeul dans ce fatal moment!
Mes généreux amis ſont morts pour ma défenſe;
Et, pour comble d'horreur, je mourrai ſans vengeance!
Dieux cruels, inventez quelque ſupplice affreux,
Qui puiſſe être pour moi plus triſte & plus honteux!

TULLIE.

Malheureux, que dis-tu? Quand la mort t'environne!
Ton cœur reſpire encor le fiel qui l'empoiſonne,
Et gémit de laiſſer des crimes imparfaits!

CATILINA.

Qu'entends-je! on m'ôſe ici reprocher des forfaits!
Cœur foible, qui, rempant ſous de lâches maximes,
Croyez l'ambition une ſource de crimes,
Vaine erreur, qu'un grand cœur ſut toujours dédaigner;
Apprenez que le mien étoit fait pour régner.
Rome eſclave, ſans frein, avoit beſoin d'un maître:
J'ai voulu lui donner le ſeul digne de l'être;
C'eſt moi. Si vous oſez condamner ce projet,
Vous ne méritez pas d'en devenir l'objet.

N'auriez-vous pas voulu, pour gouverner l'Empire,
Que j'euſſe de Caton conſulté le délire;
Ou que, faiſant un choix plus conforme à vos vœux,
J'euſſe, pour avilir tant d'hommes généreux,
Donné ma voix au Dieu que le Sénat révère,
Lui, dont la ſeule gloire eſt d'être votre père?

TULLIE.

Songez qu'il eſt du moins l'arbitre de vos jours.

CATILINA.

Voilà celui qui doit décider de leur cours.
Tout vaincu que je ſuis, craignez de voir paroître
Cet arbitre nouveau qu'on me donne pour maître.

TULLIE.

Écoutez-moi, cruel, avant que la fureur
Achève d'aveugler votre indomptable cœur:
Les momens nous ſont chers; & celui-ci, peut-être,
Va flétrir ſur l'airain le jour qui vous vit naître.
Encor, ſi dans les champs où préſide l'honneur,
Où le vaincu ſouvent peut braver le vainqueur,
Je vous voyois chercher une ſorte de gloire,
Je pourrois, ſans rougir, chérir votre mémoire:
Mais ſe donner la mort pour de honteux complots;
Eſt-ce donc-là mourir de la mort des Héros?
Je devrois vous haïr; mais votre mort prochaine
Eteint tout ſentiment de vengeance & de haîne.

Mon cœur, de ſes devoirs autrefois ſi jaloux,
Qui, malgré tout l'amour dont il brûloit pour vous,
Se fit de votre perte un devoir légitime,
Ne ſait plus aujourd'hui que pleurer ſa victime.
Barbare, ſi jamais vous fûtes mon amant,
Si la mort vous paroît un frivole tourment,
Craignez-en un pour vous plus cruel; c'eſt moi-même,
C'eſt une amante en pleurs qui vous perd & vous aime;
C'eſt ma douleur qui va me conduire au tombeau;
Voulez-vous, en mourant, devenir mon bourreau?
Reconnoiſſez ma voix: c'eſt la fière Tullie
Que l'Amour vous ramène & vous reconcilie;
Qui veut vous arracher à votre déſeſpoir,
Et qui ne rougit plus de trahir ſon devoir.
Songez, Catilina, que Rome eſt votre mère;
Qu'à vous, plus qu'à tout autre, elle doit être chère.
Renoncez à l'orgueil de vouloir mettre aux fers
Un peuple à qui les Dieux ont ſoumis l'Univers.
Pour ſauver votre honneur, n'employez d'autres armes
Qu'un retour vertueux, vos remords & mes larmes;
Jurez-moi que jamais vous ne teindrez vos mains
De votre propre ſang, ni du ſang des Romains.
Je vais vous dérober au coup qui vous menace;
Ce que j'ai fait pour Rome obtiendra votre grâce.

CATILINA.

Ma grâce eſt dans mes mains, cœur indigne du mien.

Cicéron vous a-t-il déjà tranſmis le ſien ?
Moi fléchir, moi prier, moi demander la vie !
L'accepter, ce ſeroit me couvrir d'infamie.

TULLIE.

Eh bien ! cruel, mépriſe un pardon généreux,
J'y conſens ; mais du moins, dans ton ſort malheureux,
De la part d'une amante accepte une retraite.

CATILINA.

M'y pourriez-vous cacher ma honte & ma défaite ?
C'eſt-là le trait cruel qui déchire mon cœur.
Ah ! s'il vous touche encor, reſpectez mon malheur.
Si de vous obéir ce cœur étoit capable,
J'aurois trop mérité le deſtin qui m'accable.
Dans l'état où je ſuis, loin de vous attendrir,
C'eſt vous qui devriez m'exciter à mourir,
Et même me prêter une main généreuſe.
Cachez à mes regards cette douleur honteuſe.
Que craignez-vous ? ma mort ? La mort n'eſt qu'un inſtant
Que le grand cœur défie, & que le lâche attend.
Vous m'indignez. Je ſens que ma raiſon s'égare.

TULLIE.

Frappe ; mais, malgré toi, tu me ſuivras, barbare.
Ne crois pas m'effrayer par tes emportemens,
Je ne me connois plus dans ces affreux momens.
Quoi ! c'eſt Catilina qui manque de conſtance !
Malheureux, qu'attends-tu, ſans armes, ſans défenſe ?

Le Sénat va bientôt revenir en ces lieux,
Veux-tu que je te voye égorger à mes yeux?
Ingrat, ſuis-moi; du moins une fois en ta vie,
Reconnois, par pitié, l'empire de Tullie.
Tu n'as que trop bravé ſa tendreſſe & ſes pleurs,
Prête-moi ce poignard.

CATILINA *ſe perce & donne le poignard à Tullie.*

Le voilà.

TULLIE.

Je me meurs.

CATILINA.

Tout eſt fini pour moi: mais, ſi je perds la vie,
Du moins mes ennemis ne me l'ont point ravie.
Sèchez vos pleurs, Tullie; & que prétendez-vous
D'un cœur dont la mort ſeule éteindra le courroux?
Étouffez des regrets que ma fierté dédaigne;
C'eſt de mourir vaincu qu'il faut que l'on me plaigne.



SCÈNE VII.

SCÈNE VII.

CATILINA, TULLIE, LENTULUS, CÉTHÉGUS, LES LICTEURS.

CATILINA,

voyant arriver les Conjurés qu'on mène au supplice.

Voici le dernier coup que me gardoit le sort.

CÉTHÉGUS, *en passant.*

Adieu, Catilina : nous allons à la mort.

CATILINA.

Amis infortunés, ma main vient de répandre
Ce sang que j'aurois dû verser pour vous défendre.



SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

CICÉRON, CATON, TULLIE, CATILINA, LES LICTEURS.

CATILINA,

voyant paroître Cicéron & Caton.

Il ne me restoit plus, pour comble de douleur,
Que d'expirer aux yeux de mon lâche vainqueur.
(*à Cicéron.*)
Approche, Plébéien; viens voir mourir un homme
Qui t'a laissé vivant pour la honte de Rome.
(*à Caton.*)
Et toi, dont la vertu ressemble à la fureur,
Au gré de mes desirs tu feras son malheur.
Cruels, qui redoublez l'horreur qui m'environne,
(*Il fait un mouvement pour se lever.*)
Qu'heureusement pour vous la force m'abandonne!
Mais croyez qu'en mourant mon cœur n'est point changé.
O César! si tu vis, je suis assez vengé.

FIN.

NOUVELLE SCÈNE V (1) DU IIme. ACTE.

CICÉRON, TULLIE.

TULLIE.

Je viens en ce moment
D'avoir avec Probus un éclairciſſement.
J'ai vu l'eſclave auſſi, mais ce n'eſt plus le même;
Ainſi que ſa fierté, ſon audace eſt extrême.
Probus, dans ſes diſcours, ne me laiſſe entrevoir
Que de nouveaux ſujets d'horreur, de déſeſpoir,
Et, loin que votre aſpect diſſipe mes allarmes,
Je vous vois prêt, Seigneur, à répandre des larmes.

CICÉRON.

Ma fille, quel ſecret m'avez-vous découvert?
Votre zèle trop prompt nous trahit & nous perd.
Ce jour qui n'auroit dû briller que pour ma gloire,
Et parmi les Romains conſacrer ma mémoire,
Ce jour, que je croyois le plus beau de mes jours,
Loin de les illuſtrer, en va flétrir le cours.
Jamais Catilina ne fut plus redoutable

(1) Cette Scène, qui n'a jamais été imprimée, a été trouvée dans les papiers de feu M. de Crébillon : on ſentira facilement pourquoi il l'a ſupprimée.

Qu'au moment que j'ai cru ſa perte inévitable.
Malgré tous ſes détours, j'entrevois ce qu'il veut;
Mais, nous ſerions perdus, s'il oſoit ce qu'il peut.
La moitié du Sénat, tremblante ou corrompue,
N'offre que perfidie ou foibleſſe à ma vue;
Et l'eſclave lui ſeul me cauſe plus d'effroi,
Que tous les ennemis conjurés contre moi.
C'eſt Fulvie en un mot, dont la haîne fatale,
Pourſuit moins aujourd'hui l'amant que la rivale;
Qui, prompte à démentir de fidèles rapports,
Vous veut aſſocier à de honteux tranſports,
Vous faire ſoupçonner d'une flamme coupable
Qui du Sénat entier va vous rendre la fable,
Si nous ne fléchiſſons un barbare ennemi
Que l'on ne vit jamais ſe venger à demi.
Cependant, pour ſauver votre gloire & la mienne,
Il faut loin du Sénat qu'un piége le retienne.
Eſſayez ſur ſon cœur le pouvoir de vos yeux.
Songez qu'il faut ſur-tout l'éloigner de ces lieux;
S'il paroît au Sénat & qu'il ſe juſtifie,
Vous m'en verrez ſortir couvert d'ignominie.
Catilina vous aime, & l'eſpoir d'être à vous
Peut-être calmera ſa haîne & ſon courroux.

TULLIE.

Mais, ſi je fléchiſſois ce ſuperbe courage,
Si d'un eſpoir flatteur il demandoit un gage,

Pourois-je en ſûreté lui promettre ma main?
Et ſi je la promets l'obtiendra-t-il enfin?
Seigneur, vous vous taiſez....

CICÉRON.

Ah, ma chère Tullie!
Qu'au ſort d'un furieux votre père vous lie!
Me préſerve le Ciel de cet horrible choix!

TULLIE.

Je fus toujours ſoumiſe à ce que je vous dois:
Mais à Catilina, Seigneur, ſi je m'engage,
Ma main au même inſtant deviendra ſon partage;
Mon cœur tentera tout pour déſarmer le ſien:
Mais, s'il faut le tromper, je ne vous promets rien.

CICÉRON.

Tromper un ennemi digne de notre eſtime,
Ce n'eſt pas ſe venger, c'eſt ſe ſouiller d'un crime;
Mais, tromper des pervers, & des ſéditieux,
Lorſque dans leur fureur, rien n'eſt ſacré pour eux,
Ce n'eſt que profiter des exemples qu'ils donnent.
Ainſi que vos refus, vos ſcrupules m'étonnent.
Il s'agit de ſauver mon honneur au Sénat,
Et votre cœur balance en faveur d'un ingrat!
Eh bien! venez donc voir immoler votre père,
Et de fleuves de ſang inonder Rome entière.

Mais, vous ne m'aimez plus, & la Nature en vain
Me peindroit à vos yeux un poignard dans le ſein.

TULLIE.

Ah, daignez m'épargner un ſi cruel outrage !
D'un père que j'adore, eſt-ce là le langage ?
Quoi, ce père ſi cher, dont les auguſtes mains
M'ont tant de fois tracé de plus nobles chemins,
Voudroit-il employer ſa divine éloquence
A corrompre des cœurs nourris dans l'innocence ?
Eh ! que n'ai-je point fait pour vous prouver ma foi !
J'ai perdu mon amant, qu'exigez-vous de moi ?

CICÉRON.

Ah, ma fille ! étouffez une tendreſſe vaine ;
Sont-ce là des tranſports dignes d'une Romaine ?
Quoi ! votre cœur s'arrête à des ſcrupules vains,
Et dédaigne l'honneur de ſauver les Romains !
Catilina bientôt dans ces lieux va paroître ;
Adieu, ſongez qu'il faut perdre ou gagner ce traître,
Que vous êtes enfin fille de Cicéron.
Retournez chez Probus, moi je vais chez Caton.
C'eſt-là que je pourrai dans le cœur d'un ſeul homme
Retrouver à la fois nos Dieux, nos Loix & Rome.

FIN.

LE
TRIUMVIRAT,
OU
LA MORT DE CICÉRON,
TRAGÉDIE;

Représentée, pour la première fois, le 23 Décembre 1754.

A MADAME

BIGNON,

Maitresse des Requêtes.

MADAME,

Vous dédier le Triumvirat, c'est offrir un enfant à sa mère : heureux, si vous vous en fussiez moins rapportée à moi pour son éducation ! Plus heureux encore, si

vous eussiez pu le douer d'une portion de ce génie si sage & si éclairé qui fut votre partage, mais qu'une modestie portée jusqu'à l'excès, vous force trop souvent de condamner à un silence injurieux pour vos amis ! Y en a-t-il qui se lassent de vous entendre ? Quand on sait si bien penser & si bien parler, je crois, MADAME, qu'il est honteux de se taire. Je souhaite que ce reproche fasse plus d'effet sur vous, que n'en ont fait sur moi vos judicieux avis ; mais on n'est pas Poète impunément. Malgré un grand nombre de fautes, que j'aurois pu éviter si je n'eusse consulté que vous, je me flatte que vous daignerez accepter sans répugnance l'hommage que je vous rends, avec serment d'être plus docile dans le nouvel Ouvrage que vous me forcez

d'entreprendre. Vouloir bien devenir, à votre âge, le Précepteur d'un homme de quatre-vingt-un ans, eſt un trait digne de vous.

Je ſuis, avec le plus profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant
Serviteur,

JOLYOT DE CRÉBILLON.

PRÉFACE.

IL y a peu d'exemples qu'un homme de quatre-vingt-un ans, âge qui ſemble inviter à l'indulgence, ſe ſoit vu auſſi cruellement traité par la cabale que je le fus à la première apparition de cet Ouvrage. Il eſt rare en même temps que le Public ſe ſoit jamais déclaré ſi vivement & ſi promptement contre des manœuvres odieuſes qui l'avoient indigné, puiſqu'à la ſeconde repréſentation de cette Tragédie, il me prodigua plus d'applaudiſſemens, que je n'en reçus de ma vie à aucune de mes Pièces. On eût dit qu'il ſe faiſoit un point d'honneur de protéger un vieux nourriſſon qu'il a paru adopter dès ſes premières productions. Malgré les bontés dont il m'a honoré, la cabale n'en a pas moins répandu d'abſurdités contre cet Ouvrage, juſqu'à dire que c'étoit un réchauffé de Cromwel. Si j'aimois la vengeance, rien ne pourroit plus contribuer à la ſatisfaire qu'une méchanceté ſi ſtupide. Je laiſſe à penſer quel rapport il peut y avoir entre le Triumvirat & Cromwel. Si j'avois un peu plus d'amour-propre, ce déchaîne-

ment me feroit croire que je puis encore exciter l'envie ; mais je n'en aurai jamais d'autre que celle de mériter les ſuffrages du Public, & de lui donner des marques de ma reconnoiſſance. Je ne puis mieux le lui prouver, qu'en continuant d'augmenter la mauvaiſe humeur de mes ennemis par de nouveaux Ouvrages.



ACTEURS.

OCTAVE-CÉSAR, } *Triumvirs.*
LÉPIDE, }

CICÉRON, *Consul.*

TULLIE, *Fille de Cicéron.*

SEXTUS, *Fils de Pompée, & déguisé sous le nom de Clodomir, Chef des Gaulois.*

MÉCENE, *Favori d'Octave.*

PHILIPPE, *Affranchi du grand Pompée.*

La Scène est à Rome dans la Place publique.

TRIUMVIRAT.





LE TRIUMVIRAT, *OU* LA MORT DE CICÉRON, *TRAGÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TULLIE, *ſeule.*

Où vais-je, infortunée? & quel eſpoir me luit?
Que de cris, que de pleurs, & quelle affreuſe nuit!
Effroyable ſéjour des horreurs de la guerre,
Lieux inondés du ſang des Maîtres de la Terre,

Lieux dont le ſeul aſpect fit trembler tant de Rois;
Palais où Cicéron triompha tant de fois,
Déſormais trop heureux de cacher ce grand-homme,
Sauvez le ſeul Romain qui ſoit encor dans Rome.
(*appercevant le Tableau des Proſcrits.*)
Que vois-je, à la lueur de ce cruel flambeau?
Ah! que de noms ſacrés proſcrits ſur ce tableau!
Rome, il ne manque plus, pour combler ta miſère,
Que d'y tracer le nom de mon malheureux père,
Qu'on peut, ſans t'offenſer, nommer auſſi le tien.
Hélas! après les Dieux, il eſt ton ſeul ſoutien.
(*à la Statue de Céſar.*)
Toi, qui fis en naiſſant honneur à la Nature,
Sans avoir des vertus que l'heureuſe impoſture;
Trop aimable Tyran, illuſtre ambitieux,
Qui triomphas du ſort, de Caton & des Dieux;
Brutus, s'il eſt ton fils, a plus fait pour ta gloire
(*Elle montre le nom d'Octave à la tête des Proſcripteurs.*)
Que ce tigre adopté pour flétrir ta mémoire.
Céſar, vois à quel titre il prétend t'égaler.
Mais c'eſt en proſcrivant qu'il ſait ſe ſignaler.
Sacrifie à nos pleurs ce Succeſſeur profane;
Si ton cœur l'a choiſi, ta gloire le condamne:
Ce n'eſt pas ſous ſon nom qu'un glorieux burin
Enchaînera jamais & la Seine & le Rhin.
Sous un joug ennobli par l'éclat de tes armes,

Nous

Nous respirions du moins sans honte & sans allarmes.
Loin de rougir des fers qu'illustroit ta valeur,
On se croyoit paré des lauriers du vainqueur :
Mais sous le joug honteux & d'Antoine & d'Octave,
Rome, arbitre des Rois, va gémir en esclave.
Quel spectacle nouveau vient me remplir d'effroi !

(à la Statue de Pompée.)

Ah ! Pompée, est-ce là ce qui reste de toi ?
Misérables débris de la grandeur humaine,
Douloureux monumens de vengeance & de haîne !
Plus on dispersera vos restes immortels,
Et plus vous trouverez & d'encens & d'Autels.
Et toi, digne héritier d'un nom que Rome adore,
Héros qu'en ses malheurs chaque jour elle implore,
Pour nous venger d'Octave, accours, vaillant Sextus ;
A ce nouveau César, sois un nouveau Brutus.
Octave est si cruel, qu'il rendroit légitime
Ce qui même à ses yeux pourroit paroître un crime...



SCÈNE II.

CLODOMIR, TULLIE.

TULLIE.

Mais dans l'obſcurité qu'eſt-ce que j'entrevois?
Hélas, que je le plains! c'eſt le chef des Gaulois.
Tandis que pour mon père il expoſe ſa vie,
Mon père pour jamais va lui ravir Tullie.
Que cherchez-vous ici, généreux Clodomir?

CLODOMIR.

Ce que les malheureux cherchent tous, à mourir.
Madame, c'en eſt fait: la colère céleſte
Va bientôt des Romains détruire ce qui reſte.
Le jour n'éclaire plus que des objets affreux,
Et l'air ne retentit que de cris douloureux;
Les Autels ne ſont plus qu'un refuge effroyable,
Que ſouille impunément le glaive impitoyable.
Un Tribun maſſacré par ſes propres ſoldats
Ne ſert que de ſignal pour d'autres attentats.
Un fils, preſqu'à mes yeux, vient de livrer ſon père:
J'ai vu ce même fils égorgé par ſa mère.
On ne voit que des corps mutilés & ſanglans,
Des Eſclaves traîner leurs Maîtres expirans.

Le carnage aſſouvi réchauffe le carnage.
J'ai vu des furieux dont la haîne & la rage
Se diſputoient des cœurs encor tout palpitans;
On diroit, à les voir, l'un l'autre s'excitans,
Déployer à l'envi leur fureur meurtrière,
Que c'eſt le dernier jour de la Nature entière;
Et, pour comble de maux dans ces cruels inſtans,
Rien ne m'annonce ici les ſecours que j'attends.
D'infortunés Proſcrits une troupe choiſie
Va bientôt par mes ſoins ſe trouver dans Oſtie.
J'ai ſauvé Meſſala, Métellus & Piſon:
Mais ce n'eſt rien pour moi, ſi je n'ai Cicéron.
C'eſt à ce tendre ſoin que mon amour s'applique,
Pour ſauver à la fois vous & la République.
Fuyez, belle Tullie, & daignez un moment
Vous attendrir aux pleurs d'un malheureux amant.
C'eſt pour vous, digne objet qui cauſez mes allarmes,
Que le plus fier des cœurs a pu verſer des larmes.

TULLIE.

Moi, fuir! Ah! Clodomir, c'eſt en moi, dans mon ſein,
Que Rome doit trouver ſon ſalut ou ſa fin.
Les pleurs, pour m'ébranler, ſont de trop foibles armes;
La vie a ſes attraits, mais la mort a ſes charmes.

CLODOMIR.

N'accablez point, Tullie, une âme au déſeſpoir.
Si ma douleur n'a rien qui vous puiſſe émouvoir,

Écoutez-moi du moins en ce moment funeste.
De ce père si cher, le seul bien qui vous reste,
L'implacable Fulvie a juré le trépas;
Vous la verrez bientôt l'arracher de vos bras,
Et couvrir de son sang cette auguste retraite
Qui n'est pour Cicéron ni sûre, ni secrette.
Octave a découvert qu'il étoit en ces lieux;
Rien n'échappe aux regards de cet ambitieux.
Dangereux & prudent, plus adroit que sincère,
Il ne s'attachera qu'à tromper votre père.
Mécène est avec lui. Ce sage Courtisan,
Peu digne du malheur de servir un Tyran,
Vient flatter Cicéron d'une faveur ouverte,
Sans savoir que peut-être il travaille à sa perte.
Octave vous adore, & prétend, à son tour,
Que votre père & vous couronniez son amour.
Et moi qui vous aimois plus qu'on n'aime la vie,
Je vous perds avec elle, adorable Tullie.
Votre hymen mettra fin à leur division,
Et c'est mon sang qui va sceller leur union.

TULLIE.

Votre sang! Ah! croyez qu'il n'est point de puissance
Que je n'ôse braver ici pour sa défense.
Eh! quel sang fut jamais si précieux pour nous?
Est-il quelque Romain qui le soit plus que vous?
Clodomir, il est temps de vous ouvrir mon âme.

J'ai vu, sans m'offenser, éclater votre flamme.
J'ai souffert sans courroux qu'un amour malheureux,
Malgré ma dignité, m'entretînt de ses feux;
Et, cédant sans effort au penchant invincible
Qui triomphoit d'un cœur si long-temps insensible,
Mon devoir contre vous n'a jamais combattu.
L'amour pour vos pareils devient une vertu;
Et la vôtre, d'accord avec mon innocence,
Ne m'a point fait rougir de ma reconnoissance.
Je ne vous cache point que mes vœux les plus doux
Se bornoient à l'espoir de vous voir mon époux;
Mais vous n'ignorez pas que la fierté Romaine
Jamais dans ses hymens n'admet ni Roi ni Reine;
Qu'étranger, & sur-tout sorti du sang des Rois,
Notre union ne peut dépendre de mon choix.
Parmi tant de malheurs que nous avons à craindre,
De celui-ci mon cœur n'auroit osé se plaindre,
Si ce cœur, pénétré de vos soins généreux,
N'avoit cru vous devoir de si tendres aveux.
C'en est fait, Clodomir : la fortune inhumaine
Vient de briser les nœuds d'une innocente chaîne.
Plaignez-moi, plaignez-vous; mais respectez mon cœur,
Ses regrets, son devoir, sa gloire & sa candeur.
Un Rival... (à ces mots, ne craignez rien d'Octave;
Un Tyran à mes yeux ne vaut pas un Esclave.)
Un Rival plus heureux va causer nos malheurs,
Et je n'oserai plus vous donner que des pleurs.

Pour la dernière fois, écoutez leur langage :
Votre amour n'en doit pas exiger davantage.
Le fils du grand Pompée?... hélas! que n'eſt-ce vous?
Que j'euſſe avec plaiſir accepté mon époux !
C'eſt vous en dire aſſez, & j'en dis trop peut-être;
Adieu. Bientôt Sextus en ces lieux va paroître,
Conſultez mon devoir... Ah! fuyez, Clodomir;
Quelqu'un vient, & je crois que c'eſt un Triumvir.
Mon père vous attend.

SCÈNE III.

LÉPIDE, TULLIE.

LÉPIDE.

VERTUEUSE Tullie,
Arrêtez un moment; c'eſt moi qui vous en prie.
Confondez-vous Lépide avec des furieux,
Opprobres à la fois des hommes & des Dieux?
Triumvir malgré moi, tyran ſans barbarie,
Je venois avec vous pleurer ſur la Patrie,
Et dire à votre pere un éternel adieu.
Ma vertu ſouffre trop en ce funeſte lieu,
Dont je ne puis chaſſer mes Collègues impies,
Monſtres dans les Enfers nourris par les Furies;

Et le Sénat, en proie à ces deux inhumains,
Me charge des forfaits réſervés à leurs mains.
Tandis que nos malheurs ſont leur unique ouvrage,
La haîne & le mépris vont être mon partage.
Sur un honteux ſoupçon & ſi peu mérité,
Du cœur de Cicéron j'attends plus d'équité.
Mais de ces lieux cruels il faut que je m'exile;
Dans l'Eſpagne, où j'ai ſu me choiſir un aſyle,
Je vais chercher, Madame, un Ciel moins corrompu,
Pour ſauver mon honneur, mon nom, & ma vertu.

TULLIE.

Ah! la vertu qui fuit ne vaut pas le courage
Du crime audacieux qui ſait braver l'orage.
Que peut craindre un Romain des caprices du ſort,
Tant qu'il lui reſte un bras pour lui donner la mort?
Avez-vous oublié que Rome eſt votre mère?
Demeurez, imitez l'exemple de mon père,
Et de votre vertu ne nous vantez l'éclat
Qu'après une victoire, ou du moins un combat.
On n'encenſa jamais la vertu fugitive,
Et celle d'un Romain doit être plus active.
On ne le reconnoît qu'à ſon dernier ſoupir;
Son honneur eſt de vaincre; &, vaincu, de mourir.
De toute autre vertu rejettez le menſonge;
La mort pour un Romain n'eſt que la fin d'un ſonge.

SCÈNE IV.

CICÉRON, TULLIE, LÉPIDE.

TULLIE.

Mais Cicéron qui vient vous dira mieux que moi
Qu'un grand homme n'eſt rien, s'il ne l'eſt que pour ſoi.

CICÉRON.

Près de voir conſommer mon deſtin déplorable,
Et parer de mon nom cette odieuſe table,
(*montrant le Tableau des Proſcrits.*)
Je ne m'attendois pas qu'un lâche Triumvir
Vînt m'apporter lui-même un ordre de mourir.
Hélas! c'eſt aujourd'hui tout ce que je deſire,
Vous n'aurez pas beſoin, cruel, de me proſcrire.

LÉPIDE.

Rendez plus de juſtice aux ſoins d'un tendre ami.

CICÉRON.

Eh! quel autre deſſein peut vous conduire ici?
Lépide, eſt-ce bien vous? Quoi! ce même Lépide
Qui s'enorgueilliſſoit d'une vertu rigide,
De nos derniers malheurs ſacrilége artiſan,
A mes yeux indignés n'offre plus qu'un Tyran!

LÉPIDE.

Cicéron, reſpectez l'amitié qui nous lie;
La mienne vous révère, & la vôtre s'oublie.
Quoi! ſi ſavant dans l'art de lire au fond des cœurs,
C'eſt vous qui des Tyrans m'imputez les fureurs!
Ah! de leur cruauté loin que je ſois complice,
Il n'eſt point de momens où mon cœur n'en gémiſſe.

CICÉRON.

Faites moins éclater une feinte douleur
Qui ne ſert qu'à prouver que vous manquez de cœur.
Pourquoi donc vous unir à la toute-puiſſance,
Dès que vous n'en pouvez réprimer la licence,
Ni ſoutenir un rang qui doit régler vos pas?
Si votre cœur eſt pur, vos mains ne le ſont pas.
Le ſang coule à vos yeux, vous n'oſez le défendre;
C'eſt vous qui le verſez, en le laiſſant répandre.
D'Antoine & de Céſar Collègue ſans honneur,
Lorſque vous en pourriez devenir la terreur,
A peine vous oſez diſputer votre tête,
Trop heureux, en fuyant, d'éviter la tempête.
Inutile Tyran d'un Peuple malheureux,
Soyez du moins pour nous un Tyran courageux;
Et ſi c'eſt à régner que votre cœur aſpire,
Sauvez donc les Sujets qui forment votre Empire.
Uniſſons nos efforts & notre déſeſpoir,
Du Sénat expirant ranimons le pouvoir.

Lorſque de Rome en feu les cris ſe font entendre,
Attendez-vous ſa fin pour pleurer ſur ſa cendre?
Ouvrez les yeux, Lépide, & revenez à vous.
Rome en pleurs avec moi vous implore à genoux.
Devenons tour-à-tour Pères de la Patrie,
Et rendons aux Romains une nouvelle vie.
Duſſions-nous à la mort nous livrer ſans ſuccès,
Nous revivrons tous deux pour ne mourir jamais.

LÉPIDE.

Pour le ſalut de Rome inutile eſpérance!
Abandonnez aux Dieux le ſoin de ſa défenſe.
Il n'eſt plus de Romains, ni de Loix, ni d'État,
C'eſt votre nom lui ſeul qui fait tout le Sénat.
Romain trop vertueux, dans ce malheur extrême,
Ne ſongez qu'à ſauver votre fille & vous-même.
Tout l'Univers en vain s'intéreſſe à vos jours,
Si la fureur d'Antoine en veut trancher le cours.
Échauffé par les cris d'une femme inhumaine,
Que des fleuves de ſang ſatisferoient à peine,
Ce cruel veut vous mettre au nombre des Proſcrits;
Et vous pouvez juger quel en ſera le prix.
Je crains qu'à vos dépens Octave ne ſe venge,
Et que de Lucius vous ne ſoyez l'échange.
Octave, qui pourſuit l'oncle du Triumvir,
Ne ſe rendra jamais qu'on ne l'ait fait mourir;
Et l'on n'appaiſera la haîne de Fulvie,

Que de tout votre ſang on ne l'ait aſſouvie.
Il eſt vrai que contr'eux Octave vous défend;
Mais de ſes intérêts ſon amitié dépend.
La ſeule ambition gouverna ſa jeuneſſe,
Et le gouvernera juſques dans ſa vieilleſſe:
Ainſi n'attendez rien de ce volage appui,
Que vous perdrez demain, ſi ce n'eſt aujourd'hui.
J'ai fixé mon ſéjour ſur les rives du Tage:
C'eſt ſur ces bords heureux devenus mon partage,
D'un pouvoir uſurpé reſtes injurieux,
Que je veux tranſporter Cicéron & mes Dieux.
Venez y partager l'Empire & ma fortune,
Qu'une tendre amitié doit nous rendre commune.

CICÉRON.

Qu'entends-je?

LÉPIDE.

Et dans ces lieux quel eſt donc votre eſpoir?

CICÉRON.

J'y veux avec le mien remplir votre devoir;
J'y veux faire moi ſeul, ce qu'y doit faire un homme
Qui veut mourir pour Rome, ou mourir avec Rome.
Vous croyez, je le vois, parler au Cicéron
De qui la fermeté n'illuſtra point le nom;
Mais je vous ferai voir que ma ſeule ſageſſe

Me fit ſur ma douceur ſoupçonner de foibleſſe.
Dans les temps orageux où mon autorité
N'avoit dans le Sénat qu'un pouvoir limité,
Je laiſſai de Sylla triompher l'inſolence.
Le reſpect ſur Céſar m'impoſa le ſilence;
Et ce même Céſar prouve que la douceur
Peut, ainſi que la gloire, habiter un grand cœur.
Quand par des ſoins prudens j'ai conjuré l'orage,
Si l'on m'a reproché de manquer de courage,
Les déſordres préſens, ma mort & mes revers,
Vont me juſtifier aux yeux de l'Univers.

LÉPIDE.

Et ſur quoi voulez-vous que l'on vous juſtifie?
Vivez pour illuſtrer encor plus votre vie.
Je crains un déſeſpoir. Ah! mon cher Cicéron,
Le Ciel ne vous fit point pour imiter Caton.

CICÉRON.

L'exemple de Caton ſeroit honteux à ſuivre;
Plus le malheur eſt grand, plus il eſt grand de vivre.

LÉPIDE.

Voilà les ſentimens qu'a dû vous inſpirer
Cette gloire où vous ſeul avez droit d'aſpirer:
Mais laiſſez-moi le ſoin d'une tête ſi chère,
Daignez me confier & la fille & le père;

Que je puiſſe, en ſauvant des jours ſi précieux,
Me flatter avec vous d'un retour en ces lieux.
Conſervons au Sénat un ami ſi fidèle,
A Rome un Magiſtrat qui fut ſi digne d'elle;
Dans notre exil commun venez me conſoler.
Voulez-vous qu'à mes yeux je vous voye immoler?
D'Octave prevenant redoutez les fineſſes;
Mais craignez encor moins ſon art que ſes promeſſes.
Je vais guider vos pas en des lieux écartés
Où l'on ne peut jamais vous découvrir.

CICÉRON.

Partez;
J'aurai moins à rougir de me donner un Maître,
Que de ſuivre un ami ſi peu digne de l'être.
Que Céſar me ſoutienne ou me manque de foi,
Antoine, vous, & lui, tout eſt égal pour moi.
Si le Deſtin me garde une fin malheureuſe,
La fuite ne pourroit que la rendre honteuſe.
Je n'ai connu qu'un bien, c'étoit la liberté;
Je l'ai perdu. Grands Dieux, qui me l'avez ôté,
Que ne m'arrachiez-vous une importune vie
Qu'en vain votre courroux réſerve à l'infamie?

LÉPIDE.

Je ne vous preſſe plus; mais, avant mon départ,
D'un ſecret important je veux vous faire part.

Sextus, que l'on croyoit au rivage d'Oſtie,
Eſt depuis quelque temps caché dans l'Italie.
Je ſoupçonne de plus qu'il pourroit être ici.
Gardez-vous d'embraſſer ce dangereux parti.
Celui des Conjurés ſeroit moins sûr encore,
Ce ſont des aſſaſſins que l'Univers abhorre;
Et ſi jamais Céſar peut découvrir Sextus,
Vous vous perdez tous deux ainſi que Métellus.

CICÉRON.

Que m'importe Sextus, & que voulez-vous dire?

LÉPIDE.

Ce que pour vous ſauver mon amitié m'inſpire.
En vain vous prétendez, ſous le nom d'un Gaulois,
Nous cacher un Guerrier connu par tant d'exploits.
Cicéron, mon deſſein n'eſt pas de vous ſurprendre:
Je ſais tout, j'ai tout vu, ceſſez de vous défendre.
J'ai trop aimé Pompée, & trop connu ſes fils,
Pour croire qu'à Sextus mes yeux ſe ſoient mépris;
Je viens de l'entrevoir.

CICÉRON.

Eh bien! ſi de ſon père
La mémoire aujourd'hui peut vous être encor chère,
Loin de rougir des biens qu'il répandit ſur vous,
Qu'un noble ſouvenir vous les rappelle tous.
De ce nom ſi vanté ranimons la puiſſance,

Et d'un fils malheureux embraſſez la défenſe;
Détruiſons les Tyrans & le Triumvirat,
Ou formons-en un autre appuyé du Sénat.
Qu'aux tranſports d'un ami votre vertu réponde,
Devenons les ſoutiens & les maîtres du monde;
Mais ne le ſoumettons à notre autorité,
Que pour donner aux loix toute leur liberté.

LÉPIDE.

De ce rare projet j'admire la nobleſſe;
J'en conçois la grandeur, encor mieux la foibleſſe.
Je vois des Généraux qui n'auront pour Soldats
Que des Proſcrits errant de climats en climats.
Croyez-moi, Cicéron, votre unique eſpérance
Eſt de pouvoir d'Antoine éviter la vengeance.
Fuyez avec Sextus, ou fuyez avec moi;
Choiſiſſez l'un de nous, & comptez ſur ma foi:
Mais pour jamais de Rome il faut que je m'exile.
Pour la dernière fois, je vous offre un aſyle;
Adieu.

SCÈNE V.

CICÉRON, *ſeul.*

FOIBLE Tyran, garde pour tes pareils
Ton amitié, tes ſoins, ta honte, & tes conſeils;

Lâche, plus digne encor de mépris que de haîne.
Déjà le jour plus grand m'annonce que Mécène,
Qui dans ce trouble affreux s'intéresse à la paix,
Doit être dès long-temps rentré dans ce palais.
Allons. Mais il est temps que j'instruise ma fille
D'un secret qui peut perdre ou sauver ma famille.
Sur nos desseins communs craignons moins d'allarmer
Un grand cœur qui sait plus que de savoir aimer.
De ses frayeurs pour moi Sextus qui se défie,
Ne connoît pas encor tout le cœur de Tullie.
Non, ne lui laissons plus ignorer un secret
Que ma tendre amitié lui cachoit à regret.
Clodomir, devenu le fils du grand Pompée,
Ne pourra me blâmer de l'avoir détrompée.
Unissons-les, donnons à César un Rival
Dont le nom seul pourra lui devenir fatal.
Essayons cependant de fléchir un barbare,
Pour suspendre les coups que sa main nous prépare;
Mais s'il veut s'emparer du pouvoir souverain,
A son ambition nous pourrons mettre un frein.
Dieu puissant des Romains, indomptable Génie,
Aujourd'hui Dieu du meurtre & de la tyrannie,
Si je ne puis changer tes décrets immortels,
Fais-moi du moins mourir au pied de tes autels.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, MÉCÈNE.

OCTAVE.

Oui, Mécène, je ſais qu'une ardente vengeance
A ſouvent confondu le crime & l'innocence ;
Qu'à des yeux prévenus le mal paroît un bien ;
Que la haîne eſt injuſte & n'examine rien :
Mais je ſais encor mieux qu'une aveugle clémence,
Loin d'arrêter le crime, en nourrit la licence.
Plus on doit épargner les hommes vertueux,
Plus il faut des méchans faire un exemple affreux.
Quel que ſoit mon courroux, il eſt ſi légitime
Qu'il ne me permet pas le choix d'une victime.
Le ſeul infortuné digne de mes regrets,
Dont la mort flétriroit à jamais nos décrets,
C'eſt l'Orateur fameux pour qui Rome m'implore,
Et qu'un funeſte amour me rend plus cher encore,
Le divin Cicéron, dont le nom glorieux

Triomphera toujours dans ces auguſtes lieux.
Je veux le rendre aux pleurs de l'aimable Tullie,
Et le ſauver des coups de l'indigne Fulvie.
Tu l'as vu cette nuit, conçois-tu quelqu'eſpoir
Qu'il veuille en ma faveur employer ſon pouvoir?
Il eſt bon qu'en public il prenne ma défenſe,
Pour diſpoſer le Peuple à plus d'obéiſſance;
Et que par ſes amis il inſpire au Sénat
De réunir en moi tout le Triumvirat.
Céſar, pour rétablir l'État en décadence,
Crut devoir s'emparer de la toute-puiſſance;
Il ſentit (& j'ai dû le ſentir comme lui)
Qu'il ne faut aux Romains qu'un ſeul Maître aujourd'hui.

MÉCÈNE.

Cicéron déſormais n'a qu'un deſir unique,
C'eſt de vous voir, Seigneur, ſauver la République,
D'Antoine qu'il mépriſe abbaiſſer la grandeur,
Devenir du Sénat l'âme & le protecteur.
Sur tout autre projet il ſera plus flexible;
Cependant, à vos ſoins il m'a paru ſenſible.
Eſſayez d'engager ce fier Républicain
A vous laiſſer jouïr du pouvoir ſouverain;
C'eſt ſur ce point qu'il faut le vaincre ou le ſéduire.
Cicéron, dès qu'il peut vous ſervir ou vous nuire,
Ne vous laiſſe qu'un choix, le perdre ou le ſauver.
Le plus digne de vous eſt de le conſerver.

Son amitié, ſon nom, ſes conſeils, ſa prudence,
Son crédit au Sénat, ſur-tout ſon éloquence,
Deviendroient votre appui dans un péril preſſant.

OCTAVE.

Rien n'eſt ſi dangereux, dans un État naiſſant,
Que ces hommes de bien que le Public admire;
Qui, ſur le préjugé d'un vertueux délire,
N'embraſſent le parti des Autels ou des Loix,
Que pour tyranniſer les Peuples ou les Rois.

SCÈNE II.

OCTAVE, MÉCÈNE, CICÉRON.

OCTAVE.

J'APPERÇOIS Cicéron; laiſſe-nous ſeuls, Mécène.



SCÈNE III.

OCTAVE, CICÉRON.

OCTAVE, *à part.*

QUE ſa douleur me trouble & me cauſe de peine !
(*haut.*)
A votre nom célèbre on doit trop de reſpect,
Pour croire que le mien vous puiſſe être ſuſpect.
Quoique des Triumvirs il ait lieu de ſe plaindre,
Cicéron près de moi ſait qu'il n'a rien à craindre.
Comme il s'agit de Rome, à ce nom ſi chéri,
Je ſuis sûr de trouver votre cœur attendri,
Et que vous me verrez ici ſans répugnance.

CICÉRON.

Comment avez-vous pu déſirer ma préſence?
Céſar, en quel état vous offrez-vous à moi?
Ah! ce n'eſt ni ſon fils, ni Céſar que je voi.
Vos mains n'en ont que trop ſouillé la reſſemblance,
Et Rome n'en peut trop pleurer la différence.
Malheureux! pouvez-vous, ſans l'inonder de pleurs,
Sur ſon ſein déchiré déployer vos fureurs?
O Céſar, ce n'eſt pas ton ſang qui l'a fait naître;
Brutus qui l'a verſé, méritoit mieux d'en être.

Le meurtre des vaincus ne ſouilloit point tes pas ;
Ta valeur ſubjuguoit, mais ne proſcrivoit pas.
Si tu verſois du ſang pour ſoutenir ta gloire,
De ta clémence en pleurs tu parois la victoire.
Et vous, ſans redouter l'exemple de ſa mort,
Vous ſemblez n'envier que ſon funeſte ſort.
Peu jaloux d'hériter de ſes ſages maximes,
Cruel, vous ne ſongez qu'à parer des victimes.

OCTAVE.

D'un reproche odieux qui bleſſe mon honneur,
Cicéron, modérez l'indiſcrette rigueur.
Mais, pour juſtifier un diſcours qui m'étonne,
Et que mon amitié cependant vous pardonne,
Céſar, que vous venez de placer dans les Cieux,
Et que, pour m'abbaiſſer, vous égalez aux Dieux,
En quels lieux, répondez, a-t-il perdu la vie ?
Fut-ce aux bords de la Seine, ou dans Alexandrie ?
Eſt-ce aux champs de Pharſale, où, pour votre bonheur,
La Victoire à genoux couronnoit ſa valeur ?
Non ; ce fut au Sénat, & dans le ſein de Rome
Que l'on oſa trancher les jours de ce grand-homme ;
Et vous m'oſez blâmer de répandre le ſang
De ceux dont la fureur lui déchira le flanc !
Quel autre ai-je proſcrit, Orateur téméraire ?
Je voudrois en pouvoir couvrir toute la terre.
Quelque ſang qu'à ſa mort j'ôſe ſacrifier,

Je n'en connois aucun digne de l'expier.
Du meurtre de César condamner la vengeance,
C'eſt des plus noirs forfaits conſacrer la licence.

CICÉRON.

Un meurtre, quel qu'en ſoit le prétexte ou l'objet,
Pour les cœurs vertueux fut toujours un forfait;
Mais les Républicains ne ſe font pas un crime
D'immoler un Tyran, même digne d'eſtime.
Ils ne regardent point leur Tyran comme un Roi
Qu'élève au-deſſus d'eux la naiſſance ou la Loi;
Et, ſans avoir pour lui les Loix ni la naiſſance,
César oſa des Rois s'arroger la puiſſance.
Non que des Conjurés j'approuve la fureur;
Je déteſte leur crime, encor plus ſon vengeur;
Car vous multipliez à tel point les ſupplices,
A Brutus vous cherchez tant de nouveaux complices,
Qu'il ſemble que César renaiſſe chaque jour,
Et que chacun de nous l'aſſaſſine à ſon tour.
Contre un Peuple à genoux armer la tyrannie;
De l'Univers entier détruire l'harmonie,
Et de ſes ennemis ſe défaire à ſon choix;
Rendre le glaive ſeul l'interprète des Loix;
Employer, pour venger le meurtre de ſon père,
Des flammes ou du fer l'odieux miniſtère;
Donner à ſes Proſcrits, pour Juges, ſes Soldats;
Du neveu de César voilà les Magiſtrats.

Qui vous a confié l'autorité ſuprême?

OCTAVE.

Le beſoin de l'État, mon épée, & moi-même.
Et de quel droit enfin oſez-vous aujourd'hui
Interroger César, & Céſar votre appui?
Revenez d'une erreur qui vous ſeroit fatale;
Un homme tel que moi ne veut rien qui l'égale.
Dès que Céſar n'eſt plus, & qu'il revit en moi,
Qui d'entre les Romains doit me donner la loi?
Croyez-vous rétablir, par votre politique,
D'un Peuple & d'un Sénat l'union chimérique?
Ce n'étoit qu'un vain nom dès le temps de Sylla,
Qui s'eſt évanouï depuis Catilina.
Si de nos Scipions les jours pouvoient renaître,
Ce n'eſt que ſous moi ſeul qu'on les verroit paroître:
Mais vous voyez aſſez qu'il n'eſt aucun eſpoir
De remettre les Loix dans leur premier pouvoir.
Le glaive qui vous fit gagner tant de victoires,
Et qui de nos exploits embellit tant d'hiſtoires;
Le glaive qui vous fit triompher tant de fois,
Vous ſubjugue à ſon tour, & triomphe des Loix.
Dès qu'il faut obéir, le parti le plus ſage
Eſt de ſavoir ſe faire un heureux eſclavage.
La liberté n'eſt plus qu'un bien d'opinion;
Le nom de République, une autre illuſion,
Dont il faut rejetter l'orgueilleuſe chimère,

Source de trop de maux pour vous être encor chère.
Qu'eſpérez-vous enfin, quand tout eſt renverſé,
Quand le Sénat n'eſt plus qu'un troupeau diſperſé?
Où ſont vos légions, pour ſoutenir la gloire
De ce corps dont, ſans vous, on perdroit la mémoire?
En vain vous prétendez affranchir les Romains
Du joug qu'ils impoſoient au reſte des humains;
L'Univers nous demande une forme nouvelle,
Et Rome un Empereur qui commande avec elle.
Trop heureux les Romains, ſi, pour ce haut emploi,
Ils n'avoient déſormais à redouter que moi!
Mon Collègue inſolent vous fait aſſez connoître
Que d'un emploi ſi noble il ſe rendroit le maître,
Si vous pouviez ſouffrir qu'il osât s'en ſaiſir;
Mais vous me choiſirez, ſi vous ſavez choiſir.
Le cruel Triumvir demande votre tête;
Son crédit l'obtiendra, ſi le mien ne l'arrête.
Un intérêt ſi cher doit nous concilier.
Pour mieux détruire Antoine, il faut nous allier.
Vos vertus, vos malheurs, mon amour pour Tullie,
Mon honneur, tout m'engage à vous ſauver la vie.
Vous fûtes autrefois mon premier protecteur,
Votre bouche long-temps s'ouvrit en ma faveur;
Je vous dois mes grandeurs, une amitié ſincère.
Aimez-moi, Cicéron, & devenez mon père.

CICÉRON.

Abdique, je t'adopte, & ma fille eſt à toi,

Pourvu qu'elle conſente à te donner ſa foi,
Qu'elle daigne accepter l'époux de Scribonie,
Et qu'au ſort d'un Céſar elle veuille être unie.
Je doute cependant qu'élevée en mon ſein,
Un Tyran, quel qu'il ſoit, puiſſe obtenir ſa main.
Elle vient, tu pourras t'expliquer avec elle;
Si tu l'aimes, tu dois la prendre pour modèle.
Rentre dans ton devoir, ſois Romain; à ce prix,
Tu deviendras bientôt ſon époux & mon fils:
Mais ſi tu veux toujours tenir Rome aſſervie,
Tu peux, quand tu voudras, me livrer à Fulvie.

SCÈNE IV.

OCTAVE, *ſeul.*

L'EXCÈS où Cicéron vient de s'abandonner
M'éclaire, & d'un complot me le fait ſoupçonner;
C'eſt lui qui doit trembler, & c'eſt lui qui menace!
Sans Brutus ou Sextus, il auroit moins d'audace.



SCÈNE V.

TULLIE, OCTAVE.

TULLIE.

Tandis que pour lui ſeul je venois en ces lieux,
Cicéron tout-à-coup diſparoît à mes yeux;
Je n'en ai pas moins vu qu'une peine mortelle
Accabloit ſon grand cœur d'une douleur nouvelle.
Se peut-il qu'un objet ſi digne de pitié
Ne puiſſe triompher de votre inimitié?
Languiſſant, malheureux, ſans amis, ſans défenſe,
Auroit-il de Céſar eſſuyé quelque offenſe?
J'ai vu que tout en pleurs il s'éloignoit de vous,
Et vos yeux ſont encore enflammés de courroux.

OCTAVE.

Si les vôtres daignoient lire au fond de mon âme,
Ils feroient peu troublés du courroux qui l'enflamme,
Et vous jugeriez mieux des ſentimens d'un cœur
Digne de s'enflammer d'une plus noble ardeur.
Quelque haîne que faſſe éclater votre père,
Pour oſer le haïr, ſa fille m'eſt trop chère.
Je n'oublîrai jamais qu'en vous donnant le jour,
C'eſt à lui que je dois l'objet de mon amour.

Ah ! loin de l'outrager, c'eſt Cicéron lui-même
Qui venge ſes chagrins ſur un cœur qui vous aime.
Plus il eſt malheureux, plus je m'attache à lui,
Sur-tout, depuis qu'il n'a que moi ſeul pour appui.
C'eſt pour lui conſerver & les biens & la vie,
Que j'arme contre moi la cruelle Fulvie.
Lorſque Céſar enfin s'offre pour votre époux,
Cicéron eſt encor plus injuſte que vous.

TULLIE.

Je vous croyois toujours l'époux de Scribonie ;
Mais avec vos pareils malheur à qui s'allie !
A vous voir d'un hymen nous impoſer la loi,
On croiroit que Céſar peut diſpoſer de moi ;
Et qu'au mépris des Loix, au défaut du divorce,
Il peut, quand il voudra, m'obtenir par la force ;
Et qu'enfin, au-deſſus d'un Citoyen Romain,
Il veut de ſes amours traiter en Souverain.
Encor, ſi vous aviez abdiqué la puiſſance,
Ou plutôt d'un Tyran abdiqué l'arrogance,
Vous pourriez à vos vœux permettre quelqu'eſpoir.

OCTAVE.

Si j'oſois abdiquer le ſouverain pouvoir,
Quel rang pourrois-je offrir déſormais à Tullie ?

TULLIE.

Le rang d'un Citoyen, père de la Patrie ;

D'un Romain, qui ne ſait briguer d'autres honneurs
Que ceux dont la vertu couronne les grands cœurs.

OCTAVE.

Prévenu, comme vous, des chimères Romaines,
Si de l'autorité j'abandonnois les rênes,
Pour régler ma fortune au gré de mon amour,
Antoine voudra-t-il abdiquer à ſon tour?

TULLIE.

Eh! que peut m'importer que le cruel abdique,
Dès que nous n'avons plus ni Loix, ni République?
Impérieux Amant, qui me parlez en Roi,
Savez-vous que Brutus eſt moins Romain que moi?
Régnez, ſi vous l'oſez; mais croyez que Tullie
Saura bien ſe ſouſtraire à votre tyrannie.
Si du ſort des Tyrans vous bravez les haſards,
Il naîtra des Brutus autant que des Céſars.

OCTAVE.

De la part de Tullie un dédaigneux ſilence
Eût été plus ſéant que tant de violence.
Je ne m'attendois pas qu'un ſi cruel mépris
De tout ce que j'ai fait dût être un jour le prix.
De l'ingrat Cicéron j'ai ſouffert les caprices,
Sans me plaindre de lui, ni de ſes injuſtices.
Votre père au Sénat m'a cent fois outragé,
Dans ſes emportemens il n'a rien ménagé;

Avec mes ennemis ſon cœur d'intelligence,
N'a jamais reſpiré que haîne & que vengeance;
Tandis qu'avec ardeur je combattois les ſiens,
Cicéron à me perdre encourageoit les miens.
Je viens d'en eſſuyer la plus ſanglante injure,
Sans qu'elle ait excité le plus léger murmure;
Et l'on m'outrage, moi! je ſuis un inhumain
Dont, ſans crime, à ſon gré, l'on peut percer le ſein!
Pourquoi? parce qu'on veut arracher aux ſupplices
Du meurtre de Céſar l'auteur & les complices,
Et que le furieux qui lui perça le flanc,
S'abbreuve dans le mien du reſte de ſon ſang.
Céſar, qui juſqu'au Ciel vit élever ſa gloire,
Immortel ornement du Temple de Mémoire;
Céſar, indignement traîné dans le Sénat,
N'eſt point encor vengé d'un ſi noir attentat:
Et, ſi je veux vous plaire, il faut que je l'oublie,
Que je laiſſe un champ libre au père de Tullie,
Qui veut que de Céſar les lâches meurtriers
Rentrent dans le Sénat couronnés de lauriers;
Et que, ſacrifiant à Brutus ſon idole,
J'aille de ſon poignard orner le Capitole!

TULLIE.

Auriez-vous prétendu qu'à vos ordres ſoumis,
Cicéron à vos coups dût livrer ſes amis;

Que, de vos cruautés ſpectateur immobile,
Son cœur déſeſpéré vous laiſſeroit tranquille?

OCTAVE.

D'autres ſoins le devroient occuper aujourd'hui.
Antoine, avec fureur ſoulevé contre lui,
Me demande à grands cris le ſang de votre père.
Notre hymen peut ſauver une tête ſi chère.
Quoique d'un Triumvir tout ſoit à redouter,
A peine, ſur ce point, on daigne m'écouter;
Le péril, cependant, redouble, & le temps preſſe.
Au ſort de Cicéron Rome qui s'intéreſſe,
Sans doute avec plaiſir verroit notre union
Le terme ſpécieux de la proſcription.
Devenez de la paix le lien & le gage;
C'eſt l'unique moyen de diſſiper l'orage.
Je vois ce qui vous flatte en ce cruel inſtant,
C'eſt le frivole honneur d'un refus éclatant:
Mais ne préſumez pas que je me détermine
A me priver du rang que le Ciel me deſtine.
Si je m'en dépouillois, ce ſeroit me livrer
Au premier aſſaſſin qui voudroit s'illuſtrer.

TULLIE.

Après ce fier aveu, je crois, pour vous confondre,
N'avoir à votre amour que deux mots à répondre.
Je ne vous aime point. J'aimerois mieux la mort,

Que de me voir un jour unie à votre ſort;
Cependant, ſi Céſar veut dépoſer l'Empire,
A ſon fatal hymen je ſuis prête à ſouſcrire;
Dût mon cœur indigné n'y conſentir jamais,
Je me ſacrifierai pour le bien de la paix:
Mais, ſi vous uſurpez l'autorité ſuprême,
Vous pouvez de mon ſang teindre le Diadême.
Que ne peut ma mort ſeule en relever le prix,
Et ſauver de vos coups tant d'illuſtres Proſcrits!

OCTAVE.

Ah! c'en eſt trop; ſongez, orgueilleuſe Tullie,
Que c'eſt vous qui livrez votre père à Fulvie.

SCÈNE VI.

TULLIE, *ſeule.*

BARBARE, que mon cœur ne peut trop dédaigner,
Nous ſaurons mieux mourir que tu ne ſais règner.
Dieux cruels, épuiſez ſur moi votre colère,
Ou de ſon déſeſpoir daignez ſauver mon père.
O Romains! que l'honneur de mériter ce nom
Coûte cher, ſi l'on veut imiter Cicéron!
Tout eſt perdu pour moi.



SCÈNE VII.

CLODOMIR, TULLIE.

CLODOMIR.

JE vous cherchois, Madame.
Quel trouble, à mon aſpect, s'empare de votre âme!
Quoi! vous levez au Ciel vos yeux baignés de pleurs!
N'ai-je donc pas aſſez éprouvé de malheurs?
Les premiers n'ont que trop exercé ma conſtance.
Ah, Tullie! autrefois ma plus chère eſpérance,
Pardonnez à mon cœur quelques tranſports jaloux;
L'heureux Céſar va-t-il devenir votre époux?

TULLIE.

Eh! plût au Ciel n'avoir d'autre malheur à craindre!
Vous & moi nous ſerions peut-être moins à plaindre.
Offrez à ma douleur de plus dignes objets.
Accablé de ſes maux, conſumé de regrets,
Mon père, avant ſa mort, veut que notre hyménée
Éclaire de ſes feux cette horrible journée.
Eh! que lui ſervira d'unir des malheureux,
Menacés comme lui du ſort le plus affreux?
Quel temps a-t-on choiſi pour me faire connoître

Un

Un époux qui n'aura qu'un ſeul moment à l'être ?
Sextus, mon cher Sextus, renoncez à ma main ;
Ce n'eſt pas moi qui dois borner votre deſtin.
Lorſque j'ai deſiré que vous fuſſiez Pompée,
Hélas! qu'en ce ſouhait mon âme s'eſt trompée !
A peine mon amour voit combler ce deſir,
Que je perds à la fois Sextus & Clodomir.
Pourquoi de votre nom m'a-t-on fait un myſtère?

SEXTUS.

J'ai cru devoir moi-même y forcer votre père ;
Je craignois de jetter dans un cœur généreux
Trop d'effroi, s'il avoit à trembler pour nous deux.
D'ailleurs, convenoit-il au fils du grand Pompée
De ſe montrer ici ſans éclat, ſans armée ;
Lui qui ne prétendoit s'offrir à vos regards,
Qu'en protecteur de Rome, & vainqueur des Céſars?
Et que ne veut-on pas, quand l'amour eſt extrême?
Clodomir deſiroit d'être aimé pour lui-même ;
Sextus, ſans votre amour, pouvoit-il être heureux ?
Mais en d'autres climats venez combler mes vœux.
Vous pleurez : depuis quand votre cœur intrépide
N'oppoſe-t-il au ſort qu'un déſeſpoir timide ?
Je viens de raſſembler quelques Soldats épars,
Diſperſés ſous leurs Chefs autour de ces remparts ;
Vous les trouverez tous ardens à vous défendre.
Et ſi de la valeur le ſuccès doit dépendre,

J'eſpère que la mienne y pourra concourir,
Ne dût-il m'en reſter que l'honneur de mourir.
Dès que pour vous dans Rome il n'eſt plus d'eſpérance,
Allons de la Sicile implorer l'aſſiſtance.
Ma flotte nous attend, je règne ſur les eaux;
Engageons votre père à fuir ſur mes vaiſſeaux.
Il eſt honteux pour lui de ſe laiſſer proſcrire.
Vous avez ſur ſon cœur un ſouverain empire,
Venez; faiſons-lui voir qu'un glorieux retour
Peut le mettre en état de proſcrire à ſon tour.
S'il veut m'accompagner, je réponds de ſa vie;
Et l'amour couronné répondra de Tullie.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CICÉRON, TULLIE, SEXTUS.

CICÉRON.

Héritier des vertus du plus grand des Romains,
Si digne de mémoire & des honneurs divins,
Adoré dans la paix, redouté dans la guerre,
Qui vit parer ſon char du globe de la Terre,
Fils de Pompée enfin, à cet auguſte nom
Vous daignez allier celui de Cicéron.
Je ne vous ceindrai point le front d'un Diadême;
Je n'ai plus de tréſor que cet autre moi-même.
O mon fils! puiſſe-t-il faire votre bonheur,
Et vous être auſſi cher qu'il le fut à mon cœur!
Et vous, unique bien que le deſtin me laiſſe,
Délices de ma vie, eſpoir de ma vieilleſſe,
Qui n'avez plus pour dot que mon âme & mes pleurs,
Puiſſiez-vous n'hériter jamais de mes malheurs!
Je veux, avant ma mort, que ma main vous uniſſe.
J'ai promis à Sextus ce tendre ſacrifice:

Mais, après cet hymen qui va combler vos vœux,
Fuyez, éloignez-vous d'un père malheureux.
Je ne veux plus vous voir dans une trifte Ville
Où les morts même ont peine à trouver un afyle.
Approchez, mes enfans; venez, embraffez-moi;
Jurez-vous dans mon fein une conftante foi.
De nos derniers adieux fcellons une alliance
Que nous défirions tous avec impatience.
Que vois-je? On fe refufe à mes embraffemens!

TULLIE.

Qu'exigez-vous de nous dans ces cruels momens?
Quoi! lorfqu'avec bonté votre amour nous affemble,
Ne nous uniffez-vous que pour mourir enfemble?
Et comment, fans frémir, pouvez-vous ordonner
A Sextus, comme à moi, de vous abandonner?
Quel nouveau défefpoir contre nous vous anime?
De nos foins mutuels nous feriez-vous un crime?
C'eft vous-même, Seigneur, qui, dans ce trifte jour,
Me faites, malgré moi, douter de votre amour.
Quoi! ce père, l'objet de toute ma tendreffe,
Qui me cherchoit encor, quoiqu'il me vît fans ceffe;
Ce père, qui fembloit ne vivre que pour moi,
Ne pourra déformais me voir qu'avec effroi!
Quel tranfport imprévu de votre âme s'empare?
Apprenez-vous d'Octave à devenir barbare?
La flotte de Sextus nous attend tous au port;

Faites-vous ſur vous-même un généreux effort.
C'eſt votre fille en pleurs, cette même Tullie
Du père le plus tendre autrefois ſi chérie,
Qui, la mort dans le ſein, vous demande à genoux,
De ne lui point ravir ce qu'elle tient de vous.
Ma vie eſt dans vos mains, & ne tient qu'à la vôtre;
Daignez en ce moment nous ſuivre l'un & l'autre.
Ce lieu n'eſt point encore entouré de Soldats
Qui puiſſent obſerver ou retenir vos pas.
Nous pouvons en ſecret gagner les bords du Tibre;
Mon père, ſuivez-nous, puiſque vous êtes libre,
Et que vous n'êtes pas au nombre des Proſcrits.

CICÉRON.

Ah! c'eſt moins par reſpect pour moi, que par mépris.
Ne pouvant m'effrayer, Antoine m'humilie.
C'eſt pour flétrir mon nom que le cruel m'oublie.
Si ſa main m'eût proſcrit, l'Univers auroit ſu
Que parmi ces Héros du moins j'aurois vécu.
Pour braver mes Tyrans, je veux mourir dans Rome;
En implorant ſes Dieux, c'eſt moi ſeul qu'elle nomme.
Je ne priverai point de mes derniers ſoupirs
Ce lieu, qui fut l'objet de mes premiers deſirs.
J'ai tant vécu pour moi, ſi peu pour ma Patrie,
Que je veux dans ſon ſein du moins finir ma vie.
Si je fuyois, Céſar, qui me redoute encor,
A ſes projets bientôt donneroit plus d'eſſor.

SEXTUS.

Cessez de vous flatter d'une espérance vaine,
César aime Tullie, & craint peu votre haîne.
Dans ses murs malheureux Rome va succomber:
Croyez-vous qu'avec elle il soit beau de tomber,
Lorsqu'en lui conservant un ami si fidèle,
Nous pouvons espérer de renaître avec elle?
N'avons-nous pas ailleurs des secours assurés,
La Sicile, Brutus, Rhodes, les Conjurés?

CICÉRON.

Qui? moi, mon fils, que j'aille, errant dans la Sicile,
Allumer le flambeau d'une guerre civile!

SEXTUS.

Eh! comment pouvez-vous désormais l'éviter?
Ce n'est pas vous d'ailleurs qui l'allez susciter.
Il n'est point aujourd'hui de climat sur la Terre
Qui puisse être à l'abri des fureurs de la guerre;
Traversez l'Univers de l'un à l'autre bout,
Vous trouverez la guerre & des Romains par-tout,
Enfans infortunés d'une Ville déserte,
Qui ne peut plus sentir vos soins, ni votre perte.
Pourquoi vous obstiner à mourir dans ses murs?
Donnons-lui des secours plus brillans & plus sûrs.
Croyez-vous qu'il sera pour vous plus honorable
D'être aux yeux de César traîné comme un coupable,

Pour ſervir de riſée au Soldat furieux,
Qui fera peu de cas d'un nom ſi glorieux?
Rome n'eſt plus qu'un ſpectre, une Ombre en Italie,
Dont le corps tout entier eſt paſſé dans l'Aſie.
C'eſt-là que notre honneur nous rappelle aujourd'hui;
Rendons-nous à ſa voix, & marchons avec lui.
Ce n'eſt pas le climat qui lui donna la vie,
C'eſt le cœur du Romain qui forme ſa Patrie.
Qui doit s'intéreſſer à Rome plus que moi?
(*Il montre la Statue de Pompée renverſée.*)
Voyez ces monumens de douleur & d'effroi;
Ces marbres mutilés, dont le morne ſilence
N'en demande pas moins de ſang pour leur vengeance.
Il ne leur reſte plus que le nom précieux
D'un Héros que l'on vit marcher égal aux Dieux.
Votre ſort eſt écrit ſous ce nom redoutable,
A tout mortel fameux exemple formidable;
Et, pour le prévenir, vous n'avez qu'à vouloir.
La honte ſuit toujours un lâche déſeſpoir.
Il vaut mieux ſe flatter d'un eſpoir téméraire,
Que de céder au ſort, dès qu'il nous eſt contraire.
Il faut du moins mourir les armes à la main,
Le ſeul genre de mort digne d'un vrai Romain.
Mais, mourir pour mourir n'eſt qu'une folle ivreſſe;
Triſte enfant de l'orgueil, nourri par la pareſſe.
Ranimez-vous, mon père, & ſoyez plus jaloux
De la haute vertu que j'admirois en vous.

CICÉRON.

S'il eſt vrai que Sextus la reſpecte & l'admire,
Qu'il règle donc ſes ſoins ſur ceux qu'elle m'inſpire.

SEXTUS.

C'eſt-à-dire, Seigneur, que, pour vous imiter,
Il faut mourir enſemble, & ne nous point quitter.

CICÉRON.

Ah, Sextus! quoi! c'eſt vous qui voulez que je fuie!
Non, ne vous flattez pas que je paſſe en Aſie,
Ni que, des Conjurés empruntant le ſecours,
De mes jours malheureux j'aille flétrir le cours.
Rien ne peut m'engager à quitter l'Italie.
Cependant je ſuis prêt, pour contenter Tullie,
A ſortir avec vous de ce triſte Palais.
La nuit, à Tuſculum, nous nous joindrons après;
Au bois le plus prochain ma fille ira m'attendre.
Dans deux heures, Sextus, ayez ſoin de vous rendre,
Avec quelques Soldats, au Pont Supplicien.
Le temps ne permet pas un plus long entretien;
Adieu. Mais, avant tout, je veux revoir Mécène.



SCÈNE II.

TULLIE, SEXTUS.

TULLIE.

AH, Sextus! notre fuite est encore incertaine;
Mécène à Cicéron fera changer d'avis,
Et les plus généreux ne feront pas suivis.
On vient: éloignez-vous; c'est César qui s'avance.

SEXTUS.

Il feroit dangereux d'éviter sa présence,
Le Tyran nous a vus; je me rendrois suspect,
Si je disparoissois à son premier aspect.
Il croit que sur ses bords la Seine m'a vu naître;
Et d'ailleurs je crains peu César, quel qu'il puisse être.

SCÈNE III.

OCTAVE, SEXTUS, TULLIE.

OCTAVE.

JE cherchois Cicéron; je veux encor le voir,
Quoique sa dureté me laisse peu d'espoir.

Mais ! que fait près de vous ce Gaulois dont l'audace
Semble vouloir ici me disputer la place ?

TULLIE.

Quel rang près de Tullie auriez-vous prétendu,
Pour croire qu'à tout autre il seroit défendu ?

OCTAVE.

En des lieux où je crois pouvoir parler en maître,
Sans mes ordres exprès on ne doit point paroître;
Et sur-tout un Gaulois. Qu'il retourne en son Camp;
C'est parmi ses Soldats qu'il trouvera son rang.

SEXTUS.

Depuis quand sommes-nous sous ton obéissance,
Pour oser me parler avec tant d'arrogance ?
Le sort de mes pareils ne dépend point de toi;
Je ne relève ici que des Dieux & de moi.
Aux Loix du grand César nous rendîmes hommage;
Mais ce ne fut jamais à titre d'esclavage.
Comme de la valeur il connoissoit le prix,
Il estimoit en nous ce qui manque à son fils.
Sans le fer des Gaulois, le César qui me brave
Eût vu borner sa gloire au simple nom d'Octave.

OCTAVE.

Qu'entends-je ? Holà, Licteurs.

TULLIE.

César, modère-toi.
Apprends que ce Guerrier eſt ici ſur ma foi,
Sur celle des Romains dont tu n'es pas le maître,
Malgré tous les projets que tu formes pour l'être.
Si tu te plains de lui, pourquoi l'outrageois-tu?
Penſes-tu n'outrager que des cœurs ſans vertu?
S'il te faut des garans, je réponds de la ſienne;
Commence à nous donner des preuves de la tienne.
Si de l'humanité tu méconnois la voix,
Des Peuples alliés reſpecte au moins les droits.
Sois humain, généreux; & ceſſe de proſcrire,
Si tu veux ſur les cœurs t'établir un empire.
L'art de ſe faire aimer, & celui de régner,
Sont deux arts que ton père auroit dû t'enſeigner.
Mais en vain tu prétends livrer à ta vengeance
Un Guerrier qui n'eſt point ſoumis à ta puiſſance;
Juſqu'au dernier ſoupir je défendrai ſes jours.

OCTAVE.

Ingrate, qui des miens voulez trancher le cours,
Et de mes ennemis me rendre la victime,
Vous juſtifiez trop le courroux qui m'anime.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que cet audacieux,
Qui veut ne relever que de vous & des Dieux,
Dans ſes divers complots, plus ardent que vous-même,
Brave des Triumvirs l'autorité ſuprême.

Je ſais qu'il a ſauvé Meſſala, Métellus,
Lucilius, Piſon, les fils de Lentulus :
Mais, malgré ſon orgueil, je lui ferai connoître
Que je puis à mes loix l'immoler comme un traître.

SEXTUS.

En ſauvant tes Proſcrits, j'ai fait ce que j'ai dû.
Ton père, en pareil cas, eût loué ma vertu.
Toi-même, applaudiſſant à mes ſoins magnanimes,
Tu devrois me louer de t'épargner des crimes,
Et rougir, quand tu crois être au-deſſus de moi,
Qu'un Gaulois, à tes yeux, ſoit plus Romain que toi.
Viole nos traités, punis-moi d'aimer Rome,
Et d'oſer de nous deux être le plus grand-homme.

OCTAVE.

Téméraire étranger, tu m'apprends mon devoir;
Et ta mort....

TULLIE.

Si ma voix eſt ſur toi ſans pouvoir,
De ce rival des Dieux interroge l'image;
(*Elle lui montre la Statue de Céſar.*)
Que ſa clémence au moins devienne ton partage.
Du grand nom de Céſar ſi tu veux hériter,
Dans ſes ſoins vertueux commence à l'imiter.
Épargne ce Guerrier, je demande ſa vie;
Oſe me refuſer.

OCTAVE.

Imprudente Tullie,
Qui voulez de régner me donner des leçons,
Que ne me donnez-vous de plus nobles ſoupçons?
De la vertu, du moins, empruntez le langage.
J'aurois trop à rougir d'en dire davantage.
Mais je ne crois pouvoir mieux vous humilier,
Qu'en vous abandonnant le ſoin de ce Guerrier,
Que je crois en effet plus digne de clémence,
Qu'il ne ſe croit encor digne de ma vengeance.
Adieu.
(*aux Licteurs.*)
Vous, ſuivez-moi.

SCÈNE IV.

SEXTUS, TULLIE.

TULLIE.

Sextus, qu'avez-vous fait?

SEXTUS.

Trop peu pour mon courroux, puiſqu'il eſt ſans effet.
Tout Céſar n'eſt ici qu'un objet de colère.
Héritier de l'ingrat qui détruiſit mon père,

Octave n'eſt pour moi qu'un rival odieux
Dont l'orgueilleux mépris m'a rendu furieux.
Tenté plus d'une fois d'en punir l'inſolence....
Qu'il rende de ſes jours grâce à votre préſence.

TULLIE.

Sextus, ce fier rival n'en eſt pas un pour vous;
Un amant mépriſé ne fait point de jaloux:
Mais un grand cœur doit-il céder ſans eſpérance
Aux dangereux appas d'une aveugle vengeance?
Ah! quand même à Céſar on donneroit la mort,
Son trépas ſeul peut-il relever votre ſort?
Tout vous promet ailleurs de hautes deſtinées,
Qui, ſans gloire, en ces lieux, ſe verroient terminées.
Fuyons, mon cher Sextus; fuir n'eſt un déshonneur
Que pour ceux dont on peut ſoupçonner la valeur;
Fuyons, loin de tenter des efforts inutiles.
Tandis qu'en ce palais on nous laiſſe tranquilles,
Allons, ſans plus tarder, rejoindre Cicéron.
La vertu de Mécène, exempte de ſoupçon,
Ne nous en doit pas moins allarmer ſur ſon zèle.
Je vois, ſur ſon départ, que mon père chancèle.
Courons le raffermir: Octave eſt violent;
Pour nous perdre tous trois, il ne faut qu'un moment.

SEXTUS.

Ah! ne redoutez rien; je connois la prudence

De ce nouveau Tyran peu sûr de sa puissance.
Comme il me croit Gaulois, & qu'il a besoin d'eux,
Il craint trop d'irriter ces Peuples dangereux.

SCÈNE V.

PHILIPPE, SEXTUS, TULLIE.

TULLIE.

Jugez de ses frayeurs à l'objet qui s'avance;
C'est l'affranchi chargé du soin de sa vengeance,
Qui vient vous immoler, ou s'assurer de vous.
Ah! Sextus, laissez-moi m'offrir seule à ses coups.

SEXTUS.

Vous exposer pour moi, c'est m'outrager, Tullie.
M'enviez-vous l'honneur de défendre ma vie?
(*à Philippe.*)
Approche, digne chef des infâmes humains
Que César entretient pour ses lâches desseins.

PHILIPPE, *à part.*

Quel trouble dans mon cœur élève sa présence!
O mes yeux, contemplez! voilà sa ressemblance,
Le port majestueux de cet homme divin
Qui, tout percé de coups, vint mourir sur mon sein.

Hélas ! ſi c'étoit lui.... Mais puis-je méconnoître
Et les traits & la voix de mon auguſte maître ?
Quelle horreur en ces lieux règne de toutes parts !
Dieux ! quel ſpectacle affreux vient frapper mes regards !

(*Il s'appuie ſur les débris de la Statue de Pompée.*)

Chers débris, monumens de la fureur d'Octave,
Arroſez-vous des pleurs d'un malheureux Eſclave ;
Ou plutôt, revivez, triſte objet de mes vœux,
Et venez recevoir l'âme d'un malheureux.
Je me meurs.

TULLIE.

Que dit-il ? Et qu'eſt-ce qui l'arrête ?

SEXTUS.

Avance ; à m'immoler ta main eſt-elle prête ?
Que vois-je ? Quel mortel ſe préſente à mes yeux ?
Grands Dieux ! N'eſt-il donc plus de vertu ſous les Cieux ?
L'erreur qui me flattoit malgré moi ſe diſſipe.
Qui m'eût dit qu'à regret je reverrois Philippe ?
Ce fidèle affranchi du plus grand des mortels,
Qui ſembloit avec lui partager ſes Autels,
Que ſes derniers ſoupirs avoient couvert de gloire ;
Ce Philippe, autrefois ſi cher à ma mémoire ;
Qui ſut de la vertu m'applanir les chemins,
Philippe eſt devenu chef de mes aſſaſſins.
Tu pleures, cœur ingrat ! Que de torrens de larmes
Il faudroit pour laver tes parricides armes !

Va,

Va, comble tes forfaits : ſi tes barbares mains
N'ont point aſſez trempé dans le ſang des Romains,
Viens, cruel, dans le mien, ennoblir ton épée ;
Plonge-la dans le ſein du malheureux Pompée.

PHILIPPE.

Ah, Sextus !

SEXTUS.

Serois-tu capable d'un remord ?

PHILIPPE.

Écoutez-moi, mon Maître, ou me donnez la mort.
Daignez vous rappeller l'hiſtoire de ma vie ;
D'aucun crime jamais elle ne fut flétrie.

SEXTUS.

Lève-toi.

PHILIPPE.

Non, Seigneur, ſouffrez qu'à vos genoux,
Avant que de mourir, je m'explique avec vous.

SEXTUS.

Lève-toi.

PHILIPPE.

Se peut-il que mon illuſtre Élève,
Contre un infortuné s'indigne & ſe ſoulève ?
A-t-il pu ſoupçonner un cœur tel que le mien
De vouloir enfoncer un poignard dans le ſien ?

(*Il montre la Statue de Pompée.*)
Hélas ! depuis la mort de ce Maître adorable,
Je n'ai fait que gémir de ſon ſort déplorable.
Octave, prévenu que j'avois mérité
Qu'un Maître pût compter ſur ma fidélité,
Me prévint, & bientôt m'accorda ſon eſtime.
On ſait que ce Tyran s'eſt fait une maxime
D'attacher à ſon ſort les hommes généreux
Qui par quelques vertus ſe ſont rendus fameux.
C'eſt ainſi que j'ai ſu gagner ſa confiance :
Mais, dans l'art de tromper imitant ſa ſcience,
Philippe n'a jamais trempé dans ſes forfaits,
Et Rome n'a de moi reçu que des bienfaits.
Mais c'eſt par d'autres ſoins qu'un Eſclave fidèle
Doit vous juſtifier ſon amour & ſon zèle.
Octave ne croit plus que vous ſoyez Gaulois.
Votre noble fierté, les accens de la voix,
Vos ſoins pour les Proſcrits échappés vers Oſtie,
Et l'ardeur que pour vous fait éclater Tullie,
Allarment à tel point ce cœur né ſoupçonneux,
Qu'il voudroit vous pouvoir ſacrifier tous deux;
Et, ſans bien pénétrer quelle eſt votre origine,
Il veut que cette nuit ma main vous aſſaſſine,
Sans croire cependant que vous ſoyez Sextus :
Mais il vous croit du moins un ami de Brutus.
Il vient de me quitter pour paſſer chez Fulvie;
Je crains qu'à Cicéron il n'en coûte la vie.

Les momens vous sont chers, & c'est fait de vos jours,
Si de ceux du Tyran je n'abrège le cours.
Pour sauver l'un de vous, il faut immoler l'autre :
Choisissez du trépas de César ou du vôtre.
Rien n'est sacré pour moi, dès qu'il s'agit de vous.

SEXTUS.

L'assassinat, Philippe, est indigne de nous.
Avant que d'éclater, tu pouvois l'entreprendre;
Mais, instruit du projet, je dois te le défendre.
Je m'en ferois un crime après l'avoir appris,
Et l'on t'eût pardonné de l'avoir entrepris.

PHILIPPE.

On ne peut trop louer un soin si magnanime :
Mais je vois d'un autre œil l'Autel & la Victime.
Le Destin n'a point mis des sentimens égaux
Dans l'âme de l'Esclave & celle du Héros.
Mon devoir le plus saint, c'est de sauver mon Maître.
Qui, d'Octave & de vous, aujourd'hui le doit être?
César ne fut jamais ni mon Dieu, ni mon Roi;
Et le plus fier Tyran n'est qu'un homme pour moi.
Si, pour vous soutenir, une égale fortune
Rendoit entre vous deux la puissance commune,
Et que de l'immoler vous eussiez le dessein,
Sextus pourroit ailleurs chercher un assassin.
Mais s'armer du poignard qu'un lâche nous destine,

Ce n'eſt que le punir, alors qu'on l'aſſaſſine.
Se laiſſer prévenir eſt moins une vertu,
Que l'imbécillité d'un courage abbattu.
Il ne vous reſte plus qu'une fuite douteuſe;
Pour le fils de Pompée elle feroit honteuſe.
Bientôt de toutes parts vous ſerez obſervé;
Prévenez donc le coup qui vous eſt réſervé.

TULLIE.

Rejettez les conſeils que Philippe vous donne;
Mais fuyons, puiſqu'ainſi votre honneur nous l'ordonne.
Allons trouver mon père, & remettons aux Dieux
Le ſoin de nous ſauver de ces funeſtes lieux.

PHILIPPE.

Moi, je vais retrouver Céſar: daignez attendre
Que je ſois en état du moins de vous défendre.
Vous verrez, ſi mon bras ne peut vous ſecourir,
Que Philippe avec vous eſt digne de mourir.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CICÉRON, *ſeul.*

Orgueilleux monumens d'une grandeur paſſée,
Qui par celle des Dieux n'étoit point effacée ;
Et vous, marbres ſacrés de nos premiers ayeux,
Qui faiſiez l'ornement de ces ſuperbes lieux ;
En vain, de vos travaux célébrant la mémoire,
Rome a cru de vos noms éterniſer la gloire ;
Bientôt vous ne ſerez qu'un horrible débris,
Et de nouveaux objets de larmes & de cris.
Déjà les rejettons de vos tiges fameuſes,
D'Antoine & de Céſar victimes malheureuſes,
N'offrent plus à nos yeux qu'un mélange confus
De morts & de mourans dans la fange étendus.

(*Il jette les yeux ſur le Tableau des Proſcriptions, & il y voit ſon nom.*)

Mais, parmi tant d'horreurs, quelle gloire imprévue
Vient ranimer mon cœur & briller à ma vûe ?
Mon nom ne ſera plus étouffé dans l'oubli,

Et dans ſes dignités le voilà rétabli.
Enfin je ſuis proſcrit; que mon âme eſt ravie!
Je renaîs, au moment qu'on m'arrache la vie.
Héros infortunés, ſouffrez que ce tableau
Me ſerve, ainſi qu'à vous, de trône & de tombeau.
Je mourrai dans ton ſein, ô ma chère Patrie!
Eh! que ne peut mon ſang épuiſer la furie
Des cruels Triumvirs qui s'abbreuvent du tien!
Qu'avec plaiſir pour toi j'aurois donné le mien!
Au milieu des tourmens je ſerois mort tranquille;
Je vivois pour toi ſeule, & je meurs inutile.
Quelqu'un vient.

SCÈNE II.

MÉCÈNE, CICÉRON.

CICÉRON.

C'EN eſt fait, voici l'heureux inſtant
Qui va livrer ma tête au glaive qui l'attend.
Mais, je l'eſpère en vain; c'eſt le ſage Mécène,
Qu'une pitié cruelle en tremblant me ramène,
Et qui me croit peut-être accablé de douleur
A l'aſpect du ſeul bien qui peut toucher mon cœur.

MÉCÈNE.

Malgré les ſoins divers dont vous étiez la proie,
Je lis dans vos regards une ſecrette joie
Qui diſſipe ma crainte & flatte mon eſpoir.
Céſar l'augmente encor, dès qu'il veut vous revoir.
Ah! Cicéron, ſouffrez que je vous concilie.
Pour triompher d'Antoine, & pour braver Fulvie,
Accordez votre fille aux ſoins officieux
D'un ami qui voudroit pouvoir l'unir aux Dieux;
Renoncez à l'orgueil de ces vertus auſtères,
Qu'en des temps moins cruels ſe preſcrivoient nos pères.
Ce n'eſt qu'en ſe pliant à la néceſſité,
Que l'on peut des Tyrans tromper l'autorité.
Un torrent n'a jamais cauſé plus de ravage,
Que lorſqu'à ſon courant on ferme le paſſage.
Laiſſez-le s'écouler, & nous donnez la paix :
Couronnez par ce don tous vos autres bienfaits.

CICÉRON.

Céſar vous auroit-il chargé de la conclurre,
Rebuté d'outrager les Dieux & la Nature?
Moins preſſé de la ſoif de groſſir ſes tréſors,
Vous auroit-il promis de reſpecter les morts;
De ne point dépouiller leurs enfans & leurs femmes
Des biens que ce cruel prodigue à des infâmes?
Ignorez-vous encor que des Édits nouveaux
Ordonnent de fouiller juſques dans les tombeaux;

Que ſon avidité, par des Loix inhumaines,
Impoſe des tributs juſqu'aux Dames Romaines?
Vous fait-il eſpérer que de notre union
L'inſtant ſera la fin de la proſcription?

MÉCÈNE.

C'eſt pour vous que d'hier Céſar l'a ſuſpendue.

CICÉRON.

Eh bien! ſur ce Tableau daignez jetter la vue.
(*Il lui montre le Tableau de la Proſcription.*)
Pour me mieux diſtinguer, c'eſt mon funeſte nom
Qui ſeul en fait le prix.

MÉCÈNE.

Dieux! quelle trahiſon!
Céſar auroit dicté cet arrêt ſanguinaire!
Mais non, je reconnois la main du téméraire
Qui ſeul aura tracé cet horrible décret.
Eh! quel autre qu'Antoine eût commis ce forfait?
Céſar, juſqu'à ce point, eût-il flétri ſa gloire?
Si je l'en ſoupçonnois, ou ſi j'oſois le croire,
Loin de tenter encor de le juſtifier,
Je ſerois le premier à le ſacrifier.
S'il eſt vrai que Céſar ait voulu vous proſcrire,
Sur ce même Tableau je vais me faire inſcrire.
Adieu; ſi je ne puis vous ſauver de ſes coups,
Vous me verrez combattre & mourir avec vous.

SCÈNE III.

CICÉRON, *seul.*

EH ! qu'importe à César que nous mourions ensemble,
Et qu'un même supplice aux Enfers nous rassemble !
Que je plains ton erreur, aveugle Courtisan,
Si tu crois par ta mort attendrir un Tyran !

SCÈNE IV.

CICÉRON, OCTAVE.

CICÉRON.

JE le vois ; terminons ma course infortunée
Par l'emploi que m'avoit commis ma destinée.
Parlons ; fassent les Dieux que mes derniers accens
Ne se réduisent point à des cris impuissans !

OCTAVE.

Cicéron, en ces lieux, n'a-t-il point vu Mécène ?

CICÉRON.

Je ne l'ai que trop vu pour accroître ma peine.
Mais, sur un autre point, César, écoute-moi ;

C'eſt l'unique faveur que j'exige de toi.
Je vois avec pitié que ta rigueur extrême
Attirera bientôt la foudre ſur toi-même.
Si, pour nous accabler de maux & de douleurs
La terre a ſes Tyrans, le Ciel a ſes vengeurs.
Crains, malgré ton pouvoir, que quelque main hardie
Ne te puniſſe un jour de tant de barbarie.
Quels monſtres ont jamais immolé des enfans ?
Peut-on trop reſpecter ces êtres innocens ?
Hélas ! de tes fureurs victimes lamentables,
Leurs meres ne ſont pas pour toi plus redoutables ;
Et cependant tu veux les priver de leurs biens :
Céſar leur eût plutôt prodigué tous les ſiens.
C'étoit par des bienfaits qu'il vengeoit une injure ;
Son fils, pour ſe venger, détruiroit la Nature.
Eſt-ce ainſi que tu veux ſuccéder à Céſar,
Ce Héros qui traînoit tous les cœurs à ſon char ?
Imite ſa bonté ; crois-moi, fais-nous connoître
Que tu peux l'égaler, le ſurpaſſer peut-être.

OCTAVE.

Et pourquoi n'imputer qu'à moi ſeul ces décrets
Dont Rome a reſſenti de ſi cruels effets ?
Antoine eſt-il pour eux un Dieu plus favorable ?

CICÉRON.

Eh ! qui pourroit fléchir ce tigre inexorable,

Dans l'ivreſſe, l'orgueil & le luxe allaité,
Monſtre, que le Deſtin n'a que trop bien traité,
Et qui, pour ton malheur, nourri dans le carnage,
N'a pour toute vertu, qu'une valeur ſauvage?
Céſar, dès qu'il s'agit d'avoir recours aux Dieux,
Qui d'Antoine ou de toi leur reſſemble le mieux?
Le Ciel de ſes bienfaits t'enrichit ſans meſure;
Reſpecte les faveurs que te fit la Nature.
Que n'as-tu pas reçu de ſa prodigue main?
Tous les dons d'un génie au-deſſus de l'humain.
Lorſqu'il ne tient qu'à toi d'être adoré dans Rome,
Te ſied-il d'être Antoine, ou de n'être qu'un homme?
Sois Céſar, ſois un Dieu : tu le peux, tu le dois;
Trop heureux que le ſort te laiſſe un ſi beau choix.

OCTAVE.

Tu n'auras pas en vain recours à ma clémence,
Ni d'un ſexe timide embraſſé la défenſe.
Je ſouſcris à tes ſoins; je veux, en ta faveur,
Abolir ces décrets qui te font tant d'horreur.
Au ſort des malheureux une âme ſi ſenſible
Pour moi ſeul aujourd'hui ſera-t-elle inflexible?
Je viens ſur ta fierté faire un dernier effort.
Qu'avec mon amitié la tienne ſoit d'accord.
Je ne refuſe rien, lorſque ta voix m'implore :
Laiſſe-moi triompher du fiel qui te dévore;

Réunissons deux cœurs divisés trop long-temps
Pour des cœurs vertueux, j'ôse dire aussi grands.

CICÉRON.

Octave, tu me fis admirer ton enfance.
J'attendois encor plus de ton adolescence;
Tu m'as trompé. Les cœurs remplis d'ambition
Sont sans foi, sans honneur, & sans affection.
Occupés seulement de l'objet qui les guide,
Ils n'ont de l'amitié que le masque perfide;
Prodigues de sermens, avares des effets,
Le poison est caché même sous leurs bienfaits.
La gloire d'un grand-homme est pour eux un supplice,
Et pour lui, tôt ou tard, devient un précipice.
Je n'espère plus rien, & je crains encor moins.
Garde pour tes amis tes bontés & tes soins;
Pour en être, il faudroit aimer la tyrannie.

OCTAVE.

Déchire le bandeau d'une aveugle manie,
Erreur dont ton orgueil s'est laissé prévenir,
Et rougis des discours que tu m'ôses tenir.
Que peut me reprocher ton injuste colère?
Qu'ai-je fait, qu'avant moi n'eût fait ici mon père?
N'obéissoit-on pas, lorsque César vivoit?

CICÉRON.

Sois seulement son ombre, & je suis ton sujet.

Du bonheur des humains ſage dépoſitaire,
En faiſant toujours bien, ne ſonge qu'à mieux faire;
Sois clément, vertueux, & rétablis les Loix,
Je ſerai le premier à te donner ma voix.
Mais, tant que je verrai des tigres en furie
Déchirer les enfans de ma triſte patrie,
Je ferai de mes cris retentir l'Univers,
Et je les porterai juſques dans les Enfers.

OCTAVE.

Pour me livrer la guerre avec plus d'aſſurances,
Des hommes & des temps pèſe les circonſtances.
Mon père n'eut jamais que ſa gloire à venger,
Ainſi Céſar pouvoit pardonner ſans danger;
Pour un autre Céſar il n'eut point à proſcrire.
Qui, d'ailleurs, eût oſé lui diſputer l'Empire?
Je ne ſuis entouré que de vils Sénateurs,
Opprobres des humains, lâches perturbateurs,
Que ſe fût immolé la juſtice ordinaire;
Dont Brutus a voulu lui-même ſe défaire,
Et que ce meurtrier n'a laiſſés dans ces lieux
Que pour m'aſſaſſiner, ou me rendre odieux:
Car de mes ennemis l'indigne politique
Ne tend qu'à me charger de la haîne publique.
Mais, en de vains diſcours c'eſt trop nous engager.
Je ne ſuis pas venu pour me faire juger.
Pour la dernière fois je demande Tullie.

CICÉRON.

Faut-il que jusques-là ta grandeur s'humilie?
D'un amour simulé laissons là les attraits.
Va, je t'ai pénétré plus que tu ne voudrois.
Les doux liens du cœur, étrangers dans ton âme,
Ne triompheront point de l'ardeur qui t'enflamme;
C'est la soif de régner, voilà ce que tu veux:
Mais, comme il faut voiler ce projet dangereux,
Tu veux en imposer par l'hymen de Tullie;
Faire croire aux Romains, puisqu'à toi je m'allie,
Que j'épouse à mon tour ta haîne & ta fureur,
En faveur d'un hymen qui me comble d'honneur;
Si je t'ouvre un chemin à la grandeur suprême,
Que je l'applanis moins pour toi que pour moi-même;
Et qu'enfin, c'est moi seul qui dicte tes arrêts:
(*) Prétexte précieux pour m'immoler après.

OCTAVE.

Si j'avois de te perdre une secrette envie,
Qui pourroit m'engager à retenir Fulvie?
Imprudent Orateur, songe que ton orgueil
A de tes intérêts toujours été l'écueil.
S'il me faut, pour régner, l'appui d'une famille,
Qu'ai-je besoin, dis-moi, de toi ni de ta fille?

(*) Prétexte spécieux de m'immoler après.

Ce Vers est celui du Manuscrit de la Comédie Françoise.

Ingrat, ſi tu jouis de la clarté du jour,
Apprends que tu ne dois ce bien qu'à mon amour;
Vois ton nom.

CICÉRON.

Je l'ai vu, Céſar; je t'en rends grâce.
Mais il ne s'agit pas du ſort qui me menace,
Il s'agit des Romains. Pour la derniere fois,
D'un ami malheureux daigne écouter la voix.

OCTAVE.

Je n'écoute plus rien d'un ami ſi perfide;
Ce n'eſt pas l'intérêt de Rome qui te guide.
Ce fameux Clodomir, ce rival odieux,
Qu'avec tant de ſecret tu cachois en ces lieux,
Injurieux objet d'une lâche tendreſſe,
Eſt le ſeul où ton cœur aujourd'hui s'intéreſſe.
C'eſt l'amant de Tullie; ôſe me le nier.

CICÉRON.

Je ne chercherai pas à m'en juſtifier.
Pourquoi de ce rival te ferois-je un myſtère?
A-t-il trempé ſes mains dans le ſang de ton père?
Ou, ſi c'eſt un forfait que d'aimer les Romains,
Implacable Tyran, détruis tous les humains.
C'eſt dans la cruauté que brille ton courage.

OCTAVE.

Ah! c'eſt pouſſer trop loin le mépris & l'outrage.

Adieu, je t'abandonne à mon inimitié.

CICÉRON.

Va, fuis; je l'aime mieux encor que ta pitié.
Celle de tes pareils à la fois déshonore
Et celui qu'elle épargne & celui qui l'implore.

SCÈNE V.

CICÉRON, *ſeul.*

Mais que ſont devenus mes enfans malheureux,
Depuis l'inſtant fatal qui m'a ſéparé d'eux?
Ma fille dans ſa fuite a-t-elle été ſurpriſe,
Ou Sextus auroit-il manqué ſon entrepriſe?
Hélas! de Tuſculum s'ils ont pris le chemin,
Dans mes triſtes foyers ils m'attendront en vain;
Je ne reverrai plus ce peuple que j'adore.
Eh! puis-je déſirer de le revoir encore?
J'obtiens le ſeul honneur que j'avois ſouhaité;
Et du moins je pourrai mourir en liberté.....



SCÈNE VI.

CICÉRON, SEXTUS, TULLIE,

CICÉRON.

Mais, je vois mes enfans. Chers témoins de ma joie,
C'eſt pour la partager que le Ciel vous envoie.
Le deſtin va bientôt terminer mes malheurs,
Et mon ſort eſt trop beau pour mériter des pleurs.
Viens, ma fille, jouïs des honneurs de ton père.
Vois, lis ſur ce Tableau la fin de ma misère.
Sextus, vous m'avez vu le front humilié,
Que, parmi ces grands noms, le mien fût oublié.
Je me plaignois à tort des mépris d'un barbare;
Pardonnons-lui tous deux un affront qu'il répare.

TULLIE.

Seigneur, eſt-ce donc là ce deſtin glorieux,
Qui doit être pour nous ſi grand, ſi précieux?
Mourir dans les tourmens, victime de Fulvie,
C'eſt mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie.
Eh! comment, ſans rougir d'un ſi cruel tranſport,
Pouvez-vous avec joie annoncer votre mort?
Changerez-vous toujours d'avis & de conduite?
Un grand cœur doit avoir plus d'ordre & plus de ſuite.

A peine vous formez un généreux deſſein,
Qu'à l'inſtant même il eſt banni de votre ſein.
A l'amour paternel un faux honneur ſuccède,
Et, plus le mal eſt grand, plus on fuit le remède.
Céſar ne vous a point encore abandonné.
Si nous mourons, c'eſt vous qui l'aurez ordonné.
Vous le ſavez, la mort n'a rien qui m'épouvante;
Des cœurs infortunés c'eſt la plus douce attente.
Ce qui me fait gémir, c'eſt de voir votre cœur
S'honorer d'un trépas qui n'eſt qu'un déshonneur.
Mais de ce même fer dont l'amour de Tullie
S'eſt armé pour défendre une ſi belle vie,
Si vous vous obſtinez à reſter en ces lieux,
Je ſaurai, malgré vous, m'immoler à vos yeux.

CICÉRON.

Ah! ma fille, étouffez ce tranſport téméraire.

SEXTUS.

Mon père, il vous apprend ce que vous devez faire.
Se peut-il qu'un grand cœur ſe montre ſi jaloux
Des honneurs qu'un Eſclave obtiendroit comme vous?
Quel miſérable orgueil pour une âme Romaine!
Ah! loin de nous vanter une gloire ſi vaine,
Rougiſſez de vous voir proſcrit ſur ce Tableau.
C'eſt dans le Ciel qu'il faut inſcrire un nom ſi beau.
Des plus nobles Proſcrits je viens d'armer l'élite,

C'eſt à mourir entr'eux que l'amour nous invite.
Laiſſerez-vous périr ces Guerriers généreux
Qui s'expoſent pour vous au ſort le plus affreux?
Un Romain, tant qu'il veut, peut rétablir ſa gloire;
C'eſt en cherchant la mort qu'il trouve la victoire.
Lorſqu'il faut terminer ſes déplorables jours,
Eſt-ce au fer des bourreaux qu'il faut avoir recours?

CICÉRON.

Ah! je n'aſpire point aux honneurs de la guerre;
Le Ciel ne m'a point fait pour déſoler la Terre,
Ni pour briller dans l'art des travaux meurtriers.
Ainſi que ſes vertus, chacun a ſes lauriers.
Et que peut m'importer, dès qu'il faut que je meure,
Quelle main me viendra marquer ma derniere heure?
Lorſqu'on ne peut plus vivre, il faut ſavoir mourir,
Et ſe rendre, quand rien ne peut nous ſecourir.
A quoi me ſervira votre valeur ſuprême,
Plus terrible cent fois pour moi que la mort même?
Tullie eſt un Héros au-deſſus du trépas,
Qui viendra s'élancer à travers les Soldats.
Voulez-vous qu'à mes yeux on égorge ma fille,
Et l'héritier qui peut relever ma famille?
Et comment oſez-vous haſarder nos amis,
Dès que le moindre eſpoir ne nous eſt plus permis?
Dans l'ardeur de tenter une vaine défenſe,
Les ferez-vous périr pour toute récompenſe?

SEXTUS.

Eh bien ! ſi rien ne peut nous ſauver de la mort,
Nous mourrons tous, du moins dignes d'un meilleur ſort.

CICÉRON.

C'eſt parler en Soldat, dont l'ardente manie
Mépriſe également & la mort & la vie.
Je ſuis père, & je dois mieux penſer qu'un amant
Qui ne conſulte plus que ſon emportement.
On n'en veut qu'à moi ſeul en ce moment funeſte,
Faut-il imprudemment ſacrifier le reſte ?
Mon ſang appaiſera la fureur des Tyrans;
Ah ! laiſſez-lui l'honneur de ſauver mes enfans.
Calmez les fiers tranſports de ce cœur indomptable :
Ma mort eſt déſormais un mal inévitable.
Ma fille, qui n'a plus d'autre ſoutien que vous,
Aura-t-elle à pleurer ſon père & ſon époux ?
Adieu, mon cher Sextus; adieu, chère Tullie;
Pour m'aimer plus long-temps, conſervez votre vie.
On vient. Ah! c'en eſt fait; Dieux! quel moment affreux!
Hélas ! pour ma défenſe, ils ſe perdront tous deux.



SCÈNE VII.

CICÉRON, SEXTUS, TULLIE, PHILIPPE.

PHILIPPE, *à Sextus.*

Vos amis aſſemblés ſous diverſes cohortes,
Pour vous accompagner, ſont déjà loin des portes.
(*à Tullie.*)
Madame, en ce moment, daignez ſuivre ſes pas.
Du ſort de Cicéron ne vous allarmez pas.
Octave, qui ne veut que ſemer l'épouvante,
A cru, pour ébranler votre âme trop conſtante,
Devoir ranger ſon nom au nombre des Proſcrits;
Mais, malgré le courroux dont ſon cœur eſt épris,
Il ne peut conſentir à livrer votre père.
Ainſi ne craignez rien de ſa feinte colère.
(*à Cicéron.*)
Loin de vouloir, Seigneur, en terminer le cours,
Il vient de m'ordonner de veiller ſur vos jours.
Marchons à Tuſculum, tandis qu'avec Tullie,
Sextus ira ſe rendre au rivage d'Oſtie.

CICÉRON.

Adieu, triſte témoin de mes vœux ſuperflus,
Palais infortuné, je ne vous verrai plus.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, *seul.*

JE le connois enfin, ce rival trop heureux,
Que, pour nous, son seul nom rendoit si dangereux,
L'audacieux Sextus, que César, trop facile,
Laissa vivre, ou plutôt règner dans la Sicile,
Et dont il n'est sorti que dans le noir dessein
De me plonger peut-être un poignard dans le sein.
Le traître n'a que trop attenté sur ma vie,
En séduisant le cœur de l'ingrate Tullie.
Que de soins différens m'agitent tour-à-tour !
Un Peuple mutiné, l'ambition, l'amour.
Sont-ce donc là les biens que tu cherchois, Octave,
Et dont, pour ton honneur, tu n'es que trop esclave?
Règne, puisque tu veux soumettre l'Univers ;
Mais, en l'en accablant, partage moins ses fers.
Sextus, qui te bravoit, échappe à ta vengeance.
Avec une valeur égale à sa naissance,
Que n'ai-je point encore à redouter de lui?

Voilà ce qui me doit occuper aujourd'hui.
Sans être ſecouru que de ſa ſeule épée,
Sextus, par ſes exploits, fait revivre Pompée.
Nous le verrons un jour diſputer avec nous
Un fardeau dont le poids ne paroît que trop doux.
(*) Mais je ſaurai bientôt prévenir ſon attente;
Immolons à la fois Sextus & ſon amante.
Heureuſement Tullie eſt encor dans nos mains,
Et de Rome ſon père a repris les chemins;
Bientôt Hérennius, qui devoit l'y conduire,
De ſon ſort, quel qu'il ſoit, aura ſoin de m'inſtruire.
Mais, Mécène paroît.

SCÈNE II.

OCTAVE, MÉCÈNE.

OCTAVE.

Cher ami, que mon cœur
Avoit beſoin de toi pour calmer ma douleur!
Philippe m'a trahi : cet Eſclave infidèle,

(*) Mais ma fureur ſaura prévenir ſon attente;
Ou, du moins, pour jamais lui ravir ſon amante.

Ces Vers ſe trouvent dans le Manuſcrit de la Comédie Françoiſe.

Que je croyois ſi sûr & ſi rempli de zèle,
Par ſes fauſſes vertus abuſant mes eſprits,
Étoit d'intelligence avec tous les Proſcrits.
C'eſt lui qui les a tous ſauvés de ma pourſuite,
Et qui ſeul de Sextus a préparé la fuite.

MÉCÈNE.

Philippe n'a jamais mieux rempli ſon devoir
Qu'en trompant votre haîne & votre fol eſpoir.
Et, d'ailleurs, devoit-il vous livrer ſon Élève?
A ce nom ſi chéri déjà l'on ſe ſoulève.
Si, par malheur, Sextus fût reſté dans vos mains,
Vous euſſiez contre vous armé tous les Romains.
Mais, n'êtes-vous point las de tant de barbaries,
Et d'exercer ici l'empire des Furies?

OCTAVE.

Qu'entends-je!

MÉCÈNE.

Les diſcours d'un ami vertueux,
Dont vous approuveriez le zèle impétueux,
Si de quelque retour votre âme étoit capable;
Mais, aux cris, comme aux pleurs, elle eſt impénétrable.
Vous ne ſerez que trop entouré de flatteurs,
Et que trop inſpiré par de vils délateurs;
C'eſt l'unique entretien où vous trouviez des charmes.
Je ne puis plus vous voir ſans répandre des larmes.

L'ami que j'avois cru digne d'être adoré,
C'eſt le même par qui je ſuis déshonoré.
Tandis que c'eſt lui ſeul qui détruit, perſécute,
Aux pleurs qu'il fait verſer c'eſt moi qui ſuis en bute.
Vos Soldats, rebutés de ſervir d'aſſaſſins,
M'ont déjà reproché vos ordres inhumains.
(*) On diroit qu'en effet votre cœur ſanguinaire
Fait du ſang des Mortels ſa ſubſtance ordinaire,
Qu'il ne voit qu'à regret des hommes innocens :
Car vous les croyez tous criminels ou méchans;
Et bientôt, à vos yeux, dans ſon ſein déplorable,
Rome n'offrira plus qu'un gouffre abominable,
Que vous acheverez de combler de forfaits.
Mais, comme je ſuis las d'en ſupporter le faix,
Adieu.

OCTAVE.

Quoi! c'eſt ainſi que Mécène me quitte!
D'où peut naître, dis-moi, le tranſport qui t'agite?
Ah! loin de redoubler mon trouble & ma terreur,
De l'état où je ſuis adoucis la rigueur.

(*) Pourſuivez, achevez de mettre Rome en cendre;
Mais de votre amitié je ne veux plus dépendre.
Il faudroit à la fin partager vos forfaits;
Et, comme je ſuis las d'en ſupporter le faix,
Adieu.

Ces Vers ſe trouvent dans le Manuſcrit de la Comédie Françoiſe.

Tu ſais que, dès hier, j'ai ceſſé de proſcrire.
Antoine, qui jouït avec moi de l'Empire,
Pour me perdre d'honneur, par ſes détours ſecrets,
Fait paſſer ſous mon nom ſes horribles décrets.

MÉCÈNE.

(*) Eſt-ce à vous de remper ſous les loix d'un infâme
Aſſervi lâchement aux fureurs d'une femme?
Triumvir comme lui, libre de tout oſer,
Au plus cruel trépas il falloit s'expoſer,
Et laver dans ſon ſang une pareille injure.
Un affront vit toujours ſur le front qui l'endure;
Qui ne s'en venge pas eſt fait pour le ſouffrir.
On croiroit, à vous voir tour-à-tour vous flétrir
Par l'odieux trafic des plus illuſtres têtes,
Que vous vous partagez le fruit de vos conquêtes.
Il abandonne un oncle; & vous, un protecteur,
Dont vous avez long-temps recherché la faveur,
A qui ſeul vous devez votre grandeur ſuprême,
Et qu'il falloit ſauver aux dépens de vous-même.

(*) Ah! Céſar, qui ſe plaint d'un Collègue perfide,
Du ſang du malheureux eſt il donc moins avide?
Eſt-il quelque douleur qui vous puiſſe attendrir?
On croiroit, à vous voir l'un l'autre vous flétrir
Par l'odieux trafic. . . . . &c.

Ces Vers ſe trouvent dans le Manuſcrit de la Comédie Françoiſe.

OCTAVE.

Ceſſe de m'effrayer, & me nomme l'objet
Qui fait couler tes pleurs.

MÉCÈNE.

Ingrat, qu'avez-vous fait?
Hélas! hier encore il exiſtoit un homme
Qui fit par ſes vertus les délices de Rome,
Mémorable à jamais par ſes talens divers,
Dont le génie heureux éclairoit l'Univers.
Il n'eſt plus.... Son ſalut vous eût couvert de gloire,
Et de vos cruautés effacé la mémoire.
Qu'ai-je beſoin encor de vous dire ſon nom?
Ah! laiſſez-moi vous fuir & pleurer Cicéron.

OCTAVE.

Qui? moi, j'aurois livré ce mortel admirable!
Et c'eſt de ce forfait toi qui me crois coupable?

MÉCÈNE

C'eſt en l'abandonnant que vous l'avez livré.
De ſang & de fureur votre cœur enivré,
Soigneux de me cacher la moitié de ſes crimes,
Laiſſe au Tibre le ſoin de compter ſes victimes.

OCTAVE.

Ah ! Mécène, un moment du moins écoute-moi.
Je ne veux, entre nous, d'autre juge que toi.
Moi-même, pour ſauver le père de Tullie,
J'ai diſpoſé ſa fuite à l'inſu de Fulvie,
Et chargé de ce ſoin Léna, Salvidius,
Soutenus par Philippe & par Hérennius ;
C'eſt par eux qu'en ſecret je le faiſois conduire,
Sans prévoir que, peut-être, on pouvoit les ſéduire.
Comment s'en défier, & ſur-tout de Léna,
Tribun, que j'ai reçu de la main d'Agrippa ?
D'ailleurs, à Cicéron Léna devoit la vie.

MÉCÈNE.

C'eſt à ſon défenſeur, lui ſeul qui l'a ravie.
L'intrépide Orateur a vu, ſans s'ébranler,
Lever ſur lui le bras qui l'alloit immoler.
« C'eſt toi, Léna, dit-il, que rien ne te retienne.
» J'ai défendu ta vie, arrache-moi la mienne.
» Je ne me repens point d'avoir ſauvé tes jours,
» Puiſque des miens c'eſt toi qui dois trancher le cours ».
A ces mots, Cicéron lui préſente la tête,
En s'écriant : « Léna, frappe ; la voilà prête ».
Léna, tandis que l'air retentiſſoit de cris,
L'abbat, court chez Fulvie en demander le prix.
Un objet ſi touchant, loin d'attendrir ſon âme,

N'a fait que redoubler le courroux qui l'enflamme ;
Les yeux étincelans de rage & de fureur,
Elle embraſſe Léna, ſans honte & ſans pudeur ;
Saiſit avec tranſport cette tête divine,
Qui ſemble avec les Dieux diſputer d'origine,
En arrache.... Epargnez à ma vive douleur
La ſuite d'un récit qui vous feroit horreur.
Nous ne l'entendrons plus, du feu de ſon génie
Répandre dans nos cœurs le charme & l'harmonie ;
Fulvie a déchiré de ſes indignes mains
Cet objet précieux, l'oracle des humains :
Mais on ne m'a point dit, après ce coup funeſte,
Ce que ſa barbarie a pu faire du reſte.

OCTAVE.

Eh bien ! ſur Cicéron ſuis-je juſtifié ?

MÉCÈNE.

Si ce n'eſt pas Céſar qui l'a ſacrifié,
Que de ſa mort, du moins, la plus haute vengeance
De Céſar ſoupçonné faſſe voir l'innocence.

OCTAVE.

Si je m'en vengerai ? Quoi ! tu peux en douter ?
Ta douleur ſur ce point n'a rien à redouter ;
Ma haîne déſormais ne peut être aſſoupie,

Qu'en noyant dans ſon ſang l'exécrable Fulvie.
Ce n'eſt pas Lucius qui m'en fera raiſon;
C'eſt Antoine qui doit payer pour Cicéron.
Si tu m'aimes encor, va me chercher ſa fille;
Je veux de ce grand-homme adopter la famille.
De tes cris, de tes pleurs tu m'as importuné,
Rends-moi de Cicéron le reſte infortuné.
Pardonne à mon dépit une fatale feinte
Qui porte à ma tendreſſe une ſi rude atteinte.
En croyant l'effrayer, hélas! je l'ai perdu.
Par pitié, rends ſa fille à mon cœur éperdu.
Je ne me connois plus, que mon ſort t'attendriſſe.

MÉCÈNE.

C'eſt vouloir de vos maux accroître le ſupplice.
Eh! comment oſez-vous ſouhaiter de la voir?
Pourrez-vous ſoutenir ſes pleurs, ſon déſeſpoir?
Peignez-vous les tourmens où Tullie eſt en proie.

OCTAVE.

Ah! n'importe, Mécène; il faut que je la voie.

MÉCÈNE.

Il eſt vrai que Tullie eſt rentrée en ces lieux,
Et j'ai cru qu'il falloit la ſouſtraire à vos yeux.
Sans vouloir cependant la voir ni la contraindre,
(De ſon juſte courroux que ne doit-on pas craindre?)

J'ai pris ſoin ſeulement qu'en ces momens affreux,
On ne l'inſtruisît point de ſon ſort rigoureux.
N'allez point irriter une âme impérieuſe,
Dont rien n'arrêteroit la haîne audacieuſe;
Quels efforts aujourd'hui n'a point tenté ſon bras
Pour Sextus, entraîné par ſes propres Soldats?
La dignité des mœurs, la vertu la plus pure,
Ne ſont pas les ſeuls dons que lui fit la Nature.
Tullie en a reçu la valeur de Sextus,
Les charmes de ſon ſexe & le cœur d'un Brutus;
Et vous la renverrez, ſi vous daignez m'en croire.
Tant d'amour convient-il avec autant de gloire?
Qu'eſpérez-vous d'un cœur épris d'un autre amant?
Faites-en à Sextus un généreux préſent.

OCTAVE.

Mes fureurs n'ont que trop juſtifié ſa haîne....
C'en eſt fait, j'y conſens; renvoyons-la, Mécène;
Puiſqu'il faut s'occuper de ſoins plus glorieux.....



SCÈNE III

SCÈNE III ET DERNIÈRE.

TULLIE, OCTAVE, MÉCÈNE.

OCTAVE.

JE la vois.... Juſte Ciel!... Cachons-nous à ſes yeux.

TULLIE.

Pourquoi me fuyez-vous, Céſar? je ſuis vaincue,
Les Soldats de Sextus l'ont ſouſtrait à ma vue.
Vous avez triomphé de moi comme de lui.
Hélas! dans mes malheurs où trouver un appui?
Ne redoutez plus rien de la fière Tullie,
Il n'eſt point de fierté que le ſort n'humilie.
Loin de vous refuſer à mes triſtes regards,
Faites revivre en vous la bonté des Céſars.
Si j'ai porté trop loin les mépris & l'audace,

(*elle lui montre la Statue de Céſar.*)

Au nom de ce Héros, daignez me faire grâce.
Ah! Seigneur, par pitié rendez-moi Cicéron;
Honorez-nous tous deux d'un généreux pardon.
En des tems plus heureux votre haîne endurcie
Eût été déſarmée au ſeul nom de Tullie.

OCTAVE.

Ce nom n'eſt point encore effacé de mon cœur :
Un ſeul jour n'éteint point une ſi vive ardeur ;
Et des feux que Tullie allume dans une âme,
Elle ne ſait que trop éterniſer la flamme ;
Et, malgré le mépris dont vous payez mes vœux,
J'oublie, en vous voyant que je ſuis malheureux ;
Et j'ôſe me flatter que, moins préoccupée,
Vous euſſiez reſpecté Céſar devant Pompée.
Le Ciel ne le fit point pour être mon égal ;
Il n'eſt pas même fait pour être mon rival.

TULLIE.

Ah! Céſar, eſt-il temps de me chercher des crimes ?
Daignez vous occuper de ſoins plus légitimes.
Vous avez trop connu le cœur de Cicéron,
Pour en avoir conçu le plus léger ſoupçon.
Si de quelque refus vous avez à vous plaindre,
Son auſtère vertu ne laiſſe rien à craindre.
A-t-il des conjurés emprunté le ſecours,
Ou verſé dans les cœurs le poiſon des diſcours ?
Il a toujours gardé le plus profond ſilence ;
Sa fuite ne peut être un motif de vengeance,
Puiſque vous-même avez ordonné ſon départ.
Philippe étoit d'ailleurs chargé, de votre part,
Avec Hérennius, du ſoin de le défendre.

OCTAVE.

Mais, ſi vous n'aviez point deſſein de me ſurprendre,
Auriez-vous de Sextus accompagné les pas,
Et, pour le ſoutenir, corrompu mes Soldats?

TULLIE.

Quel peut être l'effroi que Sextus vous inſpire?
Ce n'eſt pas en fuyant qu'on diſpute un Empire.
L'a-t-on vu contre vous ſoulever les eſprits,
Ou d'un nom redouté ranimer les débris?
Il en eût recouvré la puiſſance uſurpée,
S'il ſe fût un moment fait voir comme Pompée.
Ah! du ſort de Sextus ne ſoyez point jaloux;
Philippe n'a voulu que l'éloigner de vous.
Son Maître infortuné, qui n'a plus d'autre aſyle,
Va ſans doute avec lui regagner la Sicile.
Faites-vous un ami de ce jeune Héros;
Il eſt digne de vous par ſes nobles travaux.
Céſar, vous ignorez qu'une main meurtrière
Vous auroit, ſans Sextus, privé de la lumière.
Tandis que votre haîne éclate contre lui,
C'eſt ſa ſeule vertu qui vous ſauve aujourd'hui.
Pour l'en récompenſer, permettez que mon père
Aille près de Sextus terminer ſa misère;
Prenez, en leur faveur des ſentimens plus doux.

OCTAVE.

Mais, Madame, Sextus eſt-il donc votre époux?
Si-tôt qu'à votre hymen je ne dois plus prétendre,
Aux vœux de mon rival je conſens de vous rendre.

TULLIE.

Ah! Céſar, vos détours ſont trop injurieux.
Plus ſincère que vous, je m'expliquerai mieux.
De Sextus, il eſt vrai, je dois être l'épouſe.
Loin de vouloir tromper votre flamme jalouſe,
J'avoûrai, ſans rougir, que nous avons tous deux,
Malgré tant de malheurs, brûlé des mêmes feux:
Mais, quel que ſoit l'amour qu'il inſpire à Tullie,
Si vous m'aimez encor, je vous le ſacrifie.
Vous pourrez d'un ſeul mot rendre mon ſort heureux;
Parlez, me voilà prête à contenter vos vœux.
Un ſi grand ſacrifice eſt le prix de mon père;
Rendez à ma douleur une tête ſi chère,
Apprenez-moi du moins ce qu'il eſt devenu.

OCTAVE.

Hérennius ici n'a point encor paru.
Mécène, en attendant, prenez ſoin de Tullie.
Je vais ſur Cicéron interroger Fulvie.

TULLIE.

Non, César, demeurez.... Mais, quel objet nouveau
Vient frapper mes regards ſous ce triſte Tableau?
Hélas! je reconnois la céleſte Tribune
Que mon père occupoit avant ſon infortune.
C'eſt de-là que, rempli d'un feu toujours divin,
Il ſembloit prononcer les arrêts du Deſtin.....
Plus j'ôſe l'obſerver, plus ma frayeur augmente.
Mécène.... la Tribune.... elle eſt toute ſanglante.
Ce voile, encor fumant, caçhe quelque forfait.
N'importe, je veux voir.

(*elle monte à la Tribune, & lève le voile.*)

Dieux! quel affreux objet!
La tête de mon père!... Ah! monſtre impitoyable,
A quels yeux offres-tu ce ſpectacle effroyable?

OCTAVE.

L'horreur qui me ſaiſit, à ce terrible aſpect,
Pourroit juſtifier l'homme le plus ſuſpect.
On n'en peut accuſer que la main de Fulvie.

TULLIE.

La tienne a-t-elle moins fait voir de barbarie?

Ne lui conteste point un coup digne de toi.
O Sextus ! tout est mort & pour vous & pour moi.
Traître, pour assouvir la fureur qui t'anime,

(*elle se tue.*)

Tourne les yeux ; voilà ta dernière victime.

FIN.

DISCOURS
ACADÉMIQUES.



Monſieur DE CRÉBILLON *ayant été élu, par Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, à la place de M.* DE LA FAYE, *y prit ſéance le Jeudi 27 Septembre 1731, & prononça le Remercîment qui ſuit.*

REMERCÎMENT.

MUSE, voici le jour ſi long-temps attendu,
Jour, dont aucun eſpoir ne m'annonçoit l'aurore;
Jour heureux, qui pour nous ne luiroit pas encore,
Si de nos ſeuls ſuccès ſa courſe eût dépendu.
Muſe, vous le voyez, une Troupe immortelle
Daigne vous partager ſes honneurs, ſes emplois.
Parlez; &, s'il ſe peut, juſtifiez ſon choix:
Mais ne prononcez rien qui ne ſoit digne d'Elle.

Apollon, c'eſt ici que tu dois m'avouer,
Puiſque ma voix t'appelle au Temple de Mémoire;

Je ne demande rien qui ne ſoit à ta gloire.
Ce ſont tes favoris que je voudrois louer.
Aucun fiel n'a jamais empoiſonné ma plume.
Ferois-je, pour chanter, des efforts ſuperflus?
Dieu des Vers, aux rayons dont brillent tes Elus,
Souffre pour un moment que mon feu ſe rallume.
Je les vois tout couverts de ces rayons divins;
Dans leurs mains chaque jour tu dépoſes ta Lyre.
Ma Muſe, un jour de gloire eſt un jour de délire;
Sers mon audace, & prends la Lyre dans leurs mains.

Téméraire, arrêtez, & reſpectez Minerve.
Elle a, comme Apollon, ſes Autels en ces lieux.
La Raiſon y préſide, & ſon front ſérieux
Se rideroit aux traits d'une indiſcrette verve.
Je la vois qui déjà blâme nos vains efforts:
Puiſque du moindre excès ſa dignité s'offenſe,
Muſe, ne célébrons que ma reconnoiſſance.
La Raiſon elle-même avoûra nos tranſports.

Mais, quel éclat nouveau tout-à-coup m'environne?
Sommes-nous ſur l'Olympe, ou dans le champ de Mars?
Quel charme vient d'unir, ſous mêmes étendards,

Les Enfans des neuf Sœurs aux Enfans de Bellone?
Pourpre, Mitres & Croix, Mars, Neptune & Thémis,
Tout ſe confond ici, s'allie & s'humaniſe.
Sans orgueil avec moi le Héros fraterniſe;
Et je ne crois plus voir qu'une troupe d'Amis.

Ame de Richelieu, contemple ton ouvrage,
Qui doit, ainſi que toi, percer la nuit des Temps;
Ces illuſtres Mortels, ſans ceſſe renaiſſans,
Comme pour t'aſſurer un éternel hommage.
Dans l'art de gouverner moins Miniſtre que Roi,
L'Univers, en tremblant, adora ton génie;
Tout plia devant toi dans le cours de ta vie;
Tu ſoumets l'avenir, & règnes après toi.

Cependant il n'eſt plus, ce mortel ſi célèbre,
Qui fit trembler Thétis & le fier Dieu de l'Ebre.
Quelle éclipſe pour vous! Et quel aſtre nouveau
Pouvoit ici du jour ramener le flambeau?
Mais en Sujets la France auſſi riche que Rome,
En même temps regrette & produit un grand-homme.
Armand vous laiſſoit-il l'eſpoir d'un ſucceſſeur?
Il apparut, cueillit ce ſublime héritage.

Et ſur Armand, Seguier eut même un avantage ;
Du plus grand des Mortels il fut le précurſeur.

LOUIS, ô nom chéri ! Souverain adorable,
Des caprices du Sort exemple mémorable,
A tes Mânes ſacrés nous n'offrons plus de fleurs
Que nos regrets profonds n'arroſent de nos pleurs.
Vous, qui l'avez ſuivi de victoire en victoire,
A la fois compagnons & témoins de ſa gloire,
Qui de tout votre ſang sûtes la conſacrer ;
Guerriers, qui mieux que vous pourroit la célébrer ?
Quel Roi mérita mieux une auguſte louange ?
De dons & de vertus quel précieux mélange !
C'étoit, après les Dieux, l'âme de l'Univers.
Roi grand par ſes exploits, plus grand par ſes revers,
La mort termine en vain ſon illuſtre carrière.
Ce demi-Dieu mortel reſſemble à la lumière,
Qui prend de nouveaux feux dans l'ombre de la nuit,
Et ſemble encor s'accroître au moment qu'elle fuit.

France, conſole-toi : LOUIS vient de renaître.
Des hommes tels que lui peuvent-ils ceſſer d'être ?
Digne Trône d'un Roi fameux par ſes travaux,

On diroit que le Ciel te doive des Héros;
Que le Sang des Bourbons, tige heureuse & féconde,
Doive, dans chaque enfant, donner un Maître au Monde.
François, loin de gémir sous d'odieuses loix,
Vous retrouvez toujours vos pères dans vos Rois.
Votre bonheur constant ne dépend point des Parques.
A peine vous perdez le plus grand des Monarques,
Qu'un autre, jeune encor, fait briller des vertus
Que Rome, à quarante ans, admiroit dans Titus.
Juste, clément, pieux, son austère jeunesse
Semble déjà dicter les loix de sa vieillesse.

Un Ministre attentif, prudent, religieux,
Fuyant de vains lauriers l'éclat ambitieux,
Qui sait, du bien public sage dépositaire,
User en Citoyen du pouvoir arbitraire;
Aigle de Jupiter, mais ami de la Paix,
Il gouverne la foudre, & ne tonne jamais.
LOUIS, c'est mériter l'Empire de la Terre,
Que savoir dignement confier son tonnerre.

Tu crains, après ces noms, de reparoître au jour,
LA FAYE: & que crains-tu? C'est ici ton séjour.

Viens t'y montrer paré de ces grâces naïves,
Qu'Apollon dans tes Vers ſemble tenir captives.
De ton Génie heureux prête-moi la douceur.
Viens toi-même établir ton foible Succeſſeur.
De combien d'agrémens ta raiſon fut ornée !
Sur quels objets encor parut-elle bornée ?
Le goût du vrai, du beau; Cenſeur ingénieux,
Qui, ſans humilier, montroit à faire mieux:
Le Sel Athénien, l'Urbanité Romaine;
Tour-à-tour Lélius, Malherbe, ou La Fontaine:
Aimable pareſſeux, plongé dans le loiſir,
Quel n'eût-il pas été? Mais ſa Muſe volage,
Parmi tant de talens qui n'avoit qu'à choiſir,
Aimoit trop de l'eſprit le doux libertinage.
Quelle perte pour vous! Quelle honte pour moi!
Apollon, je me taîs; j'eſpérois mieux de toi.
Il faut plus de grandeur, quand l'audace eſt extrême.
Sur ta foi, j'ai ſuivi mon orgueilleux projet.
Tu ne te plaindras pas du moins de mon ſujet;
Et tu me le fais croire au-deſſus de toi-même.



ÉLOGE
DE M. LE MARÉCHAL
DE VILLARS,

Prononcé dans l'Académie Françoise, le 9 Décembre 1734.

Il n'eſt plus ce Guerrier dont nos derniers malheurs
Ont immortaliſé la prudence & les armes.
Peuples, dont ſa valeur diſſipa les allarmes,
Élevez-lui, du moins, un Tombeau dans vos cœurs.
Toi, dont le nom préſide au Temple de Mémoire,
Nom par tant de vertus à jamais conſacré,
Nom fameux & toujours foiblement célébré,
Malgré ce que nos Chants ont redit de ta gloire;
LOUIS, deſcends des Cieux, paroîs ſur ces Autels
Que la Terre a dreſſés au plus grand des Mortels;
Ce fut toi: viens placer, dans ce Temple où tu règnes,
Un Guerrier qui ſouvent eut part à tes exploits,

Qui par tant de travaux juſtifia ton choix,
Et qui ſut d'un ſeul coup relever nos Enſeignes.
Dans ces temps où ton Peuple ôſa trembler pour toi,
Ces jours marqués de ſang, où le Sort infidèle
Éprouvoit ton grand cœur pour en faire un modèle,
Ce Guerrier ſeul fléchit les deſtins de ſon Roi,
Les força de rentrer dans cette obéiſſance
Qui les tint ſi long-temps ſoumis à ta puiſſance.
Il ne lui reſtoit plus, après tant de hauts faits,
Après tant de remparts qu'il réduiſit en poudre,
Qu'à porter aux vaincus l'olivier de la Paix,
De cette même main dont il lançoit ta foudre.
Capitaine, Miniſtre, & Soldat tour-à-tour;
Dévouant à ſon Roi tous les temps de ſa vie;
L'État, le Cabinet, les Champs de Mars, la Cour,
Partagèrent ſon cœur, ſans laſſer ſon génie.
Quels périls pour LOUIS n'a-t-il pas affrontés!
Combien, pour nous venger, en a-t-il ſurmontés!
Aucun n'a triomphé de ſa valeur ſuprême.
Ces foudres que l'airain fait voler dans les airs,
Ces foudres inconnus à Jupiter lui-même,
N'étoient pour ce Héros que de foibles éclairs.

On

On eût dit, à le voir pourſuivre la Victoire,
Qu'ils brilloient ſeulement pour annoncer ſa gloire.
LOUIS, à ce portrait, tu reconnois VILLARS,
Cet Élève, ou plutôt ce fier rival de Mars,
Et peut-être le tien: ſon âme généreuſe,
(Quoiqu'il n'eût que toi ſeul pour but de ſes travaux,)
De toutes les vertus étoit ambitieuſe;
Et les tiennes, ſans doute, ont formé ce Héros.
Fridelingue, Denain, Batailles mémorables,
Quels ſuccès glorieux m'offrez-vous à chanter!
Vous-mêmes, lieux cruels, mais pour nous honorables,
Où la mort ſur ſes jours oſa preſqu'attenter,
Les lauriers de VILLARS ſur vos champs redoutables
N'ont-ils aucun éclat que nous puiſſions vanter?
Cependant, quels exploits viendroient ſe préſenter
Au ſeul reſſouvenir de ces Temps déplorables!
Déjà tous nos honneurs étoient évanouïs;
L'État ſur ſon déclin, défaite ſur défaite;
(C'étoit alors le temps des revers de LOUIS;)
Nos Soldats accablés de honte & de diſette,
De déſeſpoir, peut-être, autant que de langueur,
Hommes quant aux beſoins, François pour la valeur.

Leur Chef, d'un ſeul coup-d'œil, réveille leur audace.
Tous s'offrent en Héros au coup qui le menace;
Et VILLARS, qui bravoit la mort & le deſtin,
Appelle, tout ſanglant, l'Ennemi vers Denain.
C'eſt-là que ce Vengeur de la Seine & de l'Ebre
Fit voir qu'à Malplaquet il n'avoit ſurvécu,
Que pour rendre à Denain ſa valeur plus célèbre,
Et qu'un foudre de moins, EUGÈNE étoit vaincu.
Ainſi de nos deſtins fixant la violence,
VILLARS humilia de ſuperbes Vainqueurs,
Fit revivre en un jour leurs anciennes terreurs,
Vengea ſon Roi, ſoi-même, & rétablit la France.
Tel, & plus grand encor, les Alpes l'ont revu,
Non pas jeune, & tenté d'une fortune illuſtre;
(Au comble des honneurs il étoit parvenu.)
C'étoit VILLARS, bravant ſon dix-ſeptième luſtre;
Le premier des François, fortuné, glorieux,
Qui pouvoit, de tous ſoins exempt par ſa vieilleſſe,
Borner tous ſes devoirs aux conſeils précieux (*)
D'un Chef dont les travaux ont formé la ſageſſe.
Et quelle gloire encor pouvoit flatter VILLARS,

(*) M. le Maréchal DE VILLARS étoit Chef du Conſeil de Guerre.

Ou relever l'éclat d'une ſi belle vie ?
Mais VILLARS étoit né pour ſervir ſa Patrie,
Et pour trouver la mort dans les Champs des Céſars.
Guerriers, qui pour LOUIS ſignalez votre zèle,
VILLARS n'aima jamais que l'État & ſon Roi.
Il s'en fit un honneur, un devoir, une loi.
Ne perdez point de vue un ſi parfait modèle.
Quel Roi plus digne encor de régner ſur vos cœurs
Doit exciter en vous la généreuſe envie
D'armer, pour le ſervir, ces bras toujours vainqueurs,
Dont l'effort fit trembler le Rhin & l'Italie ?
Du ſiècle de LOUIS heureux reſtaurateur,
LOUIS, nouveau ſoleil, paroît ſur l'hémiſphère,
Avec tous les rayons de ſon Prédéceſſeur,
Et toutes les vertus de ſon auguſte Père.
Équitable vengeur d'un téméraire affront
Que n'a point dû ſouffrir l'honneur du Diadême,
La Juſtice du Ciel ſemble ceindre elle-même
Les lauriers deſtinés à couronner ſon front.
Il eſt d'autres bienfaits, & qu'un bon Roi préfère
A toutes les faveurs qu'il tient des Immortels ;
C'eſt un Sujet doué des dons du Miniſtère,

Qui partage avec lui ſes devoirs paternels;
Un Miniſtre éclairé, qui, clément & ſévère,
Soutienne également le Trône & les Autels;
Qui ſoit tel que FLEURY, dont les ſoins éternels
Nous repréſentent moins un Miniſtre qu'un père.
Règne heureux & brillant! tu nous rends à la fois
Nos plus vaillans Guerriers, nos plus ſages Miniſtres.
Tu nous rends avec eux le plus grand de nos Rois.
France, tu ne crains plus d'évènemens ſiniſtres.
Du plus hardi Soldat rivaux & compagnons,
Deux Soldats adoptés par le Dieu de la Thrace,
Héritiers des vertus & du ſang des Bourbons,
Signalent à l'envi leur zèle & leur audace.
Le vainqueur de Rocroi, fécond en ſucceſſeurs,
CONDÉ, qui pour le nom, la gloire & les honneurs,
N'eut au-deſſus de lui que les Dieux & ſon Maître,
L'intrépide CONDÉ vient encor de renaître.
Vous qui, formé d'un ſang & ſi noble & ſi beau,
Joignez à ſa ſplendeur la valeur la plus fière;
Qui, d'un ſentier pour vous étranger & nouveau,
Trouvez, du premier pas, la route familière;
CLERMONT, tous vos aïeux, Héros dès le berceau,

N'ont pas plus dignement commencé leur carrière.
Pourſuivez ; votre cœur eſt fait pour les haſards.
Qu'avec vous & CONTI, déjà plus redoutables,
Nos Guerriers, ſur vos pas, ſoient toujours indomp-
tables.
Vous devez cette gloire aux mânes de VILLARS,
Ce Héros, qui, pliant ſous le faix des années,
Eût cru voir au mépris les ſiennes condamnées,
Et que de ſes lauriers il eût flétri l'éclat,
Si ſon dernier ſoupir n'eût été pour l'État.



Cinquante ans après la réception de M. DE FONTENELLE, l'Académie Françoiſe, ayant jugé à propos de célébrer une époque ſi rare, & de donner des marques particulières de ſon eſtime à cet illuſtre Académicien, le nomma Directeur par acclamation, & M. DE CRÉBILLON lui adreſſa ces Vers le jour de la ſéance publique du 25 Août 1741.

TOI (*) qui fus animé d'un ſouffle d'Apollon,
Dépoſitaire heureux de ſon talent ſuprême,
Eſprit divin qui n'eut d'autre pair que lui-même,
Héros de Melpomène & du ſacré Vallon,
Paroîs ; nous conſacrons une fête à ta gloire,
A ce nom qui ſuffit pour nous illuſtrer tous ;
Viens voir un héritier digne de ta mémoire,
Une ſeconde fois renaître parmi nous.

(*) Le Grand Corneille.

LOUIS, ton règne fut le règne des merveilles,
L'Univers eſt encor rempli de tes hauts faits;
Mais les lauriers cueillis par l'aîné des Corneilles,
Font voir que tu fus grand, juſques dans tes Sujets.
Si ton auguſte Fils n'a point vu le Permeſſe
Enfanter ſous ſes loix ce mortel ſi fameux,
Il a, dans ſes neveux, un Sujet que la Grèce
Eût placé dès l'enfance au rang des demi-Dieux.
Jeune encor, ſes écrits excitèrent l'envie:
Mais il en triompha par leur ſublimité.
A peine il vit briller l'aurore de ſa vie,
Qu'il vous parut déjà dans ſa maturité.
S'il cueillit, en Neſtor, les fruits de ſa jeuneſſe,
Dix-ſept luſtres n'ont point ralenti ſes ta'ens;
L'âge, qui détruit tout, rajeunit ſa vieilleſſe;
Son génie étoit fait pour braver tous les temps.
Albion (*), qui prétend nous ſervir de modèle,
Croit que Locke & Newton n'eurent jamais d'égaux;
Le Germain, que Leibnitz compte peu de rivaux;
Et nous, que l'Univers n'aura qu'un FONTENELLE.
Prodigue en ſa faveur, le Ciel n'a point borné

(*) L'Angleterre.

Les préſens qu'il lui fit au ſeul don du génie ;
Minerve l'inſtruiſit, & ſon cœur fut orné
De toutes les vertus par les ſoins d'Uranie.
Loin de s'enorgueillir de l'éclat de ſon nom,
Modeſte, retenu, ſimple, même timide,
On diroit quelquefois qu'il craint d'avoir raiſon,
Et n'ôſe prononcer un avis qui décide.
Illuſtres compagnons de ce nouveau Neſtor,
Aſſemblés pour lui ceindre une double couronne,
Pour la rendre à ſes yeux plus précieuſe encor,
Parez-la des lauriers que votre main moiſſonne.
C'eſt ici le ſéjour de l'immortalité.
En vain mille ennemis attaquent votre gloire,
Ces Auteurs ténébreux paſſeront l'onde noire ;
C'eſt vous qui tiendrez lieu de la poſtérité.
Si les écrits pervers, la noirceur, l'impudence,
Ont fermé votre Temple aux hommes ſans honneur ;
Les talens, le génie, & la noble candeur
Ont toujours parmi vous trouvé leur récompenſe.
Le ſoin de célébrer le plus grand des Mortels,
N'eſt pas, quoique conſtant, le ſeul qui vous anime ;
Quelquefois des Mortels d'un ordre moins ſublime,

Ont vu brûler pour eux l'encens ſur vos Autels.
Daignez donc ſoutenir le zèle qui m'inſpire;
Pour chanter FONTENELLE, il faut plus d'une voix.
Ranimez les accens d'un vieux Chantre aux abois,
Ou du moins un moment prêtez-moi votre lyre.
Aſſidu parmi vous, dix luſtres de travaux
Ont déjà ſignalé ſa brillante carrière;
Mais ce ne fut pour vous qu'un inſtant de lumière.
Condamnez FONTENELLE à dix luſtres nouveaux.
Pour pénétrer le Ciel en ſes routes profondes,
Deſtin, accorde-lui des jours ſains & nombreux.
Il en fallut beaucoup pour parcourir les Mondes;
Il en faut encor plus pour contenter nos vœux.



COMPLIMENT
AU ROI,
SUR LE RÉTABLISSEMENT DE SA SANTÉ.

Le Mardi 17 Novembre 1744.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ vient de voir, dans nos transports & dans nos acclamations, une image naïve de l'état déplorable où la crainte de perdre un si digne Souverain avoit réduit toute la France ; & on ne lira point, sans étonnement, que le plus aimable & le meilleur de tous les Rois nous ait coûté plus de larmes que les Tyrans n'en ont jamais fait répandre. L'admiration des Étrangers, & l'amour des Peuples, furent toujours des objets de la plus

noble ambition. César lui-même se fût estimé trop heureux de pouvoir inspirer ces sentimens dans le cours d'une longue vie ; & VOTRE MAJESTÉ, qui les inspira dès l'enfance, qui les a justifiés chaque jour, nous en a fait une sorte de Religion dans le cours de six mois. Trop heureux les François, si VOTRE MAJESTÉ, plus ménagère d'une vie si précieuse, n'éprouvoit pas si souvent leur tendresse, & ne leur causoit pas des allarmes plus terribles pour eux que la haîne d'un ennemi, qui, grâce à votre valeur, ne leur donne plus d'autre soin que celui de vous élever des trophées ! Puisse l'Académie Françoise, SIRE, après avoir partagé si vivement la douleur & la joie de tant de fidèles Sujets, célébrer, au gré de ses vœux, les vertus d'un si grand Maître !



VERS

Récités au ROI, à la ſuite du Compliment.

QUEL orage ſoudain s'élève & m'environne !
L'épouvante & l'horreur règnent de toutes parts.
Que de gémiſſemens ! l'air mugit, le Ciel tonne.
Dieux ! quels triſtes objets s'offrent à mes regards !
Où ſuis-je ? quoi ! je touche à l'infernale rive !
François infortunés, y portez-vous vos pas ?
Qui vous amène en foule aux portes du trépas ?
J'entends, parmi vos pleurs, une bouche plaintive
Articuler des mots qui me glacent d'effroi ;
O déplorable ſang ! ô malheureuſe Reine !....
La Reine !.... Ah ! c'en eſt fait ! notre mort eſt certaine ;
La France va donc perdre & ſon Père & ſon Roi !
François, le déſeſpoir où votre âme ſe livre
Doit aller auſſi loin que la rigueur du Sort.
Si LOUIS ne vit plus, il faut ceſſer de vivre ;
Pouvons-nous ſouhaiter une plus digne mort ?
ROI, notre unique bien, quoi ! la Parque perfide
Voudroit porter ſur vous une main parricide !....

Mais quel bruit éclatant vient agiter les airs ?
Quelle étrange lueur roule dans les ténèbres?
A travers tant d'objets terribles & funebres ,
Je vois quelque clarté pâlir dans les Enfers.
Eſt-ce le Dieu des Morts qui tient ſa Cour funeſte?
Mais non, ce qui paroît n'a rien que de céleſte.
Mais quel eſt donc le Dieu que je vois accourir ?
Il tend vers nous les bras, c'eſt pour nous ſecourir.
Mille rayons brillans forment ſon Diadême.
Le Dieu des Morts n'a point ce port majeſtueux,
Cet air noble & touchant, ni ce front vertueux.
C'eſt, je n'en doute plus, Louis-le-Grand, lui-même,
Qui vient ſécher nos pleurs & calmer nos regrets.
Hélas! il veille encor ſur ſes anciens Sujets.
Ce Roi, qui ſi long-temps a gouverné la terre,
Règne-t-il en des lieux inconnus au tonnerre ?
On diroit qu'aux Enfers il va donner des loix.
Voilà ſes traits, ſes yeux, je reconnois ſa voix.
« Fermez, dit-il, fermez la retraite des Ombres,
» Mon Fils n'entrera point dans les royaumes ſombres.
» S'il mouroit, que d'exploits ſeroient enſevelis !
» Et qui pourra compter les exploits de mon Fils ?

» Entre César & moi, le Ciel marque sa place :
» Mais les Dieux seront lents à terminer ses jours ;
» Et, si sa gloire a droit d'en prolonger le cours,
» Il n'est point de Nestor que son âge n'efface.
» François, vous reverrez ce Roi si généreux.
» Puissent le voir aussi les fils de vos neveux » !
Il dit, & tout-à-coup les Enfers disparoissent.
La Mort fuit, le jour vient, & les François renaissent.

Mais, quel éclat nouveau vient embellir ces lieux ?
Passons-nous des Enfers dans le séjour des Dieux ?
Quels feux étincelans brillent sur l'hémisphère ?
Ah ! si c'étoit LOUIS : mais en vain je l'espère ;
Il est trop occupé de ses nobles travaux,
Il brave également la mort & le repos.
Qu'est-ce donc que je vois ? c'est un autre lui-même :
La Gloire ; je le juge à sa beauté suprême ;
C'est elle en ce moment qui vient nous l'annoncer.
La Gloire prend toujours soin de le devancer.
Hélas ! il est donc vrai, nous allons voir paroître
Ce Héros, le plus grand que le Ciel ait fait naître.
Venez, voyez, chantez l'aimable Souverain
Dont nous a fait présent la faveur du Destin.

O François! peuple heureux, & ſi digne de l'être,
Venez en rendre grâce à votre auguſte Maître?
C'eſt lui, c'eſt ſa bonté qui vous rend tous heureux.
Qu'il ſoit, après le Ciel, l'objet de tous vos vœux.
Qu'en vos Temples pour lui ſans ceſſe l'encens fume;
Que par le peuple épars le ſalpêtre s'allume;
Que le feu s'élançant par éclats dans les Cieux,
De leur reconnoiſſance aille inſtruire les Dieux.

SECONDE PIÈCE DE VERS PRÉSENTÉE AU ROI,

Le Jeudi 26 Novembre 1744.

DIEU des Rimeurs, crois-moi, point de querelle;
Ou ſoutiens mieux tes airs de Protecteur.
Qui, mieux que moi, ton ancien ſerviteur,
Dut eſpérer une grâce nouvelle?
Mais qu'as-tu fait de ce jour le plus beau,
Le plus brillant, le plus doux de ma vie?
Je l'avoûrai, j'ai manqué de génie;
Mais nous pouvons faire un effort nouveau.

Chanter ſon Roi, c'eſt chanter ſa Maitreſſe :
Il faut toujours la louer bien ou mal;
C'eſt, d'un ſeul trait, ſignaler ſa tendreſſe,
Et déſoler celle de ſon rival.
Nommer LOUIS, eſt un préliminaire
Qui va d'abord gagner tous les François.
Ce nom ſi cher vaut lui ſeul l'art de plaire:
Ainſi chantons, je réponds du ſuccès.
D'autres que nous, dans la même carrière,
Euſſent été ſifflés ſans la matière.
Tous cependant ont trouvé des Lecteurs,
Tant le ſujet intéreſſoit les cœurs!
Diſons que Mars, d'accord avec Minerve....
Le beau début! ô la ſublime verve!
Laiſſe-moi dire, écoute juſqu'au bout;
Amour nous aide, & LOUIS ſur le tout.
A ſes conſeils la Juſtice préſide,
Et la Sageſſe y recueille les voix,
Mars exécute, & Minerve décide;
Mais c'eſt LOUIS qui leur dicte ſes loix,
Qui tour-à-tour tient le glaive & l'égide,
Père, Soldat, & Monarque à la fois.

Diſons

Difons qu'il fait honneur à notre efpèce,
Grand fans orgueil, redoutable & charmant....
Eft-ce-là tout? pauvre Dieu du Permeffe,
Sans tes leçons, j'en dirois bien autant.
Va, laiffe-moi, je te tiens quitte
De l'avenir & du préfent.
Tu m'as donné, pour tout mérite,
Le cruel & morne talent
De hûrler dans la Tragédie.
Tu diras de plus que c'eft toi
Qui m'as mis à l'Académie:
Moi, je tai fait parler au Roi.



RÉPONSE aux Diſcours prononcés par M. l'Abbé GIRARD, *& M. l'Abbé* DE BERNIS.

MONSIEUR (*),

VOUS avez recherché avec empreſſement l'Académie ; c'étoit faire ſon éloge : elle vous reçoit ; c'eſt faire le vôtre. Heureux, ſi en nous aſſociant des hommes célèbres qui nous ſont indiqués par les ſuffrages du Public, nous n'avions pas de ſi grandes pertes à déplorer ! Celle que nous venons de faire dans la perſonne de votre illuſtre prédéceſſeur, nous coûtera des regrets éternels. En vain nous retrouverons en vous ſes vertus & ſes talens : les mêmes charmes ne font pas la même perſonne ; & il eſt

(*) A M. l'Abbé Girard.

ſouvent plus aiſé d'être dédommagé que conſolé. D'ailleurs, l'eſtime, l'amitié & la reconnoiſſance perdroient trop de leurs plus belles fonctions, ſi l'on pouvoit oublier les morts. Un ſouvenir durable eſt le plus digne monument que nous puiſſions ériger aux hommes vertueux. Eh! que ne devons-nous point à la mémoire de M. l'Abbé de Rothelin? Ce fut un des plus grands Sujets que l'Académie ait jamais eus; recommandable par ſa naiſſance, par ſon attachement à ſes devoirs, par ſes liaiſons, par ſes mœurs; l'eſprit orné, mais naturel, & qui ne connut jamais d'autre art que celui de dire ſon avis, ſans humilier celui des autres.

Critique ſage, profond & poli, mais ferme, lorſqu'il s'agiſſoit de ſacrifier ces endroits défectueux que les Auteurs, ſoit dégoût, ſoit pareſſe, ou vanité, ſi l'on veut, cherchent toujours à juſtifier. Ce ſeroit peu de dire qu'il aima les Lettres, il les protégea; & pluſieurs d'entre ceux qui les cultivent, ne le déſavoue-

ront point pour protecteur, ni même pour bienfaiteur. Magnifique, libéral, il ne lui manqua, pour être un ſecond Mécène, que les tréſors du favori d'Auguſte; mais s'il ne les eut pas dans les mains, il les eut dans le cœur. L'air de dignité, qui donne du relief aux plus grandes vertus, ou qui ſert du moins à les faire reſpecter; la décence, qui les décore, ſi elle ne les ſuppoſe pas toujours, régnoit dans les moindres actions de M. l'Abbé de Rothelin, non comme des ornemens empruntés pour parer les dehors, mais à titre de qualités perſonnelles, & nées avec lui. Enfin, il fit honneur à ſa naiſſance, à ſon état, & à l'Académie. Les louanges que je donne à votre prédéceſſeur, Monſieur, ſont d'autant moins ſuſpectes, que je ſuis peut-être, de tous les Académiciens, celui qui ai le moins profité du bonheur de l'avoir pour confrère.

Puiſque nos uſages, Monſieur (*), & la fatalité de mon miniſtère, me forcent, pour

(*) A M. l'Abbé de Bernis.

ainſi dire, de rendre aujourd'hui les derniers devoirs au mort que vous remplacez, & que d'ailleurs il eſt naturel d'entretenir de nos pertes ceux que nous avons choiſis pour les réparer, je viens à M. l'Abbé Gédoyn. Si le genre de vie qu'il avoit embraſſé ne lui permit point de ſe dévouer au ſervice de l'État, ainſi que ſes Ancêtres, il n'en fut pas moins utile à ſa Patrie, par le deſir ardent qu'il avoit pour l'accroîſſement des Lettres, auquel il contribua ſi long-temps par lui-même. Son aſſiduité parmi nous, ſon attachement pour la Compagnie, non-ſeulement nous le rendirent infiniment cher, mais lui avoient gagné toute notre confiance; & nous regretterons toujours cette aimable franchiſe avec laquelle il nous diſoit ſi ſouvent & ſi bien nos vérités: talent déſirable dans la ſociété, mais quelquefois dangereux, à moins qu'il ne ſoit ſoutenu par les qualités qui brilloient dans M. l'Abbé Gédoyn, beaucoup de probité, beaucoup d'eſprit, beaucoup d'érudition, & un grand uſage du monde.

Je ne dirai rien de ſes Ouvrages : ce ne ſeroit qu'une répétition de ce que vous en avez dit ; & il ſeroit difficile de rien ajouter au tour ingénieux que vous avez pris pour louer votre Prédéceſſeur. Votre génie a paru juſqu'ici tourner du côté de la Poéſie : mais vous avez généreuſement ſacrifié votre goût particulier à celui que M. l'Abbé Gédoyn avoit pour l'Hiſtoire, en nous donnant vous-même celle du progrès des Lettres en France, & qui amenoit ſi naturellement l'éloge de notre Fondateur ; éloge tant de fois entrepris, & avec ſi peu de ſuccès, que l'on pourroit nous regarder moins comme ſes Panégyriſtes, que comme un monument tacite de ſa gloire.

Mais c'eſt le ſort de ces mortels fameux que la vertu élève au-deſſus des autres hommes, de ne pouvoir être loués que par leur réputation. En vain les murs de ce Palais retentiſſent du nom de Louis-le-Grand. Après beaucoup de louanges, & multipliées preſqu'à l'infini, qui de nous pourra ſe flatter de

lui en avoir donné qui fussent dignes de lui? Et que n'aurons-nous pas à craindre, si nous osons célébrer les vertus de son Successeur; de ce Roi l'objet de notre admiration, mais trop souvent le douloureux objet de nos larmes; de ce Père aimable qui fait voir chaque jour avec tant d'éclat, & à la gloire de la Nation, que l'amour prodigieux des François pour leur Souverain n'est pas un amour de caprice? Avec quelles couleurs enfin peindre un Héros que l'on vient de voir, jeune encore, & à peine échappé au danger qui menaçoit sa vie, que dis-je? presque mourant, se frayer tout à-coup un chemin des bords de l'Achéron au faîte de la gloire. Ce dernier trait paroîtra sans doute trop poétique dans un discours en prose: mais, Monsieur, en vous adressant la parole, il étoit bien juste de vous parler un moment votre langue maternelle.



COMPLIMENT AU ROI,

Sur le glorieux ſuccès de ſa Campagne de 1745.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ, en ſe couvrant d'une gloire nouvelle, n'a fait que varier nos allarmes. Vous avez voulu nous payer en Héros & en Roi des ſentimens d'amour que nous vous devions ſi naturellement comme à notre Père : mais ſi nous vous avons vu partir avec confiance pour les ſuccès ; ſi la nouvelle d'une grande victoire n'a point étonné vos Peuples ; enfin, ſi vous nous avez accoutumés ſans peine à mépriſer l'Ennemi, quand vous allez combattre ; j'ôſe aſſurer VOTRE MAJESTÉ,

qu'Elle n'accoutumera jamais les François à lui voir hasarder sa Personne sacrée. Ce qu'on doit pardonner en faveur d'une réputation à faire, paroît de trop, quand la réputation est faite. Dès qu'il nous faudra craindre pour vous-même, & pâlir les premiers à vos moindres mouvemens, nous ne vous verrons plus partir sans murmurer. C'est dans ces occasions, SIRE, qu'il est permis à notre tendresse de parler avec liberté. Hé ! comment pourrions-nous, sans frémir, nous rappeller qu'un petit coin de la terre, inconnu jusqu'ici, ait vu dans un même jour ce que l'Univers a de plus grand, ce que la France a de plus précieux, exposé à des périls qui semblent n'être faits que pour le Soldat. Cependant, SIRE, quelles que soient nos craintes, vous n'entendrez point nos voix timides troubler le cours de vos conquêtes, ni vous demander la paix. Non, SIRE, ne la donnez jamais à l'Europe, cette paix tant desirée, que vos ennemis ne soient hors d'état de la troubler. Qu'ils tombent, ces audacieux;

& que leur défolation apprenne à la Terre effrayée combien les forces d'un Roi de France font redoutables, fur-tout quand la fageffe & la valeur du Monarque font encore au-deffus de fa puiffance. Mais, SIRE, ne pouvons-nous pas nous flatter que VOTRE MAJESTÉ, qui vient d'être le témoin de l'intrépidité de fes troupes, comme elle en a été l'âme, daignera du moins leur confier le foin de fa vengeance, & qu'Elle fe contentera d'éclairer ces hommes généreux & fidèles dont Elle a tant de fois éprouvé le zèle & le courage. Victorieux, adoré, & digne de l'être, il ne manque à VOTRE MAJESTÉ qu'un peu d'amour pour Elle-même, pour une vie glorieufe à laquelle la vie de tant de milliers d'hommes eft fi tendrement attachée.

M. l'Abbé DE VOISENON, *ayant été élu par Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, à la place de M.* JOLYOT DE CRÉBILLON, *y vint prendre ſéance, le Samedi 22 Janvier 1763, & prononça le Diſcours qui ſuit.*

MESSIEURS,

CETTE illuſtre Compagnie, où je trouve des génies diſtingués dans tous les genres, eſt impoſante, & m'intimide; cependant une réflexion me raſſûre. On ne doit craindre que les eſprits médiocres; ils dépriment ſans ceſſe, & penſent gagner les rangs qu'ils refuſent aux autres.

Les hommes ſupérieurs prêtent la main à ceux qui les contemplent ſans pouvoir les atteindre, & ne s'eſtiment vraiment grands que par l'élévation qu'ils donnent.

C'eſt ce que vous avez fait pour moi, Meſſieurs.

Touchés de mon zèle & de mon empreſſement, vous avez daigné me placer parmi vous; j'eſpère qu'en m'inſtruiſant, vous voudrez bien accroître le nombre de mes amis. C'eſt alors que j'éprouverai de plus en plus que l'amitié eſt un tréſor que l'on augmente à meſure qu'on le partage.

De l'attachement pour mes nouveaux devoirs, de l'amour pour les Lettres, du reſpect pour ceux qui les enrichiſſent; voilà mes titres. J'ôſe dire que c'eſt aſſez dans un Corps où les talens ſont unis aux vertus: vous cultivez les uns; vous pratiquez les autres: vous mettez en action ce que votre éloquence met en maxime; vous plaignez les hommes ſans les haïr, & vous ne les critiquez qu'en ne leur reſſemblant pas.

Vous ne regardez point le titre d'hommes de Lettres comme un titre de préſomption & d'indépendance, mais comme un moyen d'être

plus doux, plus ſociables, de vous communiquer vos lumieres, & d'être unis enſemble par le beſoin mutuel que vous avez les uns des autres.

Les Gens de Lettres ſont liés par une chaîne qu'aucun évènement ne peut rompre. Ils ſe conforment à l'ordre de l'eſprit humain, qui de toutes les Nations n'en fait qu'une. Ils ſemblent, malgré la diſtance, rapprocher les climats, par leur eſtime réciproque & la correſpondance de leurs richeſſes littéraires; & quand les Peuples ſe détruiſent, les Savans & les Sages, affligés pour l'Humanité, mais toujours calmes, toujours ſereins, vivent en paix, & ne ſont ennemis que de nom. Ils appartiennent à la même République, & les talens les rendent Concitoyens.

On participe à de ſi grands avantages lorſque l'on eſt admis parmi vous, Meſſieurs, & c'eſt ce qui m'a tant fait déſirer cet honneur; mais je crains bien d'être humilié dans mon élévation même. Que de gens auroient trompé le

Public, s'ils n'avoient pas eu l'imprudence de ſe mettre trop en vue!

Comment pourrai-je remplacer l'homme célèbre que la Nation regrette? Je vois de lui à moi un intervalle immenſe.

Le grand Corneille & le tendre Racine venoient d'être plongés dans les ténèbres du tombeau. Leurs mauſolées étoient placés aux deux côtés du Trône qu'ils avoient occupé. La Muſe de la Tragédie étoit penchée ſur l'urne de Pompée, & fixoit des regards de déſolation ſur Rodogune, Cinna, Phédre, Andromaque & Britannicus. Elle étoit tombée dans une léthargie profonde. Son âme, uſée par la douleur, n'avoit plus la force que donne le déſeſpoir. Dans l'excès de ſon abbattement, ſon poignard étoit échappé de ſes mains. Un mortel fier & courageux, enveloppé de deuil, s'avance avec intrépidité, ramaſſe le poignard, & s'écrie: Muſe, ranime-toi; je vais te rendre ta ſplendeur.

La Terreur entendit ſa voix, & parut ſur

la Scène. Tu me rappelles à la lumière, & ton génie me donne un nouvel être, dit-elle avec transport.

A ces mots, elle saisit une coupe ensanglantée, marcha devant lui, & fit retentir le Mont sacré du nom de CRÉBILLON. La Muse reprit ses sens, les cendres de Corneille & de Racine se ranimèrent, & leur Successeur fut placé sur le Trône élevé entre les deux tombeaux.

La mort impitoyable l'en a précipité; mais cependant le Trône n'est pas vacant. Un génie rare, un homme unique depuis long-temps, en soutient tout l'éclat. Puisse le nombre des ses années égaler la durée de ses triomphes! Le Trône de Melpomène ne s'écrouleroit pas.

Rassurons-nous, Messieurs; de nouveaux génies s'éleveront sans doute; j'en ai pour garant le monument qu'on élève à mon Prédécesseur. Le marbre qui va transmettre à la postérité les traits du Sophocle François, fera naître des Poètes tragiques.

Les grands-hommes ſont reproduits par les honneurs que l'on décerne à ceux qui ne ſont plus ; & les regards des Rois ſont pour les talens, ce que les rayons du Soleil ſont pour les tréſors de la terre.

Corneille avoit élevé l'Humanité ; Racine venoit de l'attendrir ; M. DE CRÉBILLON s'ouvrit une route nouvelle.

Hardi dans ſes peintures, mâle dans ſes caractères, grand dans ſes idées, énergique dans ſes vers, & terrible dans ſes plans, il n'approcha de l'Hippocrène que pour teindre ſes eaux de ſang ; &, ſans copier ni Corneille, ni Racine, il adoucit les regrets qu'ils nous avoient laiſſés, & marcha preſque leur égal.

Atrée & Thyeſte, ce chef-d'œuvre d'horreur, fit une impreſſion ſi forte, qu'on détourna les yeux : on la lut, on l'admira ; mais on n'en ſoutint la repréſentation qu'avec peine ; & c'étoit la louer, Meſſieurs, que de n'oſer la voir.

Dans Atrée, le père boit le ſang du fils ; dans

dans Rhadamisthe, le fils meurt de la main du père; & dans Électre, le fils assassine la mère.

Quel art ne falloit-il pas pour rendre supportables ces objets effrayans!

Enfin, M. DE CRÉBILLON porta si loin le génie tragique, qu'on craignit pour son caractère.

C'étoit mal le juger; on trouvoit autant de douceur dans sa société, que de force dans son pinceau.

Un Poète est le Peintre de l'âme; son art est d'en saisir & les beaux traits & les difformités: voilà ce qui caractérise l'homme à talent; son personnel n'y est pour rien. On ne doit point tirer de conséquence contre celui qui peint fortement le crime; & l'on se tromperoit quelquefois, en garantissant la vertu de ceux qui la célèbrent.

Le sentiment fait l'exception; il faut en avoir pour l'exprimer. Un cœur sec manquera toujours toutes les choses sensibles. Hélas! qu'il est de beaux-esprits qui n'ont que de la

vivacité, ſans avoir de vraie chaleur, & cherchent à paroître brillans dans les endroits qui ne demandent que de la paſſion! Auſſi rien de vrai, rien de ſimple, rien de naturel ne coule de leur plume; ils ne connoiſſent point la marche du cœur, on ſent par-tout la manière.

C'eſt l'eſprit ſeul qui joue tous les rôles; & quand l'eſprit remplace le ſentiment, on reconnoît l'accent, & l'on ne s'attendrit pas.

Les âmes délicates ne s'y méprennent pas, & démaſquent d'abord ces faux imitateurs.

Un morceau pathétique, une ſituation touchante; que dis-je, une ſituation? un ſeul mot, un ſeul trait ſenſible frappe, ſaiſit, tranſporte en même temps tous les Spectateurs. Ces applaudiſſemens, ces larmes, ces acclamations, c'eſt le cri du cœur qui reconnoît ſon bien.

La connoiſſance de cet art fut de tout temps un titre pour être admis parmi vous, Meſſieurs; vous n'avez pas ceſſé d'adopter tous les Auteurs intéreſſans, & le nombre de vos tréſors a tou-

jours fait ſentir ce que l'on doit à votre illuſtre Fondateur.

Ce Miniſtre immortel, qui étendit les bornes & la gloire de notre Monarchie, qui ſut attirer à la Cour la Nobleſſe des Provinces, &, de Maîtres trop indépendans, fit de véritables Sujets; ce ſublime RICHELIEU, qui n'étoit frappé que du mérite réel, fonda l'Académie, & l'on n'y connut point la diſtinction des rangs.

Il faut que des Grands ſoient bien ſupérieurs à leur propre grandeur, quand ils peuvent devenir les plaiſirs de l'égalité.

Ce fut ce mélange des hommes de la Cour & des Gens de Lettres, qui leur devint réciproquement utile.

Les premiers n'avoient qu'une ſuperficie brillante, & les autres qu'une érudition dépouillée d'agrément. Ils ſe communiquèrent ce qui leur manquoit, s'enſeignèrent leur langue ſans ſe donner de leçons, & les exemples tinrent lieu de préceptes.

Les Gens de Cour apprirent à raiſonner ; les Gens de Lettres apprirent à converſer. Les uns ceſsèrent de s'ennuyer, & les autres d'être ennuyeux. Le beſoin de s'occuper & celui de ſe diſſiper fut également ſenti de chaque côté. Les uns s'inſtruiſirent en conſacrant quelques heures à leur cabinet, & les autres en le quittant.

L'homme frivole, en fréquentant l'homme éclairé, devint capable de le juger ; & dès-lors il fut digne qu'en écrivant on travaillât pour lui plaire. Les Auteurs acquirent de la délicateſſe, en proportion du goût de leurs Lecteurs. Ils n'eurent recours qu'à leur génie pour le plan, le deſſein & la correction des Ouvrages ; mais ce fut l'uſage du monde qui leur donna le coloris, & qui leur apprit que les grâces de la négligence l'emportent quelquefois ſur un ſtyle deſſéché par l'exactitude.

Le Chancelier Seguier raſſembla le premier chez lui les eſprits les plus diſtingués. Il les choiſit pour ſes amis : un juge moins ſupérieur ne les eût peut-être regardés que comme ſes cliens.

Le Cardinal voulut tenir ſa gloire de ce qui faiſoit le bonheur du Chancelier. Ce dernier devint Protecteur de ſes nouveaux Confrères; & ſes vertus répandirent tant d'éclat ſur ce titre, qu'après ſa mort, LOUIS XIV ne vit que lui-même digne de lui ſuccéder. Ce Monarque poſſédoit la première qualité d'un Roi, celle de connoître les hommes & de ſavoir les placer.

La Nature, pour les créer, paroiſſoit à ſes ordres. Les Sujets d'un Prince vraiment grand, deviennent grands eux-mêmes. Nous ſommes échauffés par l'aſtre qui réfléchit ſur nous. Tel fut le Siècle de LOUIS XIV. Tout porta l'empreinte de ſon caractère. Ses projets, ſes entrepriſes, ſes monumens annonçoient ſa puiſſance; ſa Majeſté brilloit juſques dans ſes fêtes & dans ſes plaiſirs; & ſes revers mêmes, en faiſant éclater toute l'élévation de ſon âme, le ſervirent encore mieux que ſes triomphes. L'Hiſtoire le préſente à la Poſtérité entouré des Sciences, des Talens & des Arts,

cortége auguſte & néceſſaire pour vivre dans l'avenir.

Les Lettres forment une République qui eſt ſoumiſe aux Rois, & les immortaliſe.

LOUIS XIV remplit l'Europe de l'éclat de ſon nom; mais au déclin de ſes jours il ne put pas s'empêcher de gémir ſur ſa gloire. Il ſentit que c'eſt ſouvent le Peuple qui paie la grandeur de ſon Roi, & reconnut les avantages de la paix. Pénétré de ſentimens chrétiens, animé de la foi la plus vive, il étoit perſuadé que le plus grand Potentat, en quittant ſa dépouille mortelle, laiſſe ſon Trône, ſa puiſſance, ſes flatteurs, & n'emporte avec lui que ſes vertus & ſes fautes.

Pour tous les Souverains il eſt deux Temples qui ſe touchent; le Temple de la fauſſe Gloire, & le Temple de la Gloire véritable.

Sur le portique du premier ont lit ces mots, tracés en caractères de ſang:

Les hommes doivent ſervir à l'ambition des Rois.

L'intérieur du Temple offre un tableau qui

fait frémir : on voit les Gengis-Kan, les Tamerlan, les Alexandre, & tant d'autres qui les ont pris pour modèles ; leurs ſimulacres y ſont animés, & ſemblent reſpirer encore le meurtre & le carnage. La Victoire les conduit ; mais les roues brûlantes de ſon char conſument les campagnes ; & devant elle la Mort, avec ſa faulx tranchante, meſure & dévore la terre.

Ils n'ont ſous les yeux que des veuves éperdues, des filles éplorées, des orphelins pâles, plaintifs, chancelant ſous l'excès du beſoin, & des enfans mourans, cherchant en vain, dans le ſein de leur mère, un aliment tari par la douleur.

Ces Princes deſtructeurs veulent éviter un ſpectacle ſi funeſte ; ils en rencontrent un autre encore plus horrible : ce ſont d'infortunés Soldats, victimes de la guerre, & tout couverts de cicatrices, tronçons informes, êtres ſouffrans ; il n'y a que la vanité qui les conſole de la vie. Ces demi-cadavres, traînant leur gloire avec effort, ont laiſſé la moitié d'eux-

mêmes, & n'ont rapporté d'entier que leur courage.

Voilà les panégyriſtes de tous les Conquérans. Les plaintes, les cris, les lamentations aſſiégent leurs Palais; tous les objets qui les frappent, ſont des objets de reproches, ſont des ſujets de remords; leur Trône n'eſt élevé que ſur des débris; ils ne règnent que ſur des champs incultes, des villages déſerts, des villes dévaſtées; ils abondent de lauriers, & manquent de Sujets. Les malheureux qui les environnent, ſont des eſclaves terraſſés par l'effroi, & ne ſont point des Peuples proſternés par amour.

Le Temple de la Gloire véritable eſt bien différent.

Sur le frontiſpice on lit ces paroles, écrites en lettres d'or:

Les Rois ſont faits pour rendre heureux les hommes.

On n'y voit point la pouſſière des camps obſcurcir les tendres rayons de l'aurore; les ouragans ni les tempêtes n'approchent point de ce ſéjour fortuné; le Ciel y eſt toujours

ſerein, & l'air paroît tenir ſa pureté de ceux qui le reſpirent.

C'eſt-là que réſide la Paix, ſans faſte, ſans parure, ſans attraits étrangers ; la ſimplicité, la candeur habitent ſur ſes lèvres.

Elle donne la vie aux Manufactures ; elle anime le Commerce, pour faire ſentir aux hommes qu'ils ſont frères, & que leur richeſſe ne vient que de leur union ; elle n'eſt la fille du Ciel, que parce qu'elle fait le bonheur de la Terre. Elle ne diſtribue point des palmes triomphales ; mais les épis fertiles que ſa tranquilité fait naître, ſont les vrais lauriers d'un bon Roi.

On n'entend point retentir ſes Palais de chants pompeux, de vers hyperboliques ; mais dans chaque hameau le père de famille, au milieu de ſes enfans, leur enſeigne à chérir, à bénir ſans ceſſe l'auteur précieux de leur repos.

Après un repas frugal, avant de goûter un ſommeil tranquille, cette petite maiſon ruſtique

adreſſe à l'Etre ſuprême une prière commune pour la conſervation des jours de ſon bon Maître.

Un ſentiment d'amour qui, dans une cabanne, part d'un cœur innocent, eſt plus flatteur pour un Monarque, que les fictions des Poètes & les menſonges des Courtiſans.

On ne juge de ſes vertus, que par les louanges de ceux qu'il ne peut pas connoître.

Dans ce Temple on admire, avec un reſpect mêlé de tendreſſe, les ſtatues des Souverains chéris du Ciel, qui ont fait du bien aux hommes, & qui ne ſe ſont déterminés qu'avec regret aux malheurs de la guerre.

Marc-Aurele, Antonin, Trajan, Titus ſont de ce petit nombre. On y voit repréſentés Saint-Louis, ſi recommandable par ſes vertus ſublimes & par ſa fermeté à ſoutenir les droits de ſa Couronne; Charles V, le plus ſage & le plus habile des Rois; François I, qui, par ſon amour pour les Lettres, mérita l'honneur de donner ſon nom à ſon ſiècle; Louis XII, Père du

Peuple ; Henri IV, dont on ne peut prononcer le nom ſans attendriſſement.

Ces deux derniers paroiſſent fixer des regards de complaiſance, l'un ſur d'Amboiſe, & l'autre ſur Sully. Ils ſemblent les remercier de l'amour de leurs Peuples, & leur dire qu'une portion du bonheur & de la gloire des Rois dépend quelquefois & des vertus & des lumières de leurs Miniſtres.

Dans le centre du Temple, on remarque nne place, avec un piédeſtal qui juſqu'à préſent n'avoit pas encore été occupé. Il étoit deſtiné à celui des Rois qui auroit la force de triompher de ſes propres intérêts ; qui reconnoîtroit que la vraie gloire conſiſte à ſubjuguer les évènemens contraires, qu'il eſt trop aiſé d'être grand lorſque l'on eſt heureux, & que l'on n'eſt digne de régner, qu'autant que l'on chérit plus ſes Sujets que ſoi-même.

Des ſiècles s'étoient écoulés, ſans que ce Roi ſe fût trouvé. On liſoit cette inſcription :

Au Monarque pacifique, au Roi le bien-aimé.

C'étoit une Prophétie qui annonçoit LOUIS XV : le Ciel nous l'a donné.

Ce Prince bienfaiſant ſera l'ornement du Temple de la Paix : il y eſt porté au milieu des acclamations, & conduit par les Miniſtres qui ont rendu la tranquillité à l'Europe. Leur droiture, leur zèle & leur capacité, prouvent le diſcernement de leur Maître à placer ſa confiance. Le Temple de la fauſſe Gloire s'eſt anéanti devant eux. Toutes les Puiſſances ſont réunies ; tous les Peuples, redevenus amis, & gouvernés par un même eſprit, vont enfin être heureux, & paroîtront n'avoir qu'un même Roi.



ÉCRITS

DE

DIVERS AUTEURS,

CONCERNANT

M. DE CRÉBILLON.



ÉCRITS
DE
DIVERS AUTEURS,
CONCERNANT
M. DE CRÉBILLON,
Et quelques-uns de ses Ouvrages.

LETTRE

*Au sujet d'une Brochure qui a paru sous le titre d'*ÉLOGE DE M. DE CRÉBILLON, *peu de temps après la mort de ce grand Poete.*

LE talent le plus décidé, les succès les moins équivoques, ce dégré de gloire & de réputation qui semble inspirer le respect; rien, Monsieur,

dans ce ſiècle ſatyrique, ne met à l'abri des traits de la baſſe jalouſie, & de la rage des libelles diffamatoires. Un Anonyme, dans l'inſtant que *M. de Crébillon* reçoit les hommages de la Nation, & que ſa cendre eſt à peine refroidie, s'élance du ſein de la méchanceté, pour ſouffler ſes poiſons contre la mémoire de ce grand-homme. On voit éclorre une Satyre intitulée : *Éloge de M. de Crébillon*, brochure *in*-8°. de 34 pages, qui n'eſt, à proprement parler, qu'une lacération des écrits de cet illuſtre Auteur. On nous le préſente d'abord comme un homme de peu de Littérature, dans ſa jeuneſſe homme de plaiſir, & déjà d'un certain âge lorſqu'il travailla pour le Théâtre.

« *Idoménée*, nous dit-on, eut treize repré-
» ſentations. On jouoit alors les Pièces nou-
» velles plus long-temps qu'aujourd'hui ; parce
» qu'alors le Public n'etoit point partagé entre
» pluſieurs Spectacles, tels que la Comédie Ita-
» lienne & la Foire. Il falloit environ vingt re-
» préſentations pour conſtater le ſuccès paſſager
» d'une

» d'une nouveauté. Aujourd'hui on regarde une » douzaine de repréſentations comme un ſuccès » aſſez rare ; ſoit que l'on commence à être » raſſaſié de Tragédies, dans leſquelles on a » vu ſi ſouvent des déclarations d'amour, des » jalouſies & des meurtres ; ſoit parce que nous » n'avons plus de ces Acteurs dont la voix no- » ble comme celle de *Baron*, terrible comme » celle de *Baubourg*, touchante comme celle » de *Dufreſne*, ſubjugue l'attention du Public ; » ſoit qu'enfin la multitude des Spectacles faſſe » tort au Théâtre le plus eſtimé de l'Europe. » On trouva quelques beautés dans l'*Idoménée* : » mais elle n'eſt point reſtée au Théâtre ; l'in- » trigue en étoit foible & commune, la dic- » tion lâche, & toute l'économie de la Pièce » trop moulée ſur ce grand nombre de Tragé- » dies languiſſantes, qui ont paru ſur la Scène, » & qui ont diſparu ».

Comment peut-on dire que l'intrigue d'*Idoménée* ſoit foible & commune ? Qu'on la liſe, & qu'on juge. Rien d'ailleurs de plus intéreſſant

que le ſujet. Son ſeul défaut eſt qu'il approche de celui d'*Iphigénie en Aulide.* Le Critique, ou plutôt le Satyrique, a-t-il pu ſe refuſer à ces beaux vers que dit *Idoménée?*

Une effroyable nuit ſur les eaux répandue
Déroba tout-à-coup ces objets à ma vue.
La mort ſeule y parut.... Le vaſte ſein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers.....
Que te dirai-je, enfin?... Dans ce péril extrême,
Je tremblai, Sophronyme, & tremblai pour moi-même.....
Pour appaiſer les Dieux, je priai.... je promis....
Non, je ne promis rien, Dieux cruels! j'en frémis...
Neptune, l'inſtrument d'une indigne foibleſſe,
S'empara de mon cœur, & dicta la promeſſe.
S'il n'en eût inſpiré le barbare deſſein,
Non, je n'aurois jamais promis de ſang humain.
« Sauve des malheureux ſi voiſins du naufrage,
» Dieu puiſſant, m'écriai-je, & rends-nous au rivage.
» Le premier des ſujets rencontré par ſon Roi,
» A Neptune immolé ſatisfera pour moi »...

Mon ſacrilége vœu rendit le calme à l'onde :
Mais rien ne put le rendre à ma douleur profonde ;
Et, l'effroi ſuccédant à mes premiers tranſports,
Je me ſentis glacer en revoyant ces bords.
Je les trouvai déſerts ; tout avoit fui l'orage.
Un ſeul homme allarmé parcouroit le rivage ;
Il ſembloit de ſes pleurs mouiller quelques débris :
J'en approche en tremblant... Hélas ! c'étoit mon fils !...
A ce récit fatal tu devines le reſte.
Je demeurai ſans force à cet objet funeſte ;
Et mon malheureux fils eut le temps de vôler
Dans les bras du cruel qui devoit l'immoler.

Ce récit eſt auſſi bien verſifié que touchant, & reſpire cette noble ſimplicité, dont les ſiècles anciens nous ont laiſſé des modèles. Les Scènes entre le père & le fils produiſent le plus vif intérêt. Les amateurs de la Poéſie en trouveront toute la force, toute l'énergie dans ce morceau d'*Egéſippe* à *Idoménée*.

Au pied du mont ſacré
Qui fut pour Jupiter un aſyle aſſuré,

J'interroge, en tremblant, le Dieu ſur nos misères,
Le Prêtre deſtiné pour les ſecrets myſtères
Se traîne, proſterné, près d'un antre profond,
Ouvre... Avec mille cris le gouffre lui répond.
D'affreux mugiſſemens & des voix lamentables
Formoient, à longs ſanglots, des accents pitoyables,
Mais qui venoient à moi comme des ſons perdus,
Dont réſonnoit le Temple, en échos mal rendus.
Je prêtois cependant une oreille attentive :
Lorſqu'enfin une voix plus forte & plus plaintive
A paru raſſembler tant de cris douloureux,
Et répéter cent fois : « O Roi trop malheureux » !
Déjà ſaiſi d'horreur d'une ſi triſte plainte,
Le Prêtre m'a bientôt frappé d'une autre crainte,
Quand, relevant ſur lui mes timides regards,
Je le vois, l'œil farouche & les cheveux épars,
Se débattre long-temps ſous le Dieu qui l'accable,
Et prononcer enfin cet Arrêt formidable.

Idoménée, ſans doute, eſt la plus médiocre des Pièces de *M. de Crébillon.* Mais malgré ſes défauts, il y a peu de Tragédies modernes qui

lui ſoient comparables, quoiqu'elles jouïſſent du ſuccès le plus éclatant.

Le Critique prétend qu'*Atrée* ne forme pas une Pièce intéreſſante ; qu'*on ne prend aucune part à une vengeance affreuſe, méditée de ſang-froid, ſans aucune néceſſité ; qu'un outrage fait à Atrée il y a vingt ans ne touche perſonne.* Il faut que l'Anonyme connoiſſe bien peu le cœur humain. La vengeance feroit-elle pour lui un ſentiment étranger ? Qu'il apprenne qu'il eſt des outrages qu'on ne pardonne jamais, & que l'injure qu'a reçu *Atrée* eſt de ce genre. Cette vengeance, méditée dans le ſang-froid, fonde davantage le caractère d'*Atrée*, qui naturellement eſt perfide & féroce. L'Auteur n'a pas voulu en faire un Héros qui ne peut céder qu'à des foibleſſes. Ce rôle d'*Atrée* eſt ce qu'il y a de plus beau ſur notre Théâtre ; il ſe ſoutient dans toutes ſes parties. *M. de Crébillon*, à la vérité, ne s'eſt pas ſauvé de l'écueil du ſiècle ; il a jetté de l'amour au milieu de ce beau terrible. *M. de Voltaire* lui-même dans un temps où l'on

commençoit à ſentir le ridicule de cet amour, n'a-t-il pas fait *Jocaſte* & *Philoctète* amoureux? *Varus* n'eſt-il pas un amant à la mode? Sa *Sémiramis*, ſon *Mahomet* ont les mêmes défauts; & cependant *M. de Voltaire* a été le premier à condamner cet emploi ennuyeux & révoltant de la paſſion de l'amour, qui gâte la plupart de nos meilleures Tragédies. On objecte les fautes de ſtyle d'*Atrée*. A une cinquantaine de vers près, elle eſt ſur le ton que demande la Tragédie: & quelle eſt la Pièce, même de Racine, où il ne ſe trouve point de mauvais vers? Il ſuffit que le plus grand nombre ſoit reconnu bon, pour qu'on diſe qu'un Drame eſt bien écrit. Le ſtyle de *M. de Crébillon* reſſemble aſſez à ſa manière. Il eſt vigoureux & énergique; ce qui quelquefois occaſionne des incórrections.

Le Cenſeur avance que, dès les deux premiers vers d'*Atrée*, notre *Eſchile* moderne pèche contre la langue & contre la raiſon:

Avec l'éclat du jour je vois enfin paroître
L'eſpoir & la douceur de me venger d'un traître.

« Comment, dit-il, voit-on *paroître* un eſpoir » avec l'éclat du jour ? Comment voit-on *pa-* » *roître* la douceur » ? Cette critique porte à faux. Il y a *renaître*, & non *paroître*, dans le texte de *M. de Crébillon*. Or, on dit très-bien l'*eſpoir renaît*, la *douceur renaît*. Tout le monde a admiré ce début d'*Atrée*. Son caractère y eſt annoncé.

L'Anonyme appelle des ſentences hors de la nature, ces vers :

Je voudrois me venger, fût-ce même des Dieux.
Du plus puiſſant de tous j'ai reçu la naiſſance ;
Je le ſens au plaiſir que me fait la vengeance.

Il ajoûte que *La Fontaine* a dit auſſi heureuſement que plaiſamment :

Je ſais que la vengeance
Eſt un morceau de Roi.....

Eh ! qui de nous ignore que le plaiſant & le comique ſont toujours à côté du ſublime & du Tragique ? Qui empêche que cette idée, employée dans le genre familier, ne ſoit admiſe

dans le Drame, lorſqu'elle eſt ennoblie par l'expreſſion ?

Le ſonge de *Thyeſte* n'eſt qu'un *amas d'images incohérentes*. Aux yeux de l'Anonyme. Voici ce ſonge :

Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette iſle fatale,
J'ai cru long-temps errer parmi des cris affreux,
Que des Mânes plaintifs pouſſoient juſques aux Cieux.
Parmi ces triſtes voix, ſur ce rivage ſombre,
J'ai cru d'Ærope en pleurs entendre gémir l'Ombre;
Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer juſqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçoit d'effroi.
« Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce ſéjour funeſte !
» Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeſte ».
Le Spectre, à la lueur d'un triſte & noir flambeau,
A ces mots m'a traîné juſques ſur ſon tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geſte menaçant, & la vue égarée ;
Plus terrible pour moi, dans ces cruels momens,
Que le tombeau, le Spectre & ſes gémiſſemens.
J'ai cru voir le barbare entouré de Furies;

Un glaive encor fumant armoit ſes mains impies;
Et, ſans être attendri de ſes cris douloureux,
Il ſembloit dans ſon ſang plonger un malheureux.
Ærope, à cet aſpect, plaintive & déſolée,
De ſes lambeaux ſanglans à mes yeux s'eſt voilée.
Alors j'ai fait, pour fuir, des efforts impuiſſans;
L'horreur a ſuſpendu l'uſage de mes ſens.
A mille affreux objets l'âme entière livrée,
Ma frayeur m'a jetté ſans force aux pieds d'Atrée.
Le cruel, d'une main ſembloit m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre à longs traits s'abbreuver de mon ſang.
Le flambeau s'eſt éteint, l'Ombre a percé la terre,
Et le ſonge a fini par un coup de tonnerre.

C'eſt-là certainement un très-beau morceau de Poéſie; & le coloris ſombre qui y règne, occupe au point qu'il fait diſparoître le peu de taches qui peuvent s'y trouver. Comment peut-on parler d'*Atrée*, & ne pas prodiguer des éloges à la ſcène de la reconnoiſſance? Celle de la coupe eſt du plus grand tragique. Le rôle de *Pliſthène* contraſte admirablement avec celui d'*Atrée*. En un mot, cette Tragédie, au

défaut près de la ſeconde réconciliation, eſt un chef-d'œuvre, & de la plus grande manière ; c'eſt un *Rembrant* dans l'Ecole de *Melpomène.*

ÉLECTRE amoureuſe n'eſt pas de la dignité du cothurne Grec ; j'en conviens : mais cet amour produit une ſcène touchante, dans laquelle *Électre* veut empêcher *Itys* d'aller aux autels. D'ailleurs, le rôle d'*Électre* eſt ſupérieur, ainſi que ceux d'*Oreſte* & de *Palamède.* Tout le monde a ſenti, comme le Cenſeur, les défauts que l'on peut reprocher à cette Pièce ; mais perſonne n'a été aſſez injuſte, aſſez aveuglé par la haîne & par l'envie, pour fermer les yeux à toutes les beautés qui, ſi l'on peut le dire, jailliſſent ſous la main de *M. de Crébillon*, dans ce ſujet traité depuis par *M. de Voltaire*, ſous le nom d'*Oreſte.*

RHADAMISTHE lui-même n'eſt pas reſpecté. On nous rapporte un jugement de *Boileau*, qui fait tort à ce grand-homme, & non à *M. de Crébillon.* On prétend que *Boileau*, dans ſa dernière

maladie, quand on lui apporta *Rhadamiſthe*, dit : *Qu'on m'ôte ce galimathias ; les Pradons étoient des aigles en comparaiſon de ces gens-ci : je crois que c'eſt la lecture de Rhadamiſthe qui a augmenté mon mal.* Vous obſerverez que l'Anonyme ne cite point la ſource où il a puiſé cette anecdote, inconnue juſqu'à préſent. Sa malignité, empreinte ſur chaque page de cette brochure, fait préſumer que c'eſt une fable forgée à plaiſir pour nuire à *M. de Crébillon.*

On condamne ce beau vers :

Criminel ſans penchant, vertueux ſans deſſein,

& beaucoup d'autres, que les plus grands Maîtres ne déſavoueroient pas. *Rhadamiſthe*, après les chef-d'œuvres des *Corneille* & des *Racine*, eſt une des plus belles Pièces qui ſoient reſtées à notre Théâtre. Le rôle de *Rhadamiſthe* réunit toute cette énergie de paſſion, tous ces feux qui forment le grand caractère théâtral ; ſon amour produit des effets terribles. Le Cenſeur s'eſt bien gardé de citer la ſcène ſublime entre *Pharaſmane* & *Rhadamiſthe.*

Il ne faut pas dire avec ignorance, que « *Xerxès* eſt écrit & conduit comme les » Pièces de *Cyrano de Bergerac* » ; ni ajouter d'un ton railleur, plein de mépris : « cependant » on l'a fait imprimer en 1750 au Louvre aux » dépens du Roi. C'eſt un honneur que n'ont » eu ni *Cinna* ni *Athalie* ». Cet honneur, quelque flatteur qu'il ſoit, ne décide pas la beauté d'un ouvrage. Il y a de la force & de très-beaux vers dans le rôle d'*Artaban*. Ce n'eſt pas ce dernier qui fait tort à cette Tragédie ; c'eſt la foibleſſe du rôle de *Xerxès*.

Sémiramis offre des morceaux où reſpire le génie de *M. de Crébillon*. On y lit ces vers :

AGÉNOR.

On vante peu le ſang dont j'ai reçu la vie ;
Mais je n'en connois point à qui je porte envie.
. . . .
Le Deſtin m'a fait naître au ſein de la vertu ;
C'eſt elle qui prit ſoin d'élever mon enfance ;
Et ma gloire a depuis paſſé mon eſpérance.

Quiconque peut avoir un cœur tel que le mien,
Ne connoît point de ſang plus digne que le ſien;
Et, quand j'ai recherché votre auguſte alliance,
J'ai compté vos vertus, & non votre naiſſance.

BÉLUS.

C'eſt elle cependant qui décide entre nous.
Il eſt plus d'un mortel auſſi vaillant que vous;
Mais je n'en connois point, quelque grand qu'il puiſſe
être,
Dont le ſang d'où je ſors ne doive être le maître.
La valeur ne fait pas les Princes & les Rois;
Ils ſont enfans des Dieux, du Deſtin & des Loix.
La valeur, quels que ſoient ſes droits & ſes maximes,
Fait plus d'uſurpateurs que de Rois légitimes.

. . . .

AGÉNOR.

L'orgueil de ces grands noms n'éblouït point mes yeux.
Le mien, ſans leur ſecours, eſt aſſez glorieux,
Pour ne rien voir ici dont ma fierté s'étonne.
Un Guerrier généreux, que la vertu couronne,
Vaut bien un Roi formé par le ſecours des Loix;

Le premier qui le fut n'eut pour lui que sa voix.
Quiconque est élevé par un si beau suffrage,
Ne croit pas du Destin déshonorer l'ouvrage.

Le Critique passionné avance que la Tragédie de *Pyrrhus* est entièrement abandonnée. On la redonne pourtant, & le Public la voit toujours avec plaisir. Il y a du génie dans le plan ; elle respire la générosité, la noblesse d'âme. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est trop de complication ; mais *Héraclius* peut faire excuser ce défaut.

Catilina est à son tour en bute aux traits de l'Anonyme. Il ne convient pas que les trois premiers Actes de cette Pièce sont trois chef-d'œuvres ; que le rôle de *Catilina* est de la plus grande force. Celui de *Cicéron* est peu de chose, parce que dans ce Drame tout est sacrifié au personnage de *Catilina*, comme nous en avons des exemples dans *Ariane*, *Phédre*, *Médée*, &c. Le Censeur a bien soin de nous rapporter les mauvais vers, les vers foi-

bles de *Catilina ;* mais il falloit, pour annoncer l'impartialité, nous en préſenter auſſi les beaux vers.

M. de Crébillon fit le *TRIUMVIRAT* à l'âge de quatre-vingt-un ans. C'en étoit aſſez pour adoucir la cabale, & pour déſarmer la cenſure. Je l'ai dit, & je le répète, parce que j'en ſuis convaincu : le tableau des proſcriptions & la tête de *Cicéron* découverte aux yeux de ſa fille, ſont de ces morceaux qui ne peuvent être que les élans d'un beau génie.

ON trouve dans cette Brochure une *Digreſſion ſur ce qui ſe paſſa entre les repréſentations d'Électre & de Rhadamiſthe.* On a la barbarie de nous parler d'une mauvaiſe Satyre qu'on met ſur le compte de *M. de Crébillon.* En ſuppoſant qu'elle fût de lui, n'eſt-ce pas un crime que d'éclairer le Public ſur des faits qui ne peuvent intéreſſer ſa curioſité, & qui déshonorent la mémoire des grands-hommes qu'il ſe plaît à révérer ? Que je connois d'Écrivains qui doivent trembler, ſi l'on va porter, après leur

mort, le flambeau de la vérité ſur leur vie ; ſi l'on expoſe leurs cœurs à découvert, avec tous les vices qui les ont ſouillés ! Pourquoi nous rapporter encore une prétendue Épigramme de *M. de Crébillon* contre *Rouſſeau ?* Elle prouveroit que *M. de Crébillon* a été homme, mais beaucoup moins qu'un autre, puiſqu'à l'exemple de quelques-uns de ſes confrères, il n'a pas fait de ſes œuvres des recueils de ſatyres & de calomnies. Mais on ôſe donner un démenti à l'Anonyme, & lui ſoutenir que cette ſatyre & cette épigramme ne ſont point de *M. de Crébillon.* Tout le monde ſait qu'il ne s'eſt jamais permis un vers, un trait de plume contre perſonne. Lorſqu'en 1731 il fut reçu à l'Académie Françoiſe, & que dans ſon Remerciement qu'il fit en vers, il récita celui-ci :

Aucun fiel n'a jamais empoiſonné ma plume,

l'Aſſemblée, qui étoit nombreuſe, juſtifia, par des battemens de mains réitérés, l'éloge qu'il faiſoit de lui-même à cet égard.

L'Anonyme

L'Anonyme, on ne ſait trop pourquoi, ſe déchaîne contre *Rouſſeau* avec tout l'acharnement d'un de nos Écrivains célèbres, infatigable à pourſuivre la mémoire de ce grand Lyrique. Il nous répète ce que cet Écrivain nous redit lui-même, depuis quarante ans qu'il eſt conſumé de ce noble courroux. Il veut abſolument que *Rouſſeau* ait fait ces déteſtables Couplets, l'opprobre de la Littérature; il nous raconte à ce ſujet de ces petits contes populaires qui ſont encore dans le goût & dans l'eſprit de l'Écrivain qu'il imite ſi fidèlement & ſi ſervilement. « Il reſte à ſavoir, dit-il, ſi » de telles horreurs (les Couplets) peuvent » être pardonnées en faveur de deux ou trois » Odes qui ne ſont que des déclamations de » Rhétorique, de quelques Pſeaumes au-deſſous » des Cantiques d'*Eſther* & d'*Athalie*, de quelques » épigrammes dont le fond n'eſt jamais de lui, » & dont preſque tout le mérite conſiſte dans » des turpitudes ». N'eſt-il pas permis de s'écrier, à ces traits: Peut-il y avoir quelqu'un

d'assez bas, d'assez méprisable, d'assez stupide pour proférer de tels blasphêmes contre un homme qui peut-être, avec *La Fontaine*, est le seul Poète, proprement dit, qui appartienne à la Nation ?

Il est plus difficile de faire une Tragédie qu'une Ode : c'est un des axiômes de notre grand appréciateur des talens. Il faut plus de temps pour faire une bonne Tragédie, que pour faire une bonne Ode. Qui en doute ? Mais chaque genre de Poésie a ses difficultés, son mérite & ses succès. Le nom d'*Horace* est consacré à côté de celui de *Virgile* ; & l'on parle de *Pindare*, comme d'*Homère* & de *Sophocle*.

L'Anonyme finit, en prétendant que *M. de Voltaire* a toujours loué publiquement *M. de Crébillon* ; qu'il lui a même donné plusieurs marques d'estime ; qu'ils n'ont jamais eu aucun démêlé ensemble ; qu'enfin, ils ont été amis, quoique *M. de Voltaire* ait refait trois des Pièces de cet Auteur, *Sémiramis*, *Électre* & *Catilina*. Il est vrai que *M. de Crébillon* a dû être pénétré

de reconnoiſſance envers *M. de Voltaire*, qui a bien voulu immoler ſa propre gloire pour relever celle de ſon ami, en donnant au Public *Oreſte* & *Rome ſauvée ;* en effet, ces deux Pièces n'ont ſervi qu'à confirmer le mérite d'*Électre* & de *Catilina :* voilà de ces traits qui n'appartiennent qu'à l'amitié des grands-hommes.

L'Écrivain qui a fait cette Brochure contre *M. de Crébillon*, n'a pas lu, ſans doute, les Ouvrages de *M. de Voltaire.* Il y auroit appris qu'il faut reſpecter la mémoire des grands génies ; & que c'eſt outrager l'Humanité, que d'aller attacher un écrit ſatyrique au cercueil d'un illuſtre mort.

Ann. Litter.



LETTRE DU MÊME,

Sur le Tombeau de M. DE CRÉBILLON.

AVEC quelle ſatisfaction vous apprendrez, Monſieur, que le Roi vient d'accorder à feu *M. de Crébillon* le même honneur que les Grecs & les Romains décernoient à leurs illuſtres concitoyens ! Cette diſtinction eſt en partie l'ouvrage de M. le Marquis de Marigny, qui, non content de préſider aux Arts avec ces lumières, ce goût & ces ſuccès auxquels toute l'Europe applaudit, étend ſon zèle & ſa bienfaiſance ſur la Littérature, qu'il ſait ne contribuer pas moins que les Arts au bonheur, à la gloire & à l'opulence de la Nation. Il n'a eu beſoin que de nommer au Roi *M. de Crébillon*. Sa Majeſté, de ſon propre mouvement, l'a chargé de faire élever un tombeau à ce grand Poète, l'un de ceux qui ont le plus illuſtré ſon règne, & le plus mérité

l'éclat & les effets de ſa protection. Ce monument ſera exécuté en marbre par le ſavant ciſeau du célèbre *M. Lemoyne*, & doit être placé, dit-on, à la Bibliothèque du Roi.

Les Étrangers ne nous reprocheront plus notre indifférence pour nos grands-hommes. *M. de Voltaire* ne viendra plus nous vanter les tombeaux des Poètes Anglois dans l'Abbaye de Weſtminſter, tombeaux qui ne ſont érigés ni par le Roi, ni par la Nation, comme il a voulu nous le faire croire ; mais par des amis particuliers qui en font les frais, & ſouvent par la voie des ſouſcriptions. Ici c'eſt le Roi lui-même, c'eſt un Prince ſenſible, éclairé, généreux, qui, touché du rare mérite d'un de ſes ſujets, conſacre à la Poſtérité la plus reculée l'eſtime dont il l'honoroit, & l'admiration de ſon Peuple pour les ouvrages de cet homme de génie.

Je n'ai point d'expreſſions, Monſieur, qui puiſſent vous rendre, avec aſſez de force, & le contentement & la reconnoiſſance qu'inſ-

pire M. le Marquis de Marigny à tous les Gens de Lettres. L'éclat de cette faveur insigne rejaillit sur eux-mêmes ; ils se croient tous récompensés de leurs propres travaux.

Ann. Litter.



LETTRE

Sur les Tragédies de CATILINA, *par* M. DE CRÉBILLON; *& de* ROME SAUVÉE, *par* M. DE VOLTAIRE: *ou Comparaiſon de ces deux Pièces.*

DEUX Tragédies ſur le même ſujet, par deux grands Maîtres de la Scène, vous rappelleroient les fameuſes époques Littéraires des deux *Sophonisbes* & des deux *Phèdres* du dernier ſiècle, s'ils étoient l'un à l'autre ce que le grand *Corneille* fut à *Mairet*, & *Racine* à *Pradon*. Mais l'un par la force de ſes crayons terribles, fait la gloire de notre âge; & l'autre en eſt l'idole, par le charme de ſon coloris, toujours du goût d'une Nation vive & brillante.

Je commence par *M. de Crébillon*. Dans le

premier Acte, *Catilina*, Chef des Conjurés, ouvre le théâtre avec *Lentulus*; il s'y peint en ſcélérat ſublime, & développe, en politique ſombre, tous les reſſorts du projet qu'il a formé de régner ſur les débris fumans de ſa patrie. Le Grand-Prêtre *Probus* arrive au Temple de *Tellus*, lieu de la Scène : c'eſt un eſprit fanatique, & conſéquemment factieux, ſuperficiel, borné. Il confirme *Catilina* dans les forfaits qu'il médite contre l'État ; il achève de ſe peindre par ces deux vers ſi remarquables :

D'armes & de Soldats rempliſſons tous ces lieux,
Où le Sénat impie ôſe troubler mes Dieux.

Ainſi la Religion lui ſert de prétexte ; il ne déclame contre le Sénat & ne le veut perdre que parce qu'on veut limiter ſa puiſſance. *Tullie*, fille de *Cicéron*, vient ſe plaindre à *Catilina*, dont elle eſt l'amante, de ce qu'il entreprend de ſacrifier ſon père & ſa Patrie à ſa coupable ambition ; & comme *Catilina* veut s'en défendre, elle lui produit une eſclave pour témoin de

ſes crimes. Cette eſclave eſt *Fulvie* elle-même, qui, ſous ce déguiſement, vient par jalouſie, accuſer le perfide *Catilina* qu'elle adore. L'œil pénétrant du traître la reconnoît d'abord; il diſſimule, & veut qu'elle paroiſſe dans le Sénat. Il la confie au Grand-Prêtre dans cette vue, & finit par un monologue où ſon caractère ſe déploie tout entier.

Au ſecond Acte, *Probus* d'abord, & enſuite *Catilina*, veulent calmer la fureur de *Fulvie*, irritée de ce qu'on lui donne *Tullie* pour rivale. *Cicéron* arrive; &, de la part du Sénat, fait *Catilina* Gouverneur de l'Aſie, voulant par cette politique éloigner de Rome le fléau de la vertu. *Catilina*, qui ſe doute de l'intrigue, rejette loin de lui cet honneur; il laiſſe le Conſul dans l'embarras, & le menace même de le faire trembler, lui, Rome, & tout le Sénat.

Au troiſième Acte, *Sunnon*, Ambaſſadeur Gaulois, confère avec *Catilina*, qui ne lui demande qu'une retraite dans les Gaules, ſi ſon entrepriſe a le malheur d'échouer. *Tullie* revient,

& conjure ſon terrible Amant d'épargner Rome; *Catilina* perſiſte dans ſa vengeance, & va de ce pas même braver le Sénat, ſur l'avis que le Grand-Prêtre lui donne de le craindre.

Dans le quatrième Acte, pendant que le Sénat délibère, arrive *Catilina*, qui parle du ton le plus ſuperbe & le plus inſultant aux Pères Conſcripts: tout tremble devant lui; & le ſcélérat éloquent ſe ſauve par la fourbe, en leur perſuadant que c'eſt lui-même qui défend Rome contre les attentats des Conjurés. On l'en croit ſur ſa parole; ſes honneurs lui ſont rendus. Il reſte avec *Céthégus*, qui s'étonne de cette conduite; *Catilina* ſe juſtifie, en lui montrant le ſuccès aſſuré par les fauſſes allarmes qu'il donne aux Sénateurs, & qui leur font craindre tout autre traître que l'auteur même de la trahiſon.

Au cinquième Acte, *Cicéron*, qui s'apperçoit de la ſcélérateſſe, veut en garantir la République. Il voit *Caton* ſous les armes, qui lui apprend la cruelle poſition de Rome. Tout eſt

en feu par les Conjurés ; tout va périr, ſans un prompt ſecours. *Lucius*, qui ſurvient, leur fait preſſentir un triomphe prochain par l'arrivée de *Pétréïus*, qu'il leur annonce. Ils vôlent tous deux où le péril demande leur préſence. *Tullie* revient au Temple ſe plaindre aux Dieux de la barbarie de ſon Amant. *Catilina* ſe préſente couvert de ſang & de pouſſière, levant un poignard pour s'en frapper. *Tullie* s'épouvante, & veut le déſarmer, mais inutilement. Il ne lui donne le poignard qu'après l'avoir cruellement plongé dans ſon ſein. Les Sénateurs paroiſſent alors, conduiſant les Conjurés au ſupplice. A leur aſpect, *Catilina* meurt en déſeſpéré.

Le premier Acte de *Rome ſauvée* s'ouvre par *Catilina*, qui, dans un monologue fort vif, expoſe tout le ſujet, en prononçant la deſtruction du Sénat, pour ſe rendre maître de Rome. *Cethégus* vient lui rendre compte de l'état actuel de la conjuration ; on craint l'œil d'*Aurélie*, femme de *Catilina*, dans le Palais de

laquelle tout se trame, & où l'on a fait le dépôt des armes. Elle est fille de *Nonnius*, zélé Citoyen & Grand Général à la tête d'une armée. *Aurélie* a des sentimens Romains que tempère la tendresse conjugale; sa frayeur est extrême; ses soupçons sont terribles. *Cicéron* paroît; il vient foudroyer *Catilina* par les reproches les plus sanglans & les mieux fondés. Le scélérat le brave, & lui répond avec l'arrogance d'un grand coupable; il sort en fureur. *Caton*, qui survient, accuse *César*, qu'il regarde comme un des soutiens de la conjuration. Le Consul, qui connoît la grande âme de *César*, n'accuse que *Catilina*. Le Consul & le Sénat s'unissent tous deux pour mourir, s'il le faut, en défendant la Patrie.

Au second Acte, *Catilina* consulte avec *Céthégus* les moyens d'attirer *César* à son parti. Les Conjurés se présentent; & *Catilina* assûre chacun d'eux que le triomphe est prochain, infaillible, plein de gloire. Son entrevue avec *César* se termine par des protestations d'amitié;

César ne promet rien davantage : il veut bien *Catilina* pour ami ; mais il le dédaigneroit pour maître. Les Chefs des Conjurés reparoiſſent ; *Catilina* leur donne l'ordre d'immoler *Cicéron*, *Caton*, *Céſar* lui-même. Ils font ſerment de tout maſſacrer.

Dans le troiſième Acte, *Catilina* prend de nouveaux arrangemens avec les Conjurés ; il veut qu'on enlève de Rome *Aurélie*, dont la tendreſſe lui paroît redoutable. Elle arrive en ce moment toute éperdue, une lettre à la main, où *Nonnius* l'accuſe d'être complice de *Catilina*. Elle veut ramener le coupable à la vertu ; mais il diſſimule toujours, & même s'emporte contre *Aurélie*, qui le menace alors de tout révéler au Sénat. Arrivent des Conjurés qui confirment *Catilina* dans ſa crainte de *Nonnius*, en l'aſſurant qu'il vient au ſecours de Rome. *Aurélie* lui promet d'obtenir ſa grâce par ſon père ; il fait ſemblant d'y conſentir. A peine eſt-elle ſortie, qu'il donne ordre d'aſſaſſiner *Nonnius*. Le Conſul, qui ſurvient tout-

à-coup, ſurprend les Conjurés; il en fait arrêter deux qui n'étoient qu'affranchis. Il ordonne à *Catilina* de ſe rendre au Sénat pour s'y juſtifier. Le perfide ſe réſout auſſi-tôt à maſſacrer lui-même ſon beau-père.

Au quatrième Acte, l'aſſemblée du Sénat ſe forme; le Conſul arrive, & raconte le meurtre de *Nonnius*, qui venoit les éclairer ſur la conjuration. *Catilina* ſurvient, & ſe vante d'avoir lui-même égorgé *Nonnius* comme un traître à la Patrie; il ôſe citer en témoignage ces mêmes armes qu'il a lui-même dépoſées dans le Palais de *Nonnius*. *Cicéron* veut le convaincre d'impoſture. *Céſar* défend *Catilina*. Mais *Aurélie* venant demander vengeance au Sénat du maſſacre de ſon père; le Conſul lui montre l'aſſaſſin. Elle voit *Catilina*, s'évanouït; &, revenue de ſon trouble, elle ne peut contenir ſon déſeſpoir, quand elle entend accuſer ſon père d'avoir préparé des armes contre ſa Patrie. A de telles horreurs, elle ceſſe enfin d'être épouſe, pour n'êtrep lus que Romaine; &, s'écriant aux

Sénateurs : *voilà votre ennemi*, elle se tue. *Catilina*, plus furieux par la mort d'*Aurélie* qu'il aimoit, accable d'imprécations & le Consul & le Sénat & les Romains ; son désespoir est au comble ; il sort en menaçant. *César*, qu'on accusoit d'être son complice, va se justifier en combattant pour la Patrie, au secours de laquelle tous les Sénateurs vôlent après lui, sous la conduite & sous les yeux du Consul.

Dans le cinquième Acte, *Claudius* se plaint hautement de l'injuste autorité de *Cicéron*, qui condamne à mort des Romains : *Caton* le justifie. Le Consul arrive, & peint les fureurs de *Catilina*. *César*, dont on se défie, paroît ; il dit que *Pétréïus* est blessé dans le combat, & que *Catilina* est près de remporter la victoire. Comme il est soupçonné de trahir la Patrie, *Cicéron*, par une présence d'esprit admirable, le nomme lui-même pour commander l'armée. *César* y vôle, & revient vainqueur presque dans le moment ; il semble que sa présence ait suffi pour fixer la victoire. Le récit qu'il fait de la

bataille flatte des cœurs vraiment Romains. *Catilina* n'y meurt qu'en Héros. Le Conſul triomphe; & *Rome* eſt *ſauvée.*

Dans le *Catilina* de *M. de Crébillon*, il me ſemble d'abord que l'expreſſion du ſujet s'embarraſſe dans une foule d'objets trop multipliés, pour qu'il en reſte une idée nette & dominante. On ne voit pas que *Lentulus*, à qui *Catilina* s'ouvre, ſoit plus néceſſaire qu'un autre à l'exécution de ſes horribles projets. Le Grand-Prêtre ne ſert pas davantage à l'action, ou plutôt il la retarde, en doublant le miniſtère de *Lentulus* : un bon Confident ſuffiſoit. Les plaintes élégiaques de *Tullie*, & ſes emportemens peu tragiques, font une épiſode qui n'eſt point liée néceſſairement à l'action. *Fulvie* (autre femme, autre embarras) y paroît ſous un vil déguiſement, en Eſclave, pour accuſer *Catilina*, qui s'en moque & la brave en la reconnoiſſant. Ce jeu de théâtre dégénère de la grande Tragédie ; le terrible *Crébillon* devoit ſe mettre au-deſſus de ces petiteſſes, que *Thalie* ſeule peut revendiquer,

revendiquer, & que *Melpomène* abjura toujours.

Le déguiſement de *Fulvie* en Eſclave revient au ſecond Acte. *Catilina* veut la produire au Sénat : on diſpute de part & d'autre ; le Grand-Prêtre ſe met auſſi de la partie ; ce qui devient puérile, & remplit tout le ſecond Acte. Le Conſul vient encore faire des offres inutiles à *Catilina*, qu'il ſait les devoir rejetter : au-lieu de tonner, de foudroyer, d'exterminer, comme dans l'hiſtoire, *Cicéron*, dans la Tragédie, tente, ménage, veut ſéduire par l'appas des dignités le plus grand fléau de la République ; ce qui ne réuſſit point, & ne pouvoit même réuſſir.

Deux Ambaſſadeurs Gaulois viennent, dans le troiſième Acte, parler politique, & conférer enſemble pour tirer avantage de la conjuration. *Catilina* leur fait un pompeux étalage de raiſons ; & tout cela pour s'aſſurer chez eux une retraite. L'action, qui doit toujours marcher à l'évènement, n'avoit pas beſoin de tant de

prévoyance : d'ailleurs, on a peint d'abord *Catilina* comme devant triompher ou mourir; dans les deux cas, il ne faut point d'asyle. *Tullie* & *Probus*, qui viennent l'un après l'autre, font beaucoup pour le remplissage de la Scène, mais rien pour son progrès.

Le quatrième Acte commence par une assemblée fort tumultueuse du Sénat tremblant, à la tête duquel est *Cicéron*. *Catilina* vient y réchauffer l'action par des bravades qui ne se font point à des Consuls, à des Sénateurs, à des Romains; il va même jusqu'à trancher du Citoyen, du Héros, du grand-homme; il leur fait accroire tout ce qu'il veut, en leur fascinant les yeux sur ses véritables crimes, & se fait combler d'honneurs avec un pardon solemnel. L'action, tombée par cette espèce d'accommodement, se relève dès que *Catilina* parle à *Céthégus*, troisième Confident qui vient occuper la Scène un peu tard. Remarquez, s'il vous plaît, que *Lentulus* & *Probus*, qui se mêloient de l'intrigue avant lui, se sont retirés

ſans rien faire, & que *Fulvie* ne reparoît plus depuis ſon déguiſement.

Cicéron ne prend ſon caractère de ſageſſe, d'intrépidité, d'éloquence même qu'au cinquième Acte; & l'action marche enfin par des faits, des maſſacres, des incendies. *Caton* y joue auſſi ſon véritable rôle de Cenſeur ſévère autant qu'éclairé. *Catilina* devient à la fin ce qu'il devoit être dès le commencement, un ſcélérat profond, impétueux, déterminé, ne reſpirant que le ſang & le carnage, ſans foi, ſans amour, ſans véritable grandeur d'âme. Mais pendant qu'on ſe bat dans Rome, *Tullie* vient ſans néceſſité remplir le vuide de la Scène; elle ne paroît que pour voir *Catilina* ſe poignarder; ce qu'il auroit pu faire ſans *Tullie*, & plus honorablement ſur le champ de bataille, en y mourant les armes à la main, comme dans *Salluſte*. Ce dénouement du *Catilina* n'eſt pas plus heureux que vrai, puiſqu'il offre aux yeux les Conjurés qu'on mène au ſupplice: on n'aime point à voir paſſer ſolemnellement ſur un

théâtre, des gens qu'on va pendre ou étrangler. L'action même étoit finie avec *Catilina*. *Tullie*, pour une fille de Consul Romain, & sur-tout de *Cicéron*, est chargée d'un assez mauvais personnage : mais en cela, sans doute, elle ressemble à son père, qui, tout Consul & tout Orateur qu'il est, avec la parole & le pouvoir en main, a, dans presque tout le cours de la Pièce, un caractère de foiblesse démenti formellement par l'histoire, qui lui donne l'âme & le cœur d'un grand-homme, du moins pendant son Consulat, où lui seul, par sa vigilante fermeté, sauva sa Patrie.

N'allez pas croire cependant, Monsieur, que cette Tragédie soit sans beautés, & sans beautés du premier ordre. Il y a de ces grands tableaux de Maître, dignes des *Sophocle* & des *Corneille*. Vous y admirez, de plus, de ces terribles coups de pinceau qui ne sont propres qu'à *M. de Crébillon* ; mais ils y paroissent plus rares que dans ses autres Pièces. L'esprit est étonné de temps en temps ; le cœur est rarement serré.

La hardieſſe des penſées, l'élévation des ſentimens, un certain enthouſiaſme tragique, une certaine fougue d'expreſſion ; voilà le mérite de *Catilina :* ce n'eſt qu'à la force du ſtyle & qu'au ton mâle du coloris, que l'on y peut reconnoître encore le grand *Crébillon*, dont les plans étoient autrefois en droit de ſe faire admirer.

Sans y penſer, Monſieur, j'ai fait l'éloge de la *Rome ſauvée* de *M. de Voltaire*. Vous n'avez qu'à ſubſtituer des beautés d'ordonnance aux défauts que j'ai relevés, & vous aurez une idée juſte de cette Pièce, c'eſt-à-dire, d'un Drame où l'action marche avec force, avec économie, avec rapidité ; rien qui ne porte coup, qui ne remue, qui n'intéreſſe. Les caractères y ſont vrais, reſſemblans, ſoutenus : *Cicéron* eſt le véritable Héros de la Pièce ; il devoit l'être, & non *Catilina*. *Caton* & *Céſar*, ces fameux Romains, y ſont repréſentés avec des traits qui vous enchantent ; les connoiſſeurs & les ſavans doivent en être ſatisfaits. *Catilina* n'eſt par-tout

que *Catilina* ; c'eſt-à-dire, un furieux, un ſcélérat, & non un Héros, un grand-homme. Le caractère d'*Aurélie* eſt de toute beauté dans ſa préciſion, puiſqu'elle remplit tous les devoirs d'épouſe, de fille & de Romaine ; elle s'immole à ſon époux, à ſon père, à ſa Patrie.

A ces perfections du plan, joignez celles du ſtyle, & des beautés de détail qui ſe ſuccèdent rapidement les unes aux autres. Il ne s'agit point d'antithèſes pointues, de vers de rempliſſage, ou de maximes purement de parade & d'oſtentation : c'eſt une éloquence de poéſie égale, pour ainſi dire, à l'éloquence de proſe de l'Orateur Romain ; on croit l'entendre parler, de ſa tribune, & foudroyer encore *Catilina*. Les autres perſonnages parlent auſſi le langage qui leur eſt propre, celui de la paſſion, des conjonctures, de leur caractère. En un mot, cette Pièce, ſi ce n'eſt pas la Tragédie *des Femmes*, comme on le diſoit dans le temps de la repréſentation, eſt certainement la Tragédie *des Hommes* ; elle fait honneur à

l'esprit humain ; & je la regarde comme un des ouvrages de *M. de Voltaire* les mieux conçus, les mieux combinés, les plus forts & les plus soutenus. Je ne crois pas qu'on me soupçonne de partialité.

Vous me dispenserez, Monsieur, de vous citer les traits frappans de ces deux Pièces, qui sont entre les mains de tout le monde. Les deux Poètes ont pris une route fort différente ; ils ne se rencontrent presque jamais dans les mêmes circonstances : ainsi point de morceaux que l'on puisse rapprocher pour la justesse du parallèle. En voici un cependant qui suffira pour juger du reste. Les deux Poètes nous ont représenté le Sénat avec ces traits qui caractérisent les grands Maîtres. C'est le Grand-Prêtre qui nous en trace le portrait suivant dans le *Catilina*, par les principaux membres qui le composoient alors.

Et c'est Catilina qui seul ici protège
Un reste de Sénat impur & sacrilège,

Un tas d'hommes nouveaux, proſcrits par cent décrets,
Que l'orgueilleux Sylla dédaigna pour ſujets!
Diſparu dans l'abîme où ſon orgueil le plonge,
Les grandeurs du Sénat ont paſſé comme un ſonge.
Non, ce n'eſt plus ce Corps digne de nos Autels,
Où les Dieux opinoient à côté des Mortels.
De ce Corps avili Minerve s'eſt bannie,
A l'aſpect de leur luxe & de leur tyrannie.
On ne voit que l'or ſeul préſider au Sénat,
Et de profanes voix fixer le Conſulat.
Enfin Rome n'eſt plus ſans le ſecours d'un Maître.
Et qui d'eux plus que vous ſeroit digne de l'être?
Céſar ſemble promettre un heureux avenir,
Que peut-être moins jeune il oſera tenir.
Lucullus n'eſt plus rien; & ſon rival Pompée
N'a pour lui qu'un bonheur où Rome s'eſt trompée.
Craſſus, plein de deſirs indignes d'un grand cœur,
Borne à de vils tréſors les ſoins de ſa grandeur.
Cicéron, ébloui du feu de ſon génie....
Mais je dois reſpecter le père de Tullie.
Pour Caton, je n'y vois qu'un courage inſenſé,
Un faſte de vertu qu'on a trop encenſé.

Le reſte n'eſt point fait pour prétendre à l'Empire.
C'eſt à vous ſeul, Seigneur, que j'ôſe le prédire.
Quelle gloire pour vous, en domptant les Romains,
De pouvoir vous vanter au reſte des humains
Que, ſans avoir des Dieux emprunté le tonnerre,
Un ſeul homme a changé la face de la terre!

Cette tirade de *M. de Crébillon* eſt, ſelon moi, de toute beauté.

Voici le tableau du même Sénat dans la *Rome ſauvée ;* c'eſt *Catilina* qui le trace d'après ſes paſſions. Ce tableau ſert d'expoſition à la Pièce ; & cette expoſition, qui ne conſiſte que dans un court & pathétique monologue, me paroît admirable.

Orateur inſolent, qu'un vil peuple ſeconde,
Aſſis au premier rang des Souverains du monde,
Tu vas tomber du faîte où Rome t'a placé.
Inflexible Caton, vertueux inſenſé,
Ennemi de ton ſiècle, eſprit dur & farouche,
Ton terme eſt arrivé, ton imprudence y touche.
Fier Sénat de Tyrans, qui tiens le monde aux fers,

Tes fers ſont préparés, tes tombeaux ſont ouverts.
Que ne puis-je en ton ſang, impétueux Pompée,
Éteindre de ton nom la ſplendeur uſurpée?
Que ne puis-je oppoſer à ton pouvoir fatal
Ce Céſar ſi terrible & déjà ton égal?
Quoi! Céſar, comme moi, factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'eſt point d'intelligence!
Mais le piége eſt tendu; je prétends qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend ſoit préparé par lui.

Ann. Littér.



JUGEMENT

De M. RÉMOND DE SAINTE-ALBINE, *ſur la Tragédie de* CATILINA; *tiré du Mercure de France.*

NOUS convenons avec les Cenſeurs de cette Pièce, que peut-être elle ſeroit plus parfaite, ſi M. de Crébillon en eût retranché les perſonnages de *Sunnon* & de *Lentulus*; que peut-être même, à la rigueur, n'auroit-il fallu d'autre rôle de femme, que celui de *Fulvie*; & que *Cicéron* méritoit de figurer plus avantageuſement dans la Pièce. Si l'on veut, nous conviendrons auſſi que, dans l'aſſemblée du Sénat, *Catilina* ne ménage pas ſes expreſſions autant que la bienſéance, & même la politique, ſembleroient l'exiger. Nous ne nierons pas non plus, que, plus le rôle de *Fulvie* intéreſſe, plus on a raiſon d'être fâché de ne pas la voir repa-

roître au cinquième Acte. Il nous ſemble qu'elle pouvoit y produire un très-grand effet, en montrant, pour ſauver ſon amant, lorſqu'il eſt près de périr, la même ardeur qu'elle a montrée pour l'accuſer, lorſqu'elle croyoit ne lui faire courir d'autre riſque, que celui de perdre le cœur de *Tullie*. Mais, même en adoptant les critiques, nous perſiſtons à dire que le rôle de *Catilina*, & ceux de *Fulvie* & de *Probus*, ſont trois des plus beaux rôles qu'il y ait au théâtre; qu'en général le Poëme, eût-il plus de défauts, mérite tous les éloges qu'il a reçus; que nous ne pouvons avoir trop de reconnoiſſance pour l'illuſtre Protectrice des Arts, qui, par des prévenances dignes d'elle, a engagé M. de Crébillon à finir un Ouvrage que le Public, depuis ſi long-temps, voyoit avec douleur demeurer imparfait.



JUGEMENT

Sur le TRIUMVIRAT, *Tragédie de* M. DE CRÉBILLON; *par* M. DE BOISSY.

TOUTE la France étoit à la première représentation de cette Pièce : elle fut écoutée & reçue avec tous les égards, & j'ôse dire, le respect qu'on doit au Sophocle de nos jours. Il est beau, à quatre-vingt-un ans, de paroître encore dans la carrière : c'est un spectacle non-seulement digne de la curiosité publique, mais encore de l'acclamation universelle. On est forcé d'avouer que le quatrième Acte, & une partie du cinquième, ont paru d'abord inférieurs aux trois premiers, qui ont reçu de grands applaudissemens. C'est peut-être la faute des Comédiens, dont le feu s'est ralenti. Le froid des Acteurs est mis souvent sur le compte de la Pièce : quand ils manquent de

concert & de chaleur, elle paroît manquer d'ensemble & d'intérêt. *Tullie* est le personnage qui a le plus frappé. Faut-il s'en étonner? c'est Mademoiselle Clairon qui le joue. L'éloquence de son jeu y a peut-être autant contribué, que la supériorité du rôle: ce qui a fait dire que la fille de *Cicéron* étoit plus éloquente que son père. *Sextus* est encore un beau caractère: il se montre un digne fils de *Pompée*. Les connoisseurs les plus rigides, mais qui jugent sans partialité, conviennent tous, qu'il y a dans cette Tragédie des beautés du premier ordre, & des traits marqués au coin du grand Maître. On y reconnoît l'Auteur d'*Électre* & de *Rhadamisthe*. C'est un beau soleil couchant: il darde encore des rayons qui ont toute la force de son midi: ils doivent échauffer le Public en sa faveur. Ils l'ont fait à la seconde représentation: la Pièce a été mieux jouée, en conséquence mieux sentie. La catastrophe, sur-tout, fait la plus grande impression. L'instant où *Tullie* découvre le voile

qui cache la tête de ſon père ſur la tribune aux harangues, & la préciſion admirable avec laquelle l'Actrice rend toute la force de cette poſition terrible, forment un coup de théâtre qui arrache les larmes, & qui déchire l'âme de tous les Spectateurs.

Mercure de France, 1755.

JUGEMENT

Sur les Œuvres de M. DE CRÉBILLON, *en général.*

DE tous les Poètes François qui ont cultivé l'Art de Melpomène, M. de Crébillon eſt peut-être le premier & le ſeul, juſqu'à préſent, qui ait bien connu le genre de la Tragédie, bien ſenti ce qu'elle doit être quant au fond. Quelque paradoxale que cette idée puiſſe vous paroître, je ne déſeſpérerois pas de vous faire connoître qu'elle eſt aſſez juſte. Il y a, ſans doute,

quelques Pièces vraiment tragiques dans nos anciens Maîtres de la Scène Françoise ; mais le caractère dominant de leurs écrits & de leur style n'est pas ce qu'on doit entendre par *tragique*, dans la véritable signification de ce terme ; au lieu qu'en général c'est la grande partie de M. de Crébillon. En un mot, le *sublime* Corneille, l'*élégant* Racine, le *tragique* Crébillon ; voilà, je crois, les dénominations par lesquelles on peut désigner ces trois Auteurs dramatiques.

Ann. Littér.



LETTRE

LETTRE

Sur les meilleures Pièces de M. DE CRÉBILLON; ou coup-d'œil général sur ses principales Tragédies.

DEPUIS *Corneille* & *Racine*, on n'avoit vu que de foibles imitateurs se traîner, en quelque sorte, sur la Scène Tragique. Le seul *la Fosse*, dans *Manlius*, avoit montré des étincelles de ce beau feu qui anima les deux Maîtres de notre Théâtre. *Campistron*, *la Grange-Chancel*, *Abeille*, *Mademoiselle Barbier*, *Danchet*, *Nadal*, &c. ces Écrivains, peu faits pour chausser le cothurne, avoient eu quelques succès éphémères. Il faut cependant en excepter les deux premiers, qui, malgré la foiblesse de leur style, ont le mérite du plan, & quelquefois de l'intérêt. Mais tous ces Ouvrages étoient dénués de cette flamme sacrée, qui ne peut s'élever que du

foyer du génie ; paſſez-moi cette expreſſion. La Tragédie alors étoit plutôt un tiſſu de dialogues froidement langoureux, que de Scènes nobles & touchantes. C'étoient de ces compoſitions romaneſques, dont on veut aujourd'hui ramener le goût. Nulle entente, nulle profondeur dans les caractères, aucun développement des paſſions, point d'enſemble, point de ces traits qui déchirent l'âme. En un mot, l'art de *Corneille* & de *Racine* n'étoit plus qu'un charlataniſme du bel-eſprit, ſans élévation & ſans pathétique. *M. de Crébillon* parut. Son *IDOMÉNÉE* laiſſa entrevoir la vaſte carrière où ce nouvel Athlète alloit s'élancer. On vit dans cette Pièce des traits de grandeur qui annonçoient ce ſublime & ce ſombre, les deux grands reſſorts du Tragique.

ATRÉE remplit toute l'idée qu'on avoit conçue de *M. de Crébillon*. La reconnoiſſance d'*Atrée* & de *Thyeſte* eſt admirable. Le cinquième Acte offre le tableau le plus tragique qui ait peut-être paru ſur aucun Théâtre, quoique le

grand *Corneille* nous en eût déjà donné l'exemple dans *Rodogune ;* mais cet exemple n'avoit point été ſuivi. Il en faut ſans doute accuſer la délicateſſe de notre Nation. Elle n'eſt pas encore faite à ces images grandes, fortes, effrayantes.

ÉLECTRE fit voir que *M. de Crébillon* ſavoit manier tous les pinceaux. Auſſi terrible, auſſi pathétique, mais plus intéreſſante qu'*Atrée*, cette Tragédie enleva tous les ſuffrages. Le caractère d'*Électre* eſt de la plus grande richeſſe. Je ne parle point des rôles de *Palamède* & d'*Oreſte ;* de la Scène éloquente entre ces deux perſonnages, dans laquelle, ſi l'on peut le dire, toute l'énergie tragique eſt déployée. L'amour d'*Électre* pour *Iphis*, que quelques Cenſeurs ont traité de romaneſque, forme une ſituation, & donne lieu à des beautés du premier ordre. On a vu que le Public, toujours juſte, malgré les cabales des femmes, des beaux-eſprits, & des Grands leurs amis, a ſu ſentir la différence de cette *Électre* à celle qu'un homme, qui

V 2

d'ailleurs a du talent, a voulu élever ſur ſes débris. La comparaiſon n'a ſervi qu'à donner plus d'éclat à l'*Électre à M. de Crébillon.*

APRÈS cette Tragédie, on pouvoit croire qu'il étoit impoſſible que ſon Auteur allât plus loin. Il ſe ſurpaſſa lui-même dans *RHADAMISTHE ET ZÉNOBIE.* C'eſt-là qu'on trouve le troiſième Maître du Théâtre François. Voilà la Pièce qui lui donne un caractère particulier, & le place au rang de *Corneille* & de *Racine.* On y reconnoît par-tout le grand-homme, le génie neuf, qui a fait jaillir une ſource d'intérêt d'un ſujet qui, dans toute autre main, n'eût été qu'une matière ingrate, & même intraitable. Quel perſonnage *M. de Crébillon* nous offre-t-il dans *Rhadamiſthe?* Un mari qui a poignardé ſa femme, qui l'a précipitée dans les eaux, & qui ôſe reparoître. Il a plus fait : il nous le repréſente ſous des traits chers & intéreſſans, ſans lui rien faire perdre de l'atrocité de ſon rôle. Jamais l'amour, la jalouſie, la fureur n'ont été portés à cet excès. J'ôſe le dire, Monſieur, je

ne crois pas que dans *Corneille* & *Racine* il y ait un caractère aussi bien développé. *Phédre* elle-même n'est peut-être pas, dans les détails du cœur & des passions, comparable à *Rhadamisthe.* Je vous en citerois plusieurs Scènes, si l'on ne savoit ce Drame par cœur. Quelle adresse d'avoir introduit *Rhadamisthe* auprès de *Pharasmane* sous le nom de l'Ambassadeur de Rome! Quel trait de sublime dans cette espèce de cri de *Rhadamisthe :*

> Hérite-t-on de ceux qu'on assassine ?

Comme tous les Actes sont pleins, liés & nourris d'action! Le cinquième, sur-tout, respire toute la vigueur tragique. Le dénouement, si l'on peut le dire, s'échappe avec violence de l'intrigue. Je n'imagine pas, Monsieur, qu'on puisse créer une plus belle Pièce. Ses défauts mêmes produisent des traits frappans. Vous observerez que tous les caractères, *Pharasmane*, *Zénobie*, *Rhadamisthe*, sont grands sans se nuire les uns aux autres, sans étouffer leurs beautés

mutuelles. Il y règne un emportement de passion, digne de ce pinceau qui nous a tracé la colère d'*Achille*. Dans cette Tragédie, *M. de Crébillon* a toute l'âme d'*Homère*.

Pyrrhus ne dément pas la réputation de notre Poète. Si l'on y trouve moins de ce terrible qui distingue les autres productions dramatiques de *M. de Crébillon*, celle-ci emporta les suffrages par l'abondance & l'habileté du plan. Elle est dans le goût du grand *Corneille*. Elle laisse dans l'âme le plaisir de l'admiration, & flatte ce penchant secret qui nous porte à rendre hommage à la vertu généreuse.

Sémiramis & *Xerxès*, sans avoir eu les mêmes succès, ont, avec plus d'attention de la part du connoisseur, laissé voir des beautés dignes de l'Auteur d'*Atrée*, d'*Électre* & de *Rhadamisthe*. *Bélus*, dans la première, est un caractère vraiment tragique. *Artaban*, dans la seconde, est le modèle d'un scélérat, fécond en ressources. Je ne doute pas même que *Xerxès*

n'eût aujourd'hui des applaudiſſemens, s'il reparoiſſoit ſur la Scène.

A l'égard de CATILINA, tout le monde eſt convenu que les trois premiers Actes étoient des chef-d'œuvres. Le rôle de *Catilina* ſemble avoir été fait par *Salluſte*. C'eſt ſa manière adaptée au Théâtre.

ENFIN, *M. de Crébillon*; dans un âge très-avancé, nous donna le TRIUMVIRAT. Les Spectateurs jugèrent, avec une rigueur qui tenoit de l'ingratitude & de l'indécence, cette Pièce où l'on doit admirer la première Scène, qui nous offre le tableau des proſcriptions; & la dernière, quand la fille de *Cicéron* découvre la tête de ſon père. Qu'on ſe rappelle que, long-temps avant cet âge, *Corneille* avoit compoſé *Suréna*, qui, aſſurément, eſt fort au-deſſous du *Triumvirat*.

AVOUONS donc, Monſieur, aujourd'hui que l'éloge ne peut être ſuſpect de flatterie, avouons que nous avons perdu un Poète qui

faiſoit honneur à ſon art, à ſa Nation & à ſon ſiècle; un homme d'autant plus grand, qu'il avoit une manière à lui; qu'il eſt le créateur d'une partie qui lui appartient en propre, & qui le diſtingue de tous ceux qui l'ont précédé ou ſuivi; je veux dire cette *Terreur*, peu connue du grand *Corneille*, abſolument ignorée de *Racine*, & qui, ſelon moi, conſtitue la véritable Tragédie. En un mot, il eſt peut-être le ſeul Poète Tragique que la France ait produit, au jugement de tous ceux qui connoiſſent l'eſſence de ce genre. Les Grecs & lui ont ſeuls poſſédé le grand ſecret de l'art de *Melpomène*. Sa verſification eſt mâle, majeſtueuſe, rapide & ſerrée. Je conviendrai, cependant, qu'il eſt incorrect dans ſon ſtyle, & quelquefois dur à force d'être nerveux. Mais cette dureté même n'eſt pas toujouts déſagréable. Je la préférerois, du moins, à cette molleſſe de diction, dont quelques Tragédies modernes ſont écrites, & que réclame l'Élégie. Je dirai encore que *M. de Crébillon*, s'écartant du beau ſimple qu'il

connoiſſoit & qu'il rendoit ſi bien, a trop employé ces déguiſemens, ces reconnoiſſances; qui appartiennent plutôt au Roman qu'à la Tragédie. Eh! qui pouvoit mieux que lui ſe paſſer de ces petites reſſources, qu'il faut abandonner aux Auteurs du ſecond ordre, qui ne travaillent que pour le moment, & non pour tous les âges?

La Poſtérité demandera peut-être pourquoi un ſi grand Poète, qui a vécu ſi long-temps, n'a pas laiſſé plus de compoſitions Théâtrales. On lui répondra que *M. de Crébillon* étoit né pareſſeux; qu'il n'avoit de paſſion que pour les plaiſirs; que cet éloignement du travail n'eſt pas incompatible avec le génie; que l'amour effréné de la gloire eſt ſouvent le partage de la médiocrité. Les dégoûts pleins d'amertume qu'il a eſſuyés, ont, ſans doute, encore reſſerré le cercle immenſe qu'il pouvoit embraſſer. Il ne m'appartient pas de dévoiler les manœuvres odieuſes, tramées pour détruire ſa réputation. Il n'eſt point d'abſurdités que l'envie n'ait inventées

contre lui. On se ressouvient avec mépris de la fable du Chartreux. L'estime de tous les gens sensés, & son propre témoignage, l'ont vengé de ces ineptes calomnies, dignes d'un siècle livré aux passions les plus basses, & déchiré par de viles cabales qui dégradent les gens de Lettres. De plus, il est vraisemblable que *M. de Crébillon* n'auroit pas négligé son talent, si, de bonne heure, on lui avoit donné l'émulation & les encouragemens qu'on prodigue à tant d'autres qui sont loin de le valoir. Ce n'est que sur la fin de sa carrière, qu'il s'est vu récompensé. Dès que le Roi daigna l'honorer de sa bienveuillance, sa verve se ranima; il mit la dernière main à sa Tragédie de *Catilina*, commencée depuis vingt-deux ans, & que probablement il n'auroit jamais achevée. A quatre-vingt-un ans, il donna le *Triumvirat*. Enfin, dans sa quatre-vingt-cinquième année, il entreprit une nouvelle Tragédie, toute de son invention, sous le titre de *Cléomède*. Il en avoit fait les trois premiers Actes, lorsque la

mort nous l'a enlevé. Tant les regards d'un Maître adoré ſont puiſſans pour exciter le zèle & le génie!

M. de Crébillon ignoroit l'art de faire valoir ſes Pièces; on ne le voyoit point aller de maiſon en maiſon ſurprendre les ſuffrages, ni ameuter au Spectacle des eſſaims d'applaudiſſeurs gagés. Son âme Romaine dédaignoit de deſcendre à ces manéges ſouterrains, la ſcience ſuprême de quelques-uns de nos Auteurs à la mode. Il ne dut ſes ſuccès qu'à lui ſeul.

Un autre trait qui le décide grand-homme, c'eſt qu'il n'a jamais encenſé l'idole de *Plutus*. Ce n'eſt pas qu'il n'eût été pluſieurs fois à portée de s'enrichir; mais peut-être n'en apperçut-il pas ſeulement les occaſions, par cette inadvertence qui caractériſe le génie. Malheur à l'Écrivain qui tend à la fortune! C'eſt preſque toujours la marque d'un eſprit vil & d'une âme rempante. Le vrai Poète n'entend ni les affaires, ni le commerce, ni l'intérêt de l'argent, &c. *Homère*, *le Taſſe*, *Milton*, *Corneille*, *Molière*, *la*

Fontaine, &c. n'ont jamais ſongé à amaſſer de grands biens.

Ann. Littér.

PARALLÈLE

De Meſſieurs RACINE, CRÉBILON *&* VOLTAIRE; *par* M. D'AÇARQ.

RACINE auroit été tout ce qu'il eût voulu être; *ad omnia natus.* Crébillon n'a voulu être que ce qu'il étoit; *ſibi conſtat.* M. de Voltaire voudroit être ſeul tous les autres Écrivains, & ſemble ignorer ce que c'eſt que d'être ſoi-même; *quemvis hominem ſecum attulit ad nos.* Philoſophe, lorſqu'il compoſe des vers; Poète, lorſqu'il fait de la Philoſophie: Théologien, lorſqu'il crayonne l'Hiſtoire; Politique, lorſqu'il diſſerte ſur la Religion: imitateur, quelque carrière qu'il fourniſſe; ennemi de toute ſervitude, quelque modèle qu'il imite: inimitable, dans quelque genre qu'il écrive.

Racine a une allure tendre; Crébillon une allure terrible; M. de Voltaire va en tout ſens, & n'a point d'allure certaine.

Racine, toujours enchanteur, eſt le plus égal des trois Poètes; Crébillon, toujours ſombre, eſt le plus tragique; M. de Voltaire, toujours étincelant, eſt le plus ingénieux.

Racine poſsède les grâces naïves & piquantes de Vénus; Crébillon, les grâces mâles & auſtères de Minerve; M. de Voltaire, les grâces parées & ſuperbes de Junon. Si Pâris avoit eu deux pommes d'or à diſtribuer entre ces trois Auteurs, il eût donné la plus belle à Racine, & l'autre à Crébillon, regrettant de n'en avoir pas une troiſième.

En un mot, le génie fut le partage de Racine; le talent, celui de Crébillon; le bel-eſprit, celui de M. de Voltaire. Heureux qui a aſſez d'âme pour ſentir tout ce qu'ils ont de beautés, & aſſez de diſcernement pour ne les pas trouver exempts de tout défaut!

Les touches de Racine ſont conſtamment de la plus grande ſuavité, quelquefois un peu molles ; les touches de Crébillon ſont d'ordinaire, libres, fermes & vigoureuſes, trop ſouvent sèches & dures ; les touches de M. de Voltaire ſont eſſentiellement brillantes & ſpirituelles : on ſouhaiteroit, de temps en temps, qu'elles ne fuſſent pas ſi hardies.

Racine met le principal & l'acceſſoire dans un parfait accord ; Crébillon néglige l'acceſſoire pour le principal ; M. de Voltaire ſubordonne peut-être un peu trop le principal à l'acceſſoire.

Racine paroît plus moëlleux, plus harmonieux, plus ſéduiſant que les deux autres ; Crébillon, plus véhément, plus concis, plus profond que M. de Voltaire ; M. de Voltaire, de ſon côté, l'emporte ſur Racine & Crébillon, par le caractère philoſophique de ſes penſées, par l'étonnante fécondité de ſon pinceau, par l'admirable fraîcheur de ſon coloris, par le feu pathétique de ſes ſentimens, & par

la délicateſſe ſoutenue qui règne dans ſon dialogue.

Racine ſera toujours l'idole de la Nation & de la plus belle moitié du genre humain, & de tous ceux qui aiment les paſſions douces; Crébillon ſeul pourroit être le premier miniſtre d'une Nation qui ſuivroit les ſeules loix de Melpomène; M. de Voltaire appartient à toutes les Nations qui ſavent imaginer: & l'on ne ceſſera de le lire, que quand on ne penſera plus.

Racine eſt un fleuve majeſtueux, qui fertiliſe délicieuſement les diverſes régions qu'il rencontre dans ſa route; Crébillon, un torrent immenſe, qui entraîne avec impétuoſité tous les lieux circonvoiſins; M. de Voltaire une vaſte mer, dont le calme même eſt l'avant-coureur de la tempête.

Après avoir lu Racine, on ne manque guères de s'écrier: que cela eſt beau! après avoir lu Crébillon: que cela eſt fort! après avoir lu M. de Voltaire: que cela eſt joli!

Racine, franc, ſimple, ſublime, eſt notre le Sueur; Crébillon, riche, grand, expreſſif, notre Jouvenet; M. de Voltaire, facile, léger, preſqu'univerſel, notre Mignard.



REMARQUES

GRAMMATICALES & Littéraires du même M. D'ARÇAQ, *sur quelques Vers des Tragédies de M.* DE CRÉBILLON.

A qui ce Tyran doit le salut de sa fille,
De lui, d'Itys, enfin de toute sa famille.

Électre, Acte I, Scène II.

De lui est un hellénisme. Nous disons *notre père*; les Grecs disoient *le père de nous*. Lorsque nous employons *de lui*, notre préposition *de* répond à la préposition latine *de* ou *à*. C'est de lui que je tiens la nouvelle; de lui, *ab illo*. Dire la vertu *de vous*, la vertu *de lui*, la vertu *de moi*, seroit une énonciation contraire au génie de notre langue, qui veut que dans ces circonstances on se serve des adjectifs métaphysiques *ma*, *sa*, *votre*, au lieu des pronoms

perſonnels *moi*, *lui*, *vous*. *Ma* vertu, *votre* vertu, *ſa* vertu.

Moi, l'eſclave d'Egiſthe! ah! fille infortunée!
Qui m'a *fait* ſon eſclave, & de qui ſuis-je née?

Ibid. Scène V.

D'après nos plus grands Maîtres, nommément d'après M. Duclos, le participe eſt déclinable, quand le régime ſimple précède le verbe. A raiſon de cette déclinabilité, *fait* eſt une faute; il faudroit *faite*.

Malgré les pleurs amers *dont* j'arroſe ces lieux,
Ce n'eſt que du Tyran *dont* je me plains aux Dieux.

Ibid.

Ces deux *dont* ſi rapprochés dénotent de la négligence; & indépendamment de la répétition, le ſecond eſt un vice. Il falloit dire: *Ce n'eſt que du Tyran* que *je me plains*, &c.

Que ſervent les grands noms, dans l'état où je ſuis,
Qu'à me couvrir de honte, & m'accabler d'ennuis?

Ibid. Acte II, Scène III.

La préposition *à* étoit aussi essentielle avant *accabler*, qu'avant *couvrir.*

Dites un mot, Seigneur; *Soldats & Matelots*
Seront prêts avec vous de traverser les flots.

Ibid. Scène IV.

Il est aisé de sentir qu'il manque l'article à *soldats & matelots.* D'ailleurs, il falloit mettre *prêts à*, & non pas *prêts de.*

Ah! plût aux Dieux cruels, jaloux de ce Héros,
Aux dépens de mes jours, *l'avoir sauvé des flots!*

Ibid.

Plût à Dieu entraîne toujours la conjonction *que.* Il falloit dire grammaticalement: Plût aux Dieux *qu'ils l'eussent*, ou *que je l'eusse* sauvé!

Hélas! après les pleurs que j'ai versés pour vous,
Que cet heureux instant me doit être bien doux!

Ibid. Acte III, Scène V.

Le *que*, dans cet endroit, signifie *combien*; & c'est comme si l'Auteur avoit dit: *Combien*

cet instant doit m'être bien doux ! ce *bien* est une faute.

Déjà *sur* vos bontés pleine de confiance.

Rhadamisthe, Acte III, Scène II.

Il falloit *dans* vos bontés.

Étoit-ce dans mon âme
Où devoit s'allumer une coupable flamme ?

Ibid. Acte IV, Scène II.

Il falloit *que* devoit s'allumer.

Tous deux *en même jour* arrivés en ces lieux.

Ibid. Acte V, Scène I.

On dit *en même temps ;* mais on ne dit pas *en même jour.*

Car il n'a point dû voir l'ennemi qui m'offense,
Que pour venger ma gloire, ou trahir ma vengeance.

Ibid. Scène II.

Il falloit supprimer le terme négatif *point*, & dire : Il n'a dû voir l'ennemi qui m'offense, que pour venger, &c.

ODE

Sur l'Anniversaire de M. DE CRÉBILLON.

Ingenio stat sine morte decus.

PROPERCE.

O Mort, Déesse inexorable,
Monstre qu'allaita la Fureur,
Arrête ton bras implacable,
Suspends, ô Mort, ton bras vengeur.
Le Temps, ton rapide Ministre,
Fait tomber sous ta main sinistre
Les Princes, le Peuple & les Rois.
Hélas! en frappant tes victimes,
Épargne les esprits sublimes;
Du sort pour eux change les loix.

Mais non, Héros de l'harmonie,
Vainqueurs du Temps & de la Mort,
Vos talens & votre génie
Sont au-dessus des loix du sort.

Quand les fatales deſtinées
Coupent le fil de vos années;
Du cercueil perçant les horreurs,
L'éclat brillant de votre gloire,
En conſacrant votre mémoire,
S'érige un trône dans nos cœurs.

Toi qui, dans ton brûlant délire,
Ravis & tranſportas nos ſens,
Et qui des Maîtres de la lyre
Nous rappellas les fiers accens,
O Crébillon! mortel ſublime,
La Mort te prenant pour victime,
De tes jours éteint le flambeau;
Mais, en t'aſſurant nos hommages,
Ton nom, tes célèbres ouvrages
Te font triompher du tombeau.

Des champs fleuris de l'Éliſée,
Accours; & que tes ſons hardis,
Paſſant dans mon âme embrâſée,
Raniment mes ſens engourdis.
Guidé par la voix de la Gloire,

Je viens célébrer ta mémoire ;
Dirige & forme mes accords :
Toi ſeul peux donner à mes rimes
Ces beautés mâles & ſublimes,
Fruits des poétiques tranſports.

Plein de cette céleſte flamme
Et de cette noble fureur
Qui pénètrent, embrâſent l'âme
De trouble, de crainte & d'horreur ;
Tu ſaiſis, tu montes ta lyre :
Du Dieu des beaux arts qui t'inſpire
Suivant les ſouveraines loix,
Tu n'es plus un mortel profane ;
Le Dieu dont ta muſe eſt l'organe
Parle lui-même par ta voix.

Rappelés du ſein des ténèbres,
A tes accens audacieux,
Sortent de leurs ſéjours funèbres,
Les Princes, & les demi-Dieux....
Où portez-vous vos pas perfides,
Frères cruels & parricides ?

Sur qui levez-vous le couteau ?...
Malheureux en vengeant ton père !
L'Ombre ſanglante de ta mère
Te ſuit dans la nuit du tombeau.

Sur l'inflexible cœur d'Atrée
Le ſang a-t-il repris ſes droits ?
Il jure la coupe ſacrée ;
Thyeſte s'unit à ſa voix....
Frère cruel, monſtre féroce !
Quelle paix, quel complot atroce !
Le Soleil recule d'horreur.
Loin de toi, malheureux Thyeſte,
Détourne la coupe funeſte ;
Connois ton frère à ſa fureur.

Sur la Scène émue & ravie,
Quel objet arrache nos pleurs ?
Aimable & tendre Zénobie,
Je partage tous tes malheurs.
En vain un époux ſanguinaire
Veut te priver de la lumière,
Tu déſarmes ſes bras ſanglans ;

Et de Rhadamiſte infléxible
Ta vertu modeſte & ſenſible
Calme les remords dévorans.

Ainſi dans ta brûlante ivreſſe,
O Crébillon ! ton fier pinceau,
Joignant la force à la tendreſſe
Donne au théâtre un jour nouveau.
Le feu céleſte qui t'enflamme
Embrâſe & dévore mon âme,
La remplit de trouble & d'horreur.
Tranſporté de tes ſons ſublimes,
Je te ſuis dans les noirs abîmes,
Je me confonds dans ma terreur.

Mais quoi ! ſur la fin de ta vie
N'es-tu plus le même Héros ?.....
Mortels, reſpectons le Génie
Juſques dans ſes moindres travaux.
D'un eſſor toujours intrépide,
Il s'élève en ſon vôl rapide,
Il plane juſques dans les cieux.
Mais moins ſuperbes dans leur courſe

Ses feux s'éloignant de leur ſource,
Perdent leur éclat glorieux.

Tel au milieu de ta carrière,
Flambeau céleſte, aſtre brûlant,
Le vif rayon de ta lumière
Eſt plus fécond & plus brillant.
Dans ta courſe rapide & ſûre
Tu donnes l'âme à la Nature;
Tes feux embrâſent l'Univers.
Le Ciel ſe couronne d'étoiles;
La nuit obſcure étend ſes voiles;
Et tu te plonges dans les mers.

Dans ſes accès noirs & funèbres,
Quel monſtre avide & ténébreux
Déchire les Auteurs célèbres,
Et les perce de traits affreux?
Héros chéri de Melpomène,
Je vois le poiſon de la Haîne
De ta vie infecter le cours.
Contre toi l'Envie animée

Par ſon haleine envenimée
Veut éclipſer tes plus beaux jours.

Mais la fierté de ton génie
Mépriſe tous ces noirs complots,
Et d'une lâche calomnie
Craint peu les ténébreux aſſauts.
Aſſuré de notre ſuffrage,
Ton nom célèbre, d'âge en âge,
Suivra le cours de l'Univers,
Et dans le Temple de Mémoire,
Chaque jour, la main de la Gloire
Te parera de myrthes verds.

Déjà l'éclat qui t'environne
Reçoit un nouvel ornement;
Un Monarque, l'honneur du trône,
T'érige un pompeux monument.
Des bords fleuris de l'Hippocrène
Je vois deſcendre Melpomène
Qui s'applaudit de ce bienfait;
Elle vient ſur le frontiſpice

De cet immortel édifice
Graver la perte qu'elle a fait.

Éprise de ta voix divine,
Cette Muse, essuyant ses pleurs,
Avoit sur la mort de Racine
Calmé ses trop justes douleurs :
Depuis que la Parque homicide
T'a frappé de sa faulx perfide,
Ses larmes coulent de nouveau;
Elle s'arrache de son trône,
Et prenant en main sa couronne
La dépose sur ton tombeau.

Par PR. CH. R.



ÉPITAPHE

DE M. DE CRÉBILLON.

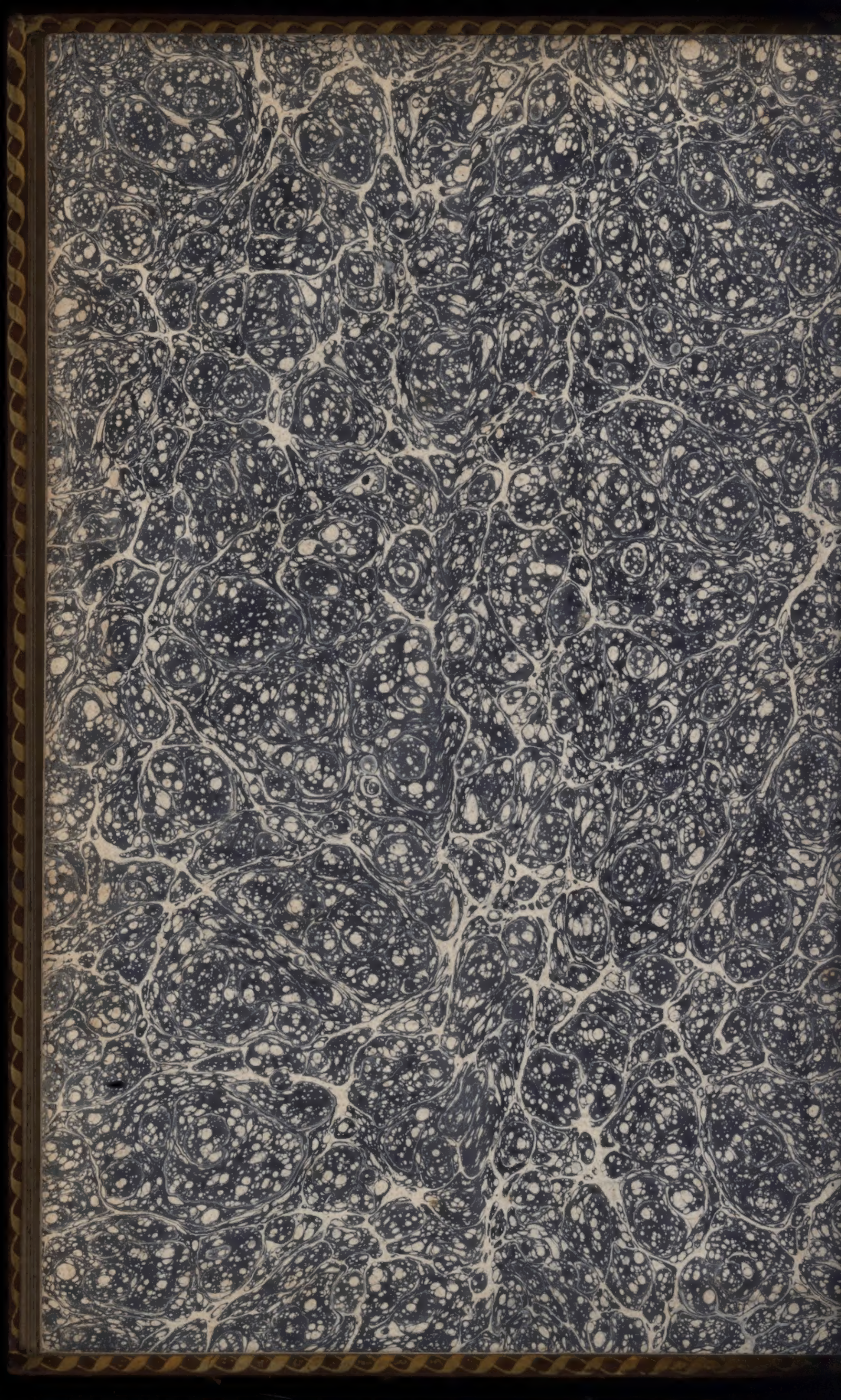
TU gémis, Melpomène, & ton front abbattu
Nous peint dans ta trifteffe une douleur fublime.
Tu nous dis : Quel mortel aima plus la vertu?
Quel mortel conçut mieux toute l'horreur du crime?

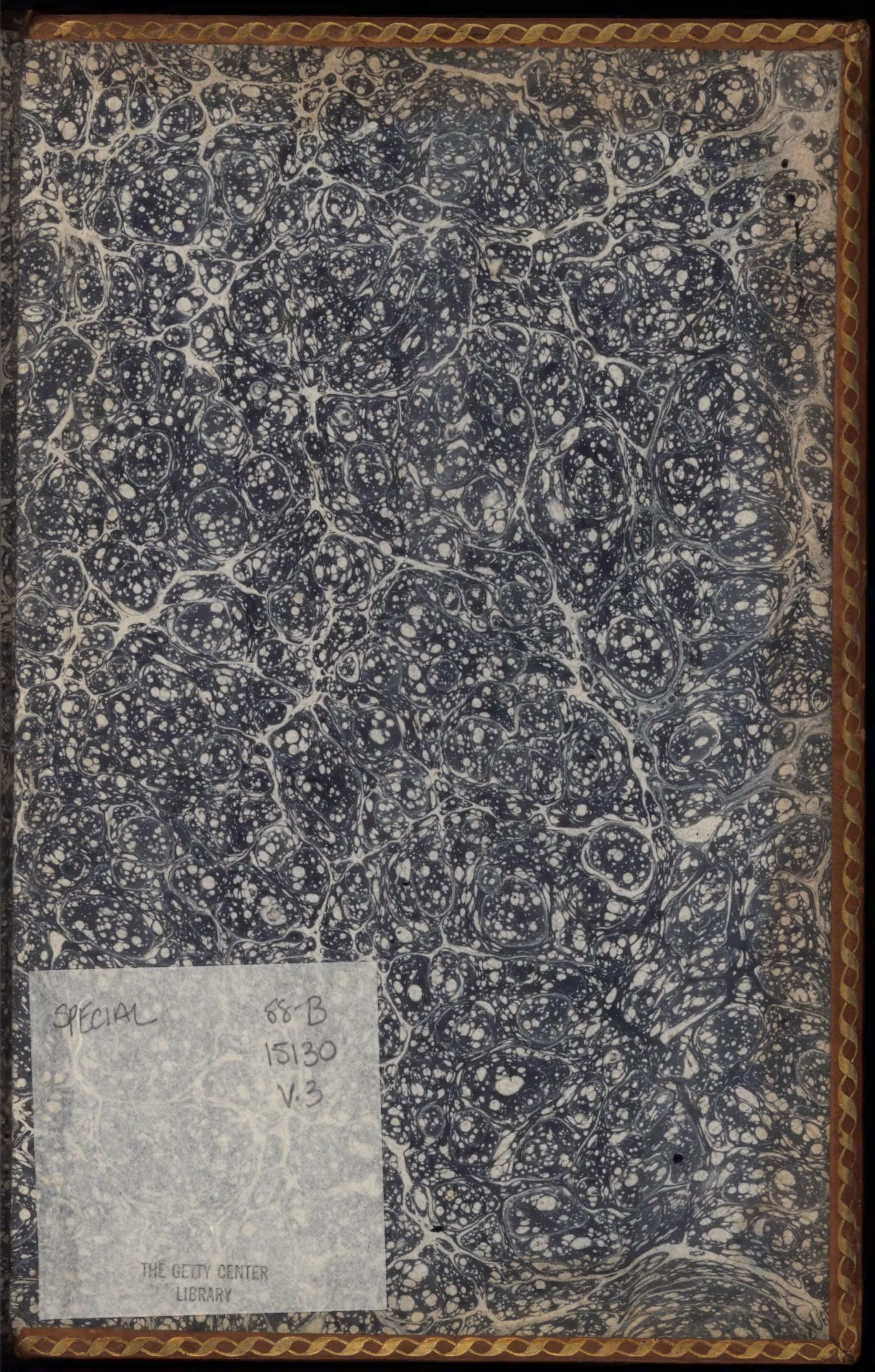
Attributs de fon Tombeau.

TELS font tes attributs, ô Tombe révérée!
Rhadamifte fanglant refpire la fureur,
Thyefte le remords, *Orefte* la terreur,
Et la Vengeance y boit dans la coupe d'*Atrée.*

FIN.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue de Sorbonne,
1785.




SPECIAL
88-B
15130
V.3
THE GETTY CENTER
LIBRARY

